



**PROPOS SUR LA LITTÉRATURE
OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE**

III

Introduction et choix de textes
par

RENÉ DIONNE



Le Centre de recherche
en civilisation canadienne-française
de l'Université d'Ottawa
Ottawa, mai 1981

**PROPOS SUR LA LITTÉRATURE
OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE**

III

Introduction et choix de textes

par

RENÉ DIONNE



PS

707.3

.P76
v. III

1980

24.1

Le Centre de recherche
en civilisation canadienne-française
de l'Université d'Ottawa
Ottawa, mai 1981

Cet ouvrage a été préparé avec l'aide
financière du Ministère de l'éducation
de l'Ontario et du Secrétariat d'Etat
du Canada

Dactylographie: Michelle Rochon

Reprographie: Université d'Ottawa

Dépôt légal: 2^e trimestre de 1981

Bibliothèque nationale du Canada

TEXTES

de

Joseph BONENFANT

Stéphane-Albert BOULAIS

Pierre CANTIN

Bernard CARRIERE

René DIONNE

Fernand DORAIS

Paul GAY

Yolande GRISE

Axel MAUGEY

Jacques MICHAUD

Gabrielle POULIN

Richard RIOPEL

Réjean ROBIDOUX

Pierre-Louis VAILLANCOURT

André VANASSE

Paul WYCZYNSKI

Aux membres du Groupe interuniversitaire
d'études franco-ontariennes (G.I.E.F.O.)

et

à l'Association des auteurs de l'Outaouais
québécois.

INTRODUCTION

En février 1978, grâce au groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes (G.I.E.F.O.)¹ et au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, nous faisons paraître une Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne² et un premier volume de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne³. En introduction à ces deux ouvrages⁴, nous avons senti le besoin d'affirmer l'existence d'une littérature outaouaise et franco-ontarienne: des oeuvres existaient depuis longtemps et elles avaient été lues, et puis, surtout, l'on s'avisait de les relire en même temps que de jeunes écrivains naissaient, dans l'Outaouais aussi bien que dans le Nouvel Ontario, qui proclamaient leur identité régionale un peu à la façon dont les poètes des Editions de l'Hexagone (Montréal) avaient entrepris, à la fin des années 50, d'affirmer leur identité québécoise.

¹Voir "G.I.E.F.O.", Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, n° 18 (avril 1979): 1-4.

²Edition préliminaire, coll. "Documents de travail du CRCCF", 10, Université d'Ottawa, février 1978, 91 p.

³Coll. "Documents de travail du CRCCF", 11, Université d'Ottawa, février 1978, 209 p.

⁴Voir aussi "Littérature outaouaise et franco-ontarienne", Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, n° 16 (avril 1978): 1-4.

Nos deux premières publications s'inscrivaient dans un contexte extrêmement propice à leur accueil. Timidement, peu de temps auparavant, l'on avait commencé d'ajouter aux programmes de quelques départements universitaires (à l'Université d'Ottawa, à celle de Sudbury et à l'Université Laurentienne, de même qu'au collège de Hearst et au collège Glendon) quelques heures de cours, voire parfois un demi-cours sur les Franco-Ontariens (histoire, littérature, etc.). Le G.I.E.F.O., grâce aux subventions reçues du Ministère des collèges et universités de l'Ontario et du Secrétariat d'Etat du Canada, avait contribué au développement de certains de ces cours et à la création de nouveaux⁵; ce travail se poursuit toujours, malgré les difficultés rencontrées aux plans administratif et financier. Des maisons d'éditions régionales avaient surgi à Sudbury (Prise de parole) et à Hull (Asticou); leurs directeurs faisaient oeuvre de pionniers, de peine et de misère, mais avec un succès prometteur. Les oeuvres littéraires se multipliaient; l'animation culturelle du milieu favorisait leur éclosion, en même temps que la création théâtrale devenait spectacle populaire et fête collective. Le Rapport Savard, sur les arts dans la vie franco-ontarienne⁶, avait établi, en 1977, un bilan réaliste de la situation;

⁵ Voir les textes de René Dionne, Benoît Cazabon et Denis Pion, dans le Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, n^o 18 (avril 1979): 5-11.

⁶ Cultiver sa différence, rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne, présenté au Conseil des arts de l'Ontario par Pierre Savard, Rhéal Beauchamp et Paul Thompson, septembre 1977, XIII, 225 p.

l'on savait mieux orienter le travail de consolidation du groupe francophone. Un dynamisme nouveau semblait animer l'Ontario français et l'Outaouais profitait d'un regain de la vie régionale au Québec.

Sensibles à ce mouvement, les gouvernements du Québec et de l'Ontario déliaient un peu les cordons de leurs bourses; les Conseils des arts de l'Ontario et du Canada continuaient leur appui aux organismes culturels. Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques faisait préparer, par Yolande Grisé, une anthologie de textes franco-ontariens (4 volumes), pour les élèves du primaire et du secondaire. Les enseignants de ces deux niveaux ne cessaient pas d'être attentifs aux besoins spécifiques des jeunes. Les bibliothèques publiques, entre autres celle de la ville de Vanier (dirigée par André Hébert), ont pris conscience de leurs responsabilités dans le domaine de l'animation culturelle. Des colloques ont eu lieu, organisés par le G.I.E.F.O., sur divers aspects de la vie franco-ontarienne (littérature, culture, enseignement, arts, sports et loisirs, etc.). Du côté québécois de l'Outaouais s'est formée l'Association des auteurs de l'Outaouais québécois et un embryon d'université s'est développé à Hull. Etc., etc. En somme, depuis quelques années, un progrès immense a été fait sur la voie de la conscientisation régionale; on vit de plus en plus avec fierté sa différence outaouaise ou franco-ontarienne, et cette fierté seule peut garantir quelque avenir.

Entraînés dans ce courant, la Bibliographie... et Propos..., I,

ont vu leurs tirages épuisés en moins de quinze mois. De Propos..., II⁷, publié en 1979, ne reste disponible qu'une cinquantaine d'exemplaires⁸. Et voici le volume III.

Ce document de travail a été préparé dans le même but que les précédents: faire connaître les écrivains de l'Outaouais et de l'Ontario français en situant leurs oeuvres dans le contexte régional; et dans le même esprit: le désir de rendre service aux professeurs et aux étudiants qui s'intéressent au domaine littéraire outaouais et franco-ontarien. Non seulement les articles que nous avons choisi de reproduire ont trait aux oeuvres d'ici, ils sont aussi, sauf exceptions, l'oeuvre de critiques de la région; la plupart ont d'ailleurs paru dans le journal Le Droit. Nous remercions la direction de ce journal, ainsi que les directeurs du Voyageur (Sudbury), de Lettres québécoises et de Relations, qui nous offrent cette copieuse moisson; déjà, ces périodiques ont contribué, en publiant ces textes pour leur large public, à la diffusion et à la promotion de la littérature d'ici.

Le premier volume de Propos... contenait des articles sur la situation de la littérature outaouaise et franco-ontarienne (p. 7-10),

⁷Ottawa, la Société des écrivains canadiens (section d'Ottawa-Hull), octobre 1979, 215 p.

⁸On peut se procurer l'ouvrage à la Librairie de l'Université d'Ottawa (85, rue Hastey, Ottawa, K1N 6N5) ou à la Librairie de la capitale (75, rue Elgin, Ottawa, K1P 5B8).

la langue franco-ontarienne (11-17), des poètes d'autrefois (29-46): Henry Desjardins, Alfred Garneau, Antonio Pelletier, Jules Tremblay, et des poètes contemporains (185-196): Serge Dion, Madeleine Leblanc, Pierre Mathieu; la plus grande partie de l'ouvrage était consacrée aux auteurs suivants: Germain Lemieux (19-27), Marie-Rose Turcot (47-50), Séraphin Marion (51-55), Roger Duhamel (57-59), Yvette Naubert (61-84), Gérard Bessette (85-94), Madeleine Leblanc (95-98), Jacques Lamarche (99-103), Jean-Ethier-Blais (105-117), Jean Ménard (119-158), Ronald Després (159-161), Safa Wakas (163-167), Emile Martel (169-173), Normand Rousseau (175-179), Lise Lacasse (181-184), François Gérin (197-203). Les auteurs des textes étaient Pierre Cantin, René Dionne, Jean-Pierre Duquette, Paul Gay, Yolande Grisé, Suzanne Lafrenière, André Lapierre, Pierre-Hervé Lemieux, Gabrielle Poulin.

Le deuxième volume de Propos... comprenait d'abord dix articles sur le contexte franco-ontarien (15-61); puis le reste de l'ouvrage était réservé à cinq écrivains: Lionel Groulx, auteur de l'Appel de la race (63-80), le Père Germain Lemieux, S.J., directeur du Centre franco-ontarien de folklore de l'Université de Sudbury (81-103), Gérard Bessette, de Kingston (105-169), Jean Ethier-Blais, originaire de Sturgeon Falls, professeur à l'Université McGill (171-194), et Adrien Thério, professeur au département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa (195-210). Les textes avaient été rédigés par René Dionne, Jean-Pierre Duquette, Jean Ethier-Blais, Paul Gay, Yolande Grisé, Germain Lemieux, Gabrielle Poulin, Réjean Robidoux, Donald Smith

et André Vanasse.

Dans l'introduction du volume II, nous annonçons que le volume III présenterait "un éventail plus large d'auteurs, et de plus jeunes". Nous croyons tenir notre promesse en donnant à lire dans le présent ouvrage 55 textes qui traitent de quelque 35 auteurs. Le volume comprend six parties.

La première (sept textes), intitulée "Le Contexte franco-ontariens", se rapporte au domaine littéraire et à l'histoire des francophones en Ontario; il y est question d'ouvrages de Jacques Grimard, de Pierre Savard et de Gaetan Vallières, et même de la tombe de Louis Hémon, à Chapleau.

La deuxième partie (sept textes): "Historiens et essayistes", est due tout entière à la plume soignée du Père Paul Gay. Cette partie est la suite logique de la première, puisque c'est de l'Outaouais et de l'Ontario français qu'il s'agit dans les ouvrages de Robert Choquette, de Joseph Jolicoeur, de Maurice Lacasse et de Georgette Lamoureux. Débute toutefois, avec cette partie, la division selon les genres littéraires, qui nous a semblé plus propice au regroupement des textes choisis; en rapprochant les oeuvres étudiées, elle permettait de laisser entrevoir la possibilité que s'instaure une certaine tradition à même la succession des oeuvres d'un même genre, entre autres en poésie et en théâtre.

Dans la troisième partie: "Conteurs et auteurs de nouvelles", la moins considérable (4 textes), nous avons d'abord fait place aux

contes de Ti-Jean, édités par le Père Germain Lemieux en une série qui comptera une trentaine de volumes (quinze sont parus); suivent deux auteurs de nouvelles: Claude Boisvert, jeune écrivain qui a deux recueils à son compte, et Yvette Naubert, dont Traits et portraits est le troisième.

La quatrième partie: "Romanciers", est plus abondante (17 textes). L'ordre, cette fois, comme dans la deuxième et la cinquième parties, est alphabétique, d'après le nom des auteurs dont les ouvrages sont présentés. Se suivent Gérard Bessette (Mes romans et moi; Le Semestre), René Champagne (Dodécaèdre ou les Eaux sans terre), François Gérin (Salut Bonhomme!), Maurice de Goumois (François Duvalet), Gabrielle Poulin (Cogne la caboche; Un cri trop grand), Normand Rousseau (Les Jardins secrets), Aline Séguin (Le Flambeau sacré). Sauf François Duvalet, publié en 1954, et le Flambeau sacré, en 1944, les autres romans ont paru depuis moins de quatre ans; leurs auteurs sont cependant plus âgés, en moyenne, que les poètes.

A ces derniers est consacrée la cinquième partie (16 textes). Ils sont quinze, dont la moyenne d'âge est d'environ trente ans. Ils se croient l'avenir de la littérature outaouaise et franco-ontarienne. Peut-être ont-ils raison. Nous est avis toutefois qu'ils n'auront pas raison seuls. Il est vrai que, pour le moment, la plupart des romanciers étant des immigrants dans l'Outaouais et l'Ontario, leur univers romanesque ne porte pas que des empreintes d'ici, tandis que les poètes affichent des couleurs que certains veulent "exclusives",

encore que l'on sente souvent, chez l'un ou l'autre, l'attirance profonde des grands thèmes humains: l'amour, la solitude, la mort. Bientôt, nous en sommes sûr, à côté des romanciers de la tradition canadienne-française, de plus jeunes viendront revendiquer leur identité régionale⁹ sous les mêmes couleurs que les poètes Réginald Bélair, Stéphane-Albert Boulais, Richard Casavant, Jean-Marc Dalpé, Patrice Desbiens, Serge Dion, André Duhaime, Andrée Lacelle-Bourdon, Michel Lemaire, Guy Lizotte, Danielle Martin, Jacques Michaud, Paul Savoie, Gaston Tremblay, Jocelyne Villeneuve.

Le théâtre va de l'avant, lui aussi, même si seulement quatre textes lui sont consacrés dans la sixième partie: "Dramaturges et troupes de théâtre". Les auteurs sont moins nombreux; ils travaillent plutôt à des créations collectives qui se veulent l'expression de la culture populaire. Ils créent l'enthousiasme en réveillant l'instinct collectif; leur rôle d'animation du milieu est considérable. Ils ne sont pas moins avant-gardistes que les poètes, dont ils paraissent les prolétaires; si ceux-là sont l'avenir, il ne fait pas de doute que ceux-ci le préparent en travaillant le terreau culturel de la collectivité. Parmi eux, une sorte de petit génie a paru,

⁹ Pour connaître notre définition de la région et de la littérature régionale, l'on pourra lire notre article "La Littérature régionale: Définition et problèmes", dans Histoire littéraire du Québec, n° 3 (à paraître); voir aussi l'article de Carmen Hodgson, "Notes géographiques en marge d'un colloque littéraire", dans Géoscope, vol. 11, n° 2 (décembre 1980): 34-47.

puis disparu trop tôt: il s'appelait André Paiement, et le Père Gay n'hésite pas à le considérer comme un Michel Tremblay franco-ontarien.

En somme, avec ce troisième volume de Propos..., qui se divise selon des genres littéraires, commencent de se dessiner, pour nous du moins, les grandes lignes de l'histoire de la littérature outaouaise et franco-ontarienne. Si l'on considère, en effet, l'ensemble des trois volumes et que l'on parcourt la deuxième édition de notre Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne¹⁰, l'on constate que chaque genre a un passé et un présent et que se laissent deviner, à travers maintes oeuvres récentes, les orientations d'un futur possible. Ces trois temps de chaque genre instaurent-ils une tradition? Telle est la question à laquelle nous avons entrepris de répondre en commençant à préparer un manuel d'histoire littéraire que nous espérons pouvoir terminer en 1984. Auparavant, nous avons publié des éditions préliminaires d'un Répertoire des auteurs outaouais et franco-ontariens et d'une Anthologie de la poésie outaouaise et franco-ontarienne, que nous avons sur le métier depuis près de trois ans. Si les circonstances nous restent favorables, nous comptons bien réaliser le plan de travail que nous avons imaginé au moment de la création du G.I.E.F.O., en 1976.

En terminant, nous voudrions remercier d'une façon toute spéciale Pierre Savard, directeur du C.R.C.C.F., qui nous a été un appui solide

¹⁰ Elle paraîtra, dans la collection "Documents de travail du CRCCF", peu après la publication du présent ouvrage.

depuis cinq ans, et le Père Paul Gay, C.S.Sp., professeur de littérature outaouaise et franco-ontarienne, qui a été pour nous un collaborateur des plus fidèle et efficace.

René Dionne

LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN

NOTRE DOMAINE LITTÉRAIRE FRANCO-ONTARIEN

A ceux dont les germes
Feront naître des enfants
Imbus de solidarité
Dans nos cabanes de sapin vert,
Et qui défendront,
Pour nous, bientôt vieillards,
La forteresse de notre identité...

Réginald Bélair, Eclipses, p. 1.

Si on doutait - il n'y a pas encore si longtemps - de l'existence de la littérature canadienne-française, le problème, actuellement, ne se pose plus. Tout le monde admire la richesse et la variété de cette littérature, appelée désormais québécoise.

Il n'en va pas de même pour la littérature franco-ontarienne. Les sourires sceptiques d'une part, les questions bien intentionnées d'autre part, montrent bien qu'il s'agit, dans l'esprit de beaucoup, d'une chose bien cachée. Pour la mettre en lumière, René Dionne a lancé un cours de "Littérature franco-ontarienne" à l'Université d'Ottawa, montrant ainsi que toute Université, avant d'être universelle, témoigne d'abord de son milieu.

Qu'est-ce que la littérature?

Qu'est-ce, en effet, que la littérature?

La meilleure définition est celle que j'appellerais romantique, celle que Madame de Staël mit en honneur. D'après l'illustre écrivain, une littérature particulière exige qu'elle soit l'expression d'une société spéciale, d'un groupe à part, distinct des autres. En ce sens, toute littérature se réfère à une patrie, même si, en rejoignant l'homme, elle atteint à l'universel. Il faut, ensuite, que cette littérature, écrite ou orale, soit, d'une certaine manière, artistique. La littérature orale (si importante en Ontario) est immense et difficile à délimiter: les contes, les récits, les légendes, les chansons, les croyances populaires, en un mot tout ce que retient la mémoire collective appartient à la littérature orale. Cependant, une littérature parfaite suppose le livre. "Les paroles s'envolent, dit le proverbe, les écrits restent." Le livre conserve d'une manière irremplaçable l'héritage culturel. C'est pourquoi il faut féliciter

les Editions Bellarmin de Montréal et les Editions Prise de parole de Sudbury qui commencent à monter un corpus franco-ontarien imposant.

Notre littérature franco-ontarienne

Pour qu'on puisse parler de littérature franco-ontarienne, il faut donc une société de Canadiens français distincte des Québécois, des Manitobains, des Acadiens, etc. - et des oeuvres littéraires qui expriment cette société avec un certain art.

Or, il ne fait pas de doute qu'il existe un milieu franco-ontarien assez différencié du milieu québécois - et que des oeuvres dignes de mention le décrivent.

Rentrent donc dans la littérature franco-ontarienne: a) Les auteurs nés en Ontario et marqués par leur milieu, comme par exemple Séraphin Marion, Jean Ménard, Jean Ethier-Blais; b) Les oeuvres qui traduisent cette société, de quelque auteur qu'elles soient, même s'il n'est pas né en Ontario. En fait, le nombre des écrits sur l'Ontario français surpasse ce que l'on croit communément. Aussi voit-on sans étonnement un projet comme celui que le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques (Ottawa) a confié à Yolande Grisé: réaliser la première Anthologie franco-ontarienne à l'usage des écoles primaires et secondaires, anthologie qui comprendra quatre volumes.

Nos poètes franco-ontariens

La littérature d'une collectivité qui prend conscience de son identité commence toujours par la poésie. Ici, on peut distinguer, parmi nos poètes, d'abord les aînés, ensuite les jeunes.

Les aînés, comme Jules Tremblay dans les Ferments (1917), Maurice Beaulieu dans A glaise fendre (1957), Cécile Cloutier dans Cannelles et craies (1969), s'imposent par la valeur. Mais c'est surtout Jean Ménard et Jean Ethier-Blais, le premier d'Ottawa, le second de Sturgeon-Falls, qui retiennent notre attention. Jean Ménard ne se range pas parmi les poètes qui chantent la patrie, mais parmi ceux du voyage intérieur. Sa pensée profonde s'inscrit dans le courant de l'existentialisme chrétien: Plages (1962), Les Myrtes (1963), Inextinguible (1969). Jean Ethier-Blais a cherché, lui, le sens du sacré dans Asies (1969) et s'est dévoilé délicat et sceptique dans Petits poèmes presque en prose (1978).

Les jeunes, eux, révèlent une poésie plus près de la parole que de l'écriture: c'est vraiment "Prise de Parole". Car l'Ontario, surtout le Nord, reste très marqué par les contes et les chansons

de la tradition orale. D'abord parole, créée pour être dite, la poésie ne s'assimile pas à celui qui l'entend, tandis qu'on s'identifie à la prose. On reprochera sans doute aux jeunes leur manque d'art et de technique, la pauvreté de la palette verbale et parfois leur vulgarité. Mais les thèmes qu'ils exploitent sont très diversifiés. Les grands sentiments humains d'amour et de fraternité caractérisent Des gestes seront posés de Jocelyne Villeneuve (s.d.), A Perce-Poche de Danielle Martin (1979) et Eclipses de Réginald Bélair (s.d.). La passion crie dans Souvenances de Gaston Tremblay (1979). L'inquiétude métaphysique se trouve dans les Poèmes de Richard Casavant (1978), dans Du néant né en moi d'Alain Beaugard (1977); la percée dans le subconscient dans Au soleil du souffle d'Andrée Lacelle-Bourdon (1979). Ailleurs, on crie la résistance, on pleure la solitude, et surtout on communique romantiquement à la nature comme on le voit dans Cicatrice de Guy Lizotte (1977). Cicatrice, Eclipses et Souvenances sont sans doute les meilleurs recueils actuels.

Chez les poètes du Nord, on retiendra à côté de textes collectifs comme l'Avent de la poésie (1973). Lignes-Signes (1973), Au Nord du silence (1975), Ts'sé veut dire (1977), les noms d'Alexandre Amprimoz, Réginald Bélair, Patrice Desbiens, Robert Dickson, Georges Duquette, Guy Lizotte, Gaston Tremblay et Jocelyne Villeneuve.

Chez ceux de l'Est: Alain Beaugard, Richard Casavant, Charles-Emile Claude (et ses deux pseudonymes De Luca et S. Charel), Madeleine Dubé, Georges-Léandre Dumouchel, Serge Fuertes, Laurent Grenier, Andrée Lacelle-Bourdon, Danielle Martin, Pierre Mathieu, Pierre Pelletier et Georges Tissot.

Dans le Sud, signalons la tentative de Rose Langlois. Mais qui prendra la relève du grand batailleur - sinon du grand poète - que fut Gustave Lacasse?

Afin de stimuler la créativité littéraire chez les jeunes Franco-Ontariens et développer leur sens esthétique, l'Association des enseignants de l'Ontario (AEFO) lançait, en 1977, dans le cadre du Festival annuel de la culture franco-ontarienne, un concours de création littéraire (poésie et prose) ouvert aux étudiants francophones des écoles secondaires de la province.

Grâce à une subvention du ministère de l'Education et avec l'aide de l'Ambassade de France au Canada et de l'Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF), les textes des lauréats sont réunis sous forme de recueil et publiés, désormais, par les éditions Prise de Parole, qui distribuent celui-ci dans toutes les écoles francophones et les écoles bilingues de l'Ontario. En 1979, le Coeur en saisons, recueil d'une grande fraîcheur, prouve

le bien-fondé de cette initiative. Le Mouvement littéraire de Québec, en 1860, n'avait-il pas lancé un concours semblable?

Nos romanciers et nos conteurs

Les romans qui ont pour objet l'Ontario français sont peu nombreux. On peut citer François Duvalet (1954) de Maurice de Coumois; Le député (1961) de Charlotte Savary; L'Incubation (1965) de Gérard Bessette. D'autres ouvrages, très importants, évoquent le conflit des races au Canada et particulièrement en Ontario: Pour la Patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel; L'Appel de la race (1922) de Lionel Groulx; Les Deux Solitudes (1963) de Hugh MacLennan; Le Flambeau sacré (1944) de Marilène (pseudonyme d'Aline Séguin).

Mais c'est surtout par les contes que se distingue l'Ontario français, grâce à la persévérance du père Germain Lemieux, S.J., qui, dans la collection Les vieux m'ont conté, sauve une bonne partie du folklore franco-ontarien. Déjà 13 tomes ont paru avec 233 contes. La collection complète comptera 30 tomes avec 400 contes. Aux contes du Père Lemieux, ajoutons les Contes et légendes (1915) d'Emma-Adèle Lacerte qui a vécu en Ontario pendant près de 45 ans; les Légendes légères (1946) de Charles Maurel (pseudonyme de Maria Pouliot); les contes de Marie-Rose Turcot; les Contes de notre histoire (1977) de De Luca; les Contes des quatre saisons (1979) de Jocelyne Villeneuve, et les contes de Claude Aubry et d'Agathe Legault.

Nos dramaturges

Le théâtre demeure chez les Franco-Ontariens l'instrument culturel le plus vivant et le plus populaire. Théâtre communautaire puisque les Franco-Ontariens, faibles pris individuellement, éprouvent le besoin de proclamer coude à coude leur âme commune, leur drame commun, dans des spectacles musicaux qui s'adressent aux foules. D'où tant d'oeuvres d'expérience collective comme par exemple La Parole et la loi (La Corvée, Vanier, 1979) et tant de troupes de théâtre. (Le numéro de Liaison de septembre 1979 en comptait 26.)

Ce théâtre montre l'abîme qui existe entre la parole et l'écriture et combien s'avère juste la remarque de Molière: "Les pièces de théâtre sont faites pour être jouées, non pour être lues." Très bien! Mais tant que ces pièces ne sont pas imprimées, nous n'avons qu'une littérature éphémère, difficilement repérable dans les revues.

Des pièces éditées, nous connaissons le Fou d'Angolan (1976) et Trois pièces en un acte (1966) de Jacqueline Martin; les Communords (1974) de Claude Belcourt et surtout le théâtre entier d'André Paiement, édité par Prise de parole. Sa comédie musicale

la plus importante, Lavalléville (1974), montre hélas! la peur qui divise et le retranchement impossible sur soi, loin, bien loin de "l'étranger".

Nos historiens

Longtemps, l'histoire des Franco-Ontariens s'est confondue avec celle des Canadiens français en général. Des travaux de Rameau de Saint-Père, du Père Lejeune, O.M.I., de Mgr Camille Roy, de Benjamin Sulte, de Téléphore St-Pierre, on pourrait extraire des renseignements précieux sur les Franco-Ontariens. De plus, nous possédons beaucoup de monographies sur telle ou telle région de l'Ontario, par exemple les monographies de Rameau de Saint-Père, sur le comté d'Essex - du Père Lorenzo Cadieux, S.J., sur les Jésuites du XIX^e siècle - d'Arthur Ruies sur l'Outaouais et les Grands Lacs - du Père Simard, O.M.I. sur l'Université d'Ottawa - du Père Alexis de Barbezieux, Cap., de Lucien Erault et de Georgette Lamoureux sur la région d'Ottawa - de la Société historique du Nouvel-Ontario sur le Nord.

Ce n'est que récemment qu'ont paru des histoires globales qui se confondent souvent avec l'histoire des écoles. Trois auteurs en particulier sont dignes d'admiration: 1) Arthur Godbout qui a écrit l'Origine des écoles dans l'Ontario (1977); 2) Robert Choquette dans sa thèse magistrale Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario (1977) - dans Villages et visages de l'Ontario français (1979), un chef-d'oeuvre d'album - dans l'Ontario français, historique (1980); 3) Gaetan Vallières dans l'Ontario français par les documents (1980).

Une annexe de l'histoire, la biographie, a trouvé des écrivains comme le Père Gaston Carrière, O.M.I., sur le Père René Lamoureux, O.M.I. (1958) et comme madame Whissel-Tregonning sur sa mère (Kitty-le-gai-pinson, 1978). Dommage que cet ouvrage si alerte et qui reflète si bien la vie de nos mères d'autrefois soit abîmé par trop d'anglicismes!

Nos critiques littéraires

Trois Franco-Ontariens brillent par leurs travaux de critique littéraire: Séraphin Marion, Jean Ménard, Jean Ethier-Blais. Séraphin Marion - l'ancêtre demeuré si jeune! - reste pour nous l'auteur des Lettres canadiennes d'autrefois en 9 volumes (1939-1958). Jean Ménard, trop tôt disparu, a donné la Vie littéraire au Canada français (1971), oeuvre originale et savante. Quant à Jean Ethier-Blais, ses trois volumes de Signets (1967, 1973, 1973) révèlent, comme sa poésie, l'artiste pessimiste et souriant.

"These Invisible French"

Les Franco-Ontariens se font parfois traiter par les anglophones d'"Invisible French". "C'est que, explique ironiquement Yolande Grisé, les anglophones sont aveugles!" Aveugles aussi ceux qui nieraient l'existence d'une littérature franco-ontarienne, jeune encore si vous le voulez, mais qui vivra si on la soigne. La Fenêtre d'espoir, pour prendre le titre du recueil de Georges-Léandre Dumouchel, s'ouvre largement sur l'avenir.

Paul GAY

(Le Droit, 2 février 1980, p. 19.)

Gaetan Vallières: L'Ontario français par les documents

LE COEUR DES PAYS D'EN-HAUT

On demeure ébahi devant les affirmations incroyables de personnages anglais haut placés qui voudraient voir disparaître le français de la surface de l'Ontario. Le dernier en date, le Procureur général de l'Ontario s'il vous plaît, Roy McMurtry, osait récemment débiter sans hésitation: "Le bilinguisme en Ontario n'a pas de racine historique ni de tradition, comme c'est le cas au Québec" (Le Droit, 13 novembre 1980, p. 1.) C'est à croire qu'on a affaire à "une guerre d'usure", selon le mot très juste de Denise Truax dans l'éditorial de Liaison d'octobre 1980.

Que répondre à ces proclamations intempestives sinon utiliser l'histoire et les historiens authentiques pour replacer la vérité?

Justement, vient de paraître un livre d'une science rare, fruit d'un travail probe et inouï: L'Ontario français par les documents¹ par Gaetan Vallières. A la page 185 de ce livre, le "Document 114" prend exactement le contre-pied de l'allégation de Roy McMurtry. Nous lisons à propos des Franco-Ontariens: "Il ne peut être question de traiter les Canadiens français comme des immigrants arrivant dans un pays nouveau, tout prêts à renier leur patrie d'origine pour adopter la nouvelle: n'oublions pas que l'Ontario et le Manitoba ne sont pas pour eux des pays nouveaux, car le territoire que renferment ces deux provinces appartient autrefois à leurs pères²."

Et qui parle d'une façon aussi claire? Nul autre que William Moore, un des fondateurs de la Unity League, en pleine période troublée du Règlement XVII³.

La même déclaration sera reprise en février 1968 par John Robarts à la conférence fédérale-provinciale (voir le "Document 144" du livre).

Les 157 "Documents" choisis par Gaetan Vallières tendent à révéler "la profondeur et l'ancienneté de la présence et de l'enracinement français dans l'Ontario actuel" (Pierre Savard, "Préface"). L'historien Vallières entend "tracer, à l'aide de documents historiques, l'évolution de l'espace géographique, humain et politique de l'Ontario, en mettant en valeur sa dimension française depuis les premiers contacts entre les cultures amérindiennes et européennes au début du XVII^e siècle" ("Avant-propos").

En effet, aux quelques milliers de Français, premiers occupants européens de la région des Grands Lacs, s'ajouteront, après la Conquête de 1760, en plus des Loyalistes et des Anglais, les Franco-Ontariens "issus des vastes migrations québécoises qui commencent au début du XIX^e siècle" (Pierre Savard "Préface").

L'ouvrage de Gaetan Vallières se montre formellement didactique, éducatif pour les étudiants des écoles supérieures, culturel pour le grand public. Pour qu'on n'épuise pas la valeur d'un document par une simple lecture, notre historien désire, par les questions qui suivent chaque document, qu'on le tourne et le retourne dans tous les sens et qu'on l'assimile parfaitement.

L'un ou l'autre de ces questionnaires demanderait peut-être d'autres éclaircissements préalables (par exemple la révolte de Pontiac et le comportement des Canadiens des Grands Lacs durant la Guerre de l'Indépendance), mais en général le livre se suffit à lui-même, surtout si on saisit parfaitement le double mouvement qui l'anime.

Dans un premier mouvement, l'auteur ramasse en quelques pages ou en quelques paragraphes telle ou telle période, tel ou tel événement important, tel ou tel tableau de moeurs: c'est la synthèse. Dans un deuxième mouvement, il apporte les documents par lui choisis: c'est l'illustration.

Les textes d'histoire dus à la plume de Gaetan Vallières plaisent par leur concision, leur précision, leur style sans bavure, un style étudié et simple à la fois. Dans nos temps de débandade stylistique et orthographique, quel plaisir de lire Vallières! Prenez, à titre d'exemple, la page 31 qui relate "les Effets néfastes du Traité d'Utrecht" en 1713. C'est un résumé parfait de toute l'histoire du début du XVIII^e siècle, triste présage déjà de l'échec de 1760. L'auteur se cache derrière une phrase qui semble impersonnelle, la phrase même de l'histoire, la phrase anti-romantique.

Quant aux "Documents", leur choix a dépendu évidemment de leur force de preuve et du goût de l'auteur. Les recherches innombrables dont ces extraits sont le résultat provoquent notre admiration en même temps que la façon de les présenter, claire et précise, le lecteur aimant à être guidé. Mais celui-ci, pénétrant dans le "Document", lâche la main de l'historien, rêve pour son propre compte et revit personnellement le passé. Quelle beauté, par exemple, que le texte d'Elisée Reclus, sur les bûcherons et les draveurs! ("Document 47", p. 62.) Alors, le livre de G. Vallières se dilate aux dimensions de l'infini. Alors, l'imagination se venge de la sécheresse de l'intelligence et des exposés savants.

Huit chapitres divisent l'ouvrage: trois pour la première partie intitulée "La Société française dans les Pays d'en-haut, 1610-1821" (58 pages) - deux pour la deuxième intitulée "Le Bois, la terre et le clocher paroissial, 1821-1910" (102 pages) et trois pour la troisième intitulée "De Canadiens français d'Ontario à Franco-Ontariens" (117 pages).

Gaetan Vallières a arrêté la première partie à 1821, date de la fusion des Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, c'est-à-dire au moment où les activités commerciales de la traite des fourrures s'éloignent vers l'ouest. A la lecture de cette première partie, on s'interroge sur l'inutilité de tant de luttes entre la France et l'Angleterre en territoire amérindien. Ah! Si ces deux Puissances s'étaient entendues, dès le début du XVI^e siècle, sur le partage des influences mondiales - comme elles le feront autour de 1830 - que de guerres auraient été évitées, que de forts auraient été inutiles, quels bienfaits pour tous dans la reconnaissance et la connaissance de cet immense pays! On aurait compté plus de Champlain, d'Etienne Brûlé et de Cavelier de La Salle que de Frontenac et de Montcalm!

La deuxième partie montre le nombre grandissant de Franco-Ontariens, grâce à l'affluence considérable d'immigrants québécois, surtout dans la région de Penetang. Et tandis que le petit village de Bytown (1827) devient ville en 1847, Ottawa en 1854 et capitale fédérale en 1857, les Canadiens français s'établissent solidement à Sudbury et plus haut, dans une ligne qui va de Matawa à Saint-Boniface. Cette colonisation que d'aucuns ont appelée "la Conquête silencieuse du Nord" inquiète les Anglais. Les Franco-Ontariens, atteignant 10% de la population de l'Ontario, prenant conscience de leur force et des déficiences de leur système d'éducation, lancent le grand Congrès de 1910 qui fonde l'ACFEO (Association canadienne-française de l'éducation de l'Ontario).

On connaît la suite. La réponse orangiste et fallonnienne du "Règlement XVII" (1912-1927) et la lutte courageuse de tous les Franco-Ontariens pour le maintien de leur langue et de leurs écoles. C'est la troisième partie de l'ouvrage que l'auteur conduit jusqu'à nos jours, après avoir étudié les problèmes de colonisation, de politique, d'urbanisation, d'industrialisation et les nouveaux horizons de 1970.

L'Ontario français par les documents est une extraordinaire réussite de la collection "Etudes vivantes". Nos félicitations les plus chaudes à l'auteur et aux éditeurs.

Paul GAY

¹Gaetan Vallières, L'Ontario français par les documents, Montréal, Editions Etudes vivantes, 1980, 232 p.

²C'est nous qui soulignons.

³Moore William, Le Choc, p. 45. (Traduction de The Clash!, 1918.)

(Le Droit, 3 janvier 1981, p. 14.)

Jacques Grimard: L'Ontario français par l'image

TEMOIGNAGES PHOTOGRAPHIQUES

Encore un livre très bien présenté et d'une pédagogie sûre que celui de Jacques Grimard, L'Ontario français par l'image¹, édité par les éditions Etudes vivantes dont le Droit a régulièrement vanté la perfection.

Livre de témoins et de témoignages, l'Ontario français par l'image dépasse l'album de famille pour entrer dans la grande histoire en offrant 187 documents photographiques qui prouvent le fait français en Ontario. Ces photographies accompagnent le texte comme dans une conférence avec diapositives.

Pour réussir cet ouvrage, il fallait, non seulement connaître parfaitement l'histoire de l'Ontario, mais encore posséder le don du résumé clair et complet et de la synthèse, et surtout mettre des titres et sous-titres vivants et pittoresques. J. Grimard a réussi cet exploit. Ainsi, obéir à l'histoire authentique, l'illustrer par des photographies patiemment recherchées, dresser une série de questions à l'élève, tels sont les trois moments de chacun des neuf chapitres.

La première partie, "L'Ontario des Canadiens français" comprend deux chapitres: "Les Hommes" et "Une terre à parcourir". Pour la deuxième et la troisième partie, l'auteur a utilisé et divisé le titre du poème didactique d'Hésiode (800 ans av. J.-C.), Les Travaux et les Jours. La deuxième partie, en effet, s'intitule "Les Travaux" et compte quatre chapitres: "Les Travaux agricoles et la vie rurale" - "L'Exploitation forestière" - "La Mise en valeur des ressources minières" - "Le Secteur manufacturier et les services". La troisième partie, "Les Jours", traite en trois chapitres de "la Garde du dépôt", de "la Vie et les questions scolaires" et de "l'Environnement culturel".

Pour déterminer l'apport des Franco-Ontariens au développement de l'Ontario, J. Grimard parle d'abord des effectifs francophones. Il écrit: "Constituant peut-être 2 à 3% de la population au milieu du XIX^e siècle, la place de l'ethnie française équivaut à 9.6% du total en 1971. Au nord aussi bien qu'à l'est de la province, elle représente alors environ 25% de la population régionale. Au sud cependant, là où habitent les trois quarts des Ontariens, leur part relative se situe à 6.5%" (p. 9). Quant à leur origine, la presque totalité des Franco-Ontariens vient du Québec, dès 1850; ils apportent avec eux leur foi catholique, leur langue française, leurs coutumes ancestrales,

tandis que - comme au Québec - "le clergé et les communautés religieuses assument la plupart des fonctions sociales dans la communauté civile." (P. 221.) Le milieu du XIX^e siècle constitue donc le point de départ de l'ouvrage.

Notre historien-artiste montre alors la participation des Canadiens français aux différentes sources de richesses de l'Ontario. Dans l'exploitation forestière, à côté du "grand capitaine d'industrie" qui se nomme J.R. Booth, "de petits entrepreneurs francophones - les Lecours, les Fontaine, les Lévesque et les Gosselin - se lancent dans la production de bois de pulpe et de bois de sciage" (82). Dans les réserves forestières de l'Outaouais, vers 1870, la majorité des 25.000 bûcherons est canadienne-française. Quel courage anime ces hommes qui, laissant leur ferme et leur famille à l'automne, partent travailler dans le bois en hiver, préparant chaque année la descente des "cages" de pin équarri.

Dans la mise en valeur des ressources minières, surtout à Sudbury, dans l'Algoma, dans la région de Cobalt, dans le Porcupine, "les Canadiens français occupent une place non négligeable" (124), contribuant grandement à l'avenir du nord ontarien. A côté de l'audacieux Francis Clergue, fondateur d'un véritable empire industriel à Sault-Ste-Marie, le Canadien français Fred La Rose, à Cobalt, lance son marteau sur ... un renard, le manque et frappe le roc qui s'ouvre rempli de parcelles d'argent.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le Canada entre dans l'ère industrielle, dans les activités manufacturières. Les grandes villes de Toronto, Hamilton, London, Kitchener connaissent un développement inouï. "Les francophones sont attirés par les possibilités d'emploi: leur nombre, à Toronto, passe de 2.526 en 1901, à tout près de 11.000 en 1931. Non spécialisés, ils occupent, pour la plupart, des emplois situés au bas de l'échelle professionnelle" (127). Quant à Ottawa, important centre de services, les Canadiens français, dans la première moitié du XX^e siècle, représentent environ 25% de la population totale de la ville. Dans la fonction publique, ils sont traducteurs. D'autres exercent leur métier dans des entreprises typiquement francophones, comme "l'Union St-Joseph" et le Droit.

Là où l'emportent les Franco-Ontariens, c'est dans l'industrie artisanale et le petit commerce. J. Grimard se sent chez lui en évoquant le magasin général des petits villages, les colporteurs (ces "peddlers qui parcourent rangs, rues et villages et sollicitent directement le consommateur", p. 137), le forgeron, le ferblantier, le barbier, l'avocat, le médecin. On pense au cri de Jean-Marc Dalpé:

Les murs de nos villages se souviennent
Les murs de nos villages se rappellent

nos racines dans ce pays
aussi creuses que celles d'un vieux chêne²

Pour la participation des Franco-Ontariens à la vie politique de l'Ontario, J. Grimard note ceci: "Au cours des 28 campagnes électorales tenues dans l'Ontario entre 1869 et 1967, dans les 14 comtés où ils représentent plus du tiers de l'électorat, les Franco-Ontariens contribuent à l'élection de 117 conservateurs, 131 libéraux, 16 candidats C.C.F/N.P.D. et deux représentants des Fermiers-Unis." (155.) "Règle générale, l'électorat franco-ontarien de l'est de la province se montre favorable aux candidats libéraux." (155.) Et Grimard de citer les principaux leaders politiques français: Raoul Hurtubise, Arthur Brardette, J.-C. Rhéaume, Zotique Mageau, Aurélien Bélanger, Philippe Landry, Napoléon Belcourt, Gustave Lacasse.

Il n'y a pratiquement pas de syndicalisme franco-ontarien. Mais, au-dessus des partis, des groupes de pression défendent les Franco-Ontariens: la Saint-Jean-Baptiste fondée à Ottawa en 1853; l'ACFEO fondée en 1910 et devenue l'ACFO en 1968; l'Ordre Jacques Cartier (1926-1965); le Droit et tant d'hebdomadaires dans toutes les régions.

Un chapitre parfaitement conduit est celui qui traite du drame du Règlement XVII (1912-1927) et qui illustre très bien la méthode Grimard. D'abord les dates principales; ensuite deux sortes de photographies: celles de groupes et celles d'individus (il y a même celle du détestable Mgr Fallon!); enfin un questionnaire qui tourne et retourne ce chapitre dans tous les sens.

On peut regretter dans l'ouvrage de J. Grimard l'absence d'une carte de l'Ontario et l'absence d'index. Mais vraiment on ne saurait dire combien ce livre plaît par sa perfection formelle et sa science.

Paul GAY

¹J. Grimard, L'Ontario français par l'image, Montréal, Editions Etudes vivantes, 1981, 260 p.

²Jean-Marc Dalpé, Les Murs de nos villages, Sudbury, Editions Prise de parole, p. 42.

(Le Droit, 2 mai 1981.)

Gaetan Vallières et Pierre Savard

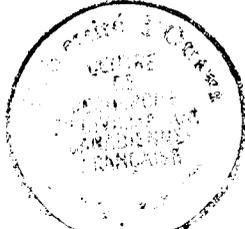
"LA VOIX DE L'ONTARIO (1913-1920)"

Sous la direction de Gaetan Vallières, l'un des membres de l'équipe DOPELFO (Documents pédagogiques en langue française pour l'Ontario), qui a ses quartiers au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, vient de paraître le premier numéro de la Voix de l'Ontario. Il s'agit d'un journal de format tabloïd qui a pour but de rendre compte de l'actualité franco-ontarienne au fil des décennies qui ont suivi l'année 1910. A la façon du Boréal Express, mais dans une tenue plus pauvre, comme il sied à un journal de minorité (papier de piètre qualité, sans couleur autre que le gris et le noir, etc.), la Voix de l'Ontario reproduit des articles et des annonces des journaux de l'époque, sans en rien changer; s'il arrive que l'on abrège les textes trop longs, on ne se permet quand même pas de les résumer ni de les récrire.

Des textes variés

Les textes et les illustrations du premier numéro (1913-1920) sont tirés du seul journal Le Droit, qui commença de publier le 27 mars 1913. Il existait bien, en ce temps-là, d'autres journaux, tels le Temps d'Ottawa et le Moniteur de Hawkesbury. Malheureusement, il n'a pas été possible à Gaetan Vallières d'en retrouver des exemplaires. Le chercheur Pierre Gosselin a dépouillé le Droit; il a retenu les articles qui paraissaient intéressants pour le projet, puis les auteurs ont fait le choix de ceux que nous pouvons lire dans la Voix de l'Ontario (1913-1920).

Les pages 2, 3 et 4 couvrent l'année 1913; les pages 5 et 6, l'année 1914; les pages 7, 8 et 9, l'année 1915; et ainsi de suite pour les autres pages et les années suivantes, jusqu'à l'année 1920, aux pages 22 à 24. A la page 3, voisinent un compte rendu de la Saint-Jean-Baptiste à Sudbury (le discours de Henri Bourassa a attiré les anglophones), un commentaire d'une déclaration de Pie X sur la mode, un article sur l'arrosage à l'huile des rues non pavées, une annonce de broderie bulgare dont le patron est disponible, une invitation à aller s'établir sur les belles terres ouvertes à la colonisation et à la culture dans le Nouvel Ontario. A la page 5, l'Angleterre déclare



la guerre à l'Allemagne (5 août) et la ville d'Ottawa se propose de congédier tous ses employés autrichiens et allemands (4 septembre); le 10 février, un tremblement de terre avait secoué Ottawa et la région; à la page 9, l'on peut lire "la prière des petits persécutés" que récitent alors quotidiennement les écoliers francophones d'Ontario et, tout à côté, une annonce de Sirop Mathieu (le sirop empêchera la toux de gêner le sermon du dimanche). Les amateurs de hockey trouveront, à la page 10, le compte rendu de la joute qui a décidé de la coupe Stanley en mars 1916; les Habitants sont champions de l'univers, grâce à Newsy Lalonde qui, au troisième "chapitre", s'est emparé de la "pilule", puis l'a abandonnée à Prodgers, qui a poussé la "tomate" dans les buts; Lalonde est proclamé "génie dans sa profession"! A la page 11, la Dodge est l'auto classique par excellence, selon "Ottawa Auto Sales & Garage Company", dont J. Alphonse Langelier est le "seul propriétaire".

Un instrument de connaissance

La Voix de l'Ontario s'adresse à tous ceux qui sont curieux du passé; elle ne les décevra pas. Mais elle a d'abord été conçue en fonction des besoins du cours secondaire. Grâce à ce journal, les élèves de ce niveau pourront prendre contact avec l'histoire telle que l'ont perçue au jour le jour les lecteurs d'autrefois. Bien sûr, la Voix de l'Ontario, pas plus que le quotidien d'autrefois, n'a de prétention à l'exhaustivité, en ce sens qu'elle traiterait de tous les sujets de l'actualité. Elle fait un choix; elle est donc nécessairement partielle, peut-être partielle avouent ses auteurs, certainement incomplète. C'est un point de départ pour une lecture plus complète sous la direction de professeurs compétents; on retrouve quand même dans le journal aussi bien "les grandes questions des manuels d'histoire" que la mention de "réalités" aussi humbles que "les prix du marché de détail".

Pour une meilleure utilisation de la Voix de l'Ontario (1913-1920) comme document pour la classe d'histoire, Pierre Savard et Gaetan Vallières ont préparé un "guide d'utilisation", que publient les Editions Etudes vivantes de Montréal (1980, 40 p.). A propos de chacun des articles du journal, le Guide donne des commentaires, fournit des explications sur le contexte historique, social, géographique, etc., identifie les personnes mentionnées, n'hésite pas à faire des remarques sur la langue de l'époque, etc. Un index, à la fin du fascicule, facilite le regroupement des articles autour de thèmes que l'enseignant ou les étudiants choisiront et qui peuvent être multiples. Savard et Vallières en donnent quelques exemples: quels sont les grands problèmes internationaux évoqués durant la période? quels problèmes semblent surtout mobiliser les énergies des Franco-Ontariens? comment apparaît la guerre dans ce journal (nouvelles des combats, participation des Canadiens français, débats au sujet de la conscription), etc., etc.

Une série de documents

L'on ne peut que louer l'effort des universitaires Savard et Vallières pour mettre à la disposition du grand public, et des élèves du secondaire plus particulièrement, des instruments de connaissance modernes. La Voix de l'Ontario sera certainement lue par les Franco-Ontariens qui ont le goût de leur passé; les enseignants l'utiliseront également pour le plus grand profit de leurs élèves.

Il existe aussi d'autres documents pédagogiques intéressants dans la même collection de "l'Ontario français". Je pense, entre autres, aux suivants: "L'Ontario français: historique" (Robert Choquette), L'Ontario français par l'image (Jacques Grimard), Toponymie française en Ontario (André Lapierre), Atlas de l'Ontario français (Gaetan Vallières et Marcien Villemure). Tous ces documents sont le produit de l'équipe DOPELFO, grâce à l'excellent animateur Pierre Savard, directeur du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Quatre de ces livres ont été lancés le 14 novembre 1980, à l'occasion du colloque sur la littérature franco-ontarienne, en même temps qu'un Guide d'archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa (Judith Hudson Beattie) et un Répertoire de cartes autonomes sur l'Ontario français (Denis McFadden Milette et Jean-Luc Milette, sous la direction de Marcien Villemure); ces deux derniers ouvrages font partie de la collection des "Documents de travail du CRCCF", dont ils constituent les numéros 8 et 17 (la collection compte une vingtaine de titres des plus utiles).

René DIONNE

(Le Droit, 15 novembre 1980, p. 16.)

Le Pape a-t-il exigé des Franco-Ontariens
la soumission au Règlement XVII?

LE PAPE BENOIT XV ET LES FRANCO-ONTARIENS

Des historiens récents soutiennent qu'au temps du Règlement XVII (1912-1927) le Pape Benoît XV aurait demandé aux Franco-Ontariens de se soumettre à cette loi injuste qui interdisait l'enseignement du français en Ontario. Qu'en est-il exactement?

Les deux Lettres de Benoît XV, Commisso divinitus, du 8 septembre 1916, et Litteris apostolicis, du 7 juin 1918, sont adressées au Cardinal Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, et aux autres archevêques et évêques du Canada.

Jacques Grimard, dans l'Ontario français par l'image (1981), parle de "l'appel à l'obéissance à la loi de la part du St-Siège" (p. 196). A propos de Litteris apostolicis, Robert Choquette, dans Histoire des conflits anglo-français en Ontario (1977), soutient que le Pape "condamnait leur (des Franco-Ontariens) rébellion collective contre le Règlement XVII" (p. 217). De son côté, Gaetan Vallières écrit, dans l'Ontario français par les documents (1980), toujours à propos de la deuxième Lettre: "La deuxième missive pontificale recommande clairement l'obéissance à la loi." (p. 182.)

Pour bien comprendre ces deux Lettres, il faut se remettre dans l'atmosphère survoltée du temps. En 1912, les Orangistes et les catholiques irlandais dirigés par Mgr M.-F. Fallon, évêque de London, rêvent de détruire le français en Ontario. Le Règlement XVII, voté le 13 avril 1912, repris par le Règlement XVIII la même année, et réédité définitivement en 1913, consacre cette injustice. En Europe, depuis 1914, la première Grande Guerre fait rage: tandis que les Canadiens de toute race et de toute langue se font tuer pour sauver la civilisation française, ici, les Orangistes et les catholiques irlandais veulent la tuer. En 1915, Ottawa connaît les luttes épiques de l'Ecole Guigues et le défilé des écoles contre le Règlement XVII. A la fin de 1915, 190 écoles franco-ontariennes ne reçoivent plus de subventions. Un grand homme, alors, préside aux destinées de l'ACFEO: Philippe Landry, qui a donné sa démission de président du Sénat le 22 mai 1916 pour protester contre la persécution de ses compatriotes.

La politique de Rome, en ce temps-là, consiste à nommer partout en Ontario - même dans les diocèses à forte proportion française - des évêques irlandais qui, à leur tour, désignent des curés irlandais dans des paroisses à forte population française. Devant ces abus, 21 archevêques et évêques de langue française font appel au Pape.

En 1916, The Citizen demande la cessation des hostilités. On constate que la presse du Canada français a consacré à peu près autant d'espace aux luttes scolaires qu'aux nouvelles de la Grande Guerre. Du 9 au 12 mai 1916, au Parlement d'Ottawa, Laurier, alors dans l'opposition, intervient en faveur des Franco-Ontariens. Mais en vain. (Le Chanoine Groulx a fait revivre, dans l'Appel de la race, ces heures pathétiques.)

C'est alors que paraît la Lettre Commisso divinitus (8 septembre 1916), qui parle non pas des Franco-Ontariens, mais des Franco-Canadiens, parce qu'elle s'adresse à tous les évêques du Canada. Mais elle vise surtout l'Ontario qui est nommé expressément dans les passages cruciaux.

Commisso divinitus (8 septembre 1916)

Le Pape, s'il exprime rapidement les plaintes des Franco-Canadiens, s'étend longuement sur celles des catholiques de langue anglaise. Ceux-ci, constatant que les catholiques sont moins nombreux que les non-catholiques, disent que "pour la désignation des recteurs des églises, on doit tenir compte d'une part des gens... qui doivent être amenés à la vraie religion, d'autre part de la langue qui est propre à la Province". De plus, il y a des prêtres franco-canadiens insuffisamment instruits de la langue anglaise. Mais surtout, les écoles françaises compromettent l'enseignement de l'anglais qui est la langue de l'Ontario, donc nuisent à l'enfant qui doit vivre dans un milieu anglais. De plus, ces écoles indisposent le Gouvernement contre les écoles catholiques séparées, françaises ou anglaises.

Le Pape déplore alors, dans un grand cri lyrique, le "si grand mal" des dissentiments manifestés en plein jour dans les journaux et les assemblées publiques. Il revendique ensuite le droit des évêques, "surtout à ceux qui président aux diocèses où la lutte est plus ardente", de "décider ce qu'ils croiront juste et opportun", mais en accord avec les autres évêques voisins d'autres langues. Que si la querelle continue, "ils déféreront l'appel au Siège Apostolique". Que les journaux et les revues catholiques se taisent sur cette question! Pas de réunions populaires qui "attisent la violence de l'incendie"! Que les prêtres obéissent aux évêques (à condition, bien entendu, que les évêques des deux langues s'entendent entre eux)! Que tous les prêtres soient BILINGUES!

Quant aux écoles, "le Gouvernement de l'Ontario est dans son droit

en exigeant que la langue anglaise, qui est celle de l'Ontario, soit enseignée aux enfants dans les écoles" et cela pour le bien même des enfants des écoles séparées. "D'AUTRE PART, ON NE SAURAIT REFUSER AUX FRANCO-CANADIENS LE DROIT DE RECLAMER, QUOIQUE DANS UNE PROPORTION CONVENABLE, QUE DANS LES ECOLES OU LEURS ENFANTS SONT EN UN CERTAIN NOMBRE, LA LANGUE FRANCAISE SOIT ENSEIGNEE: ET L'ON NE PEUT ASSUREMENT LEUR FAIRE UN REPROCHE DE DEFENDRE CE QUI LEUR TIENT TANT A COEUR¹." Ce qui importe "souverainement et avant tout", c'est qu'il y ait des écoles catholiques.

Avant de terminer, le Pape affirme que le Gouvernement a le droit d'intervenir, en union avec les évêques, pour "concilier ces deux choses: l'enseignement complet de la langue anglaise et l'enseignement convenable de la langue française aux enfants franco-canadiens". (C'est ici qu'on peut prendre la Lettre en défaut. Il eût été préférable de dire - pour le bien même de la formation intellectuelle des petits Franco-Canadiens - que les Franco-Canadiens apprennent parfaitement le français et suffisamment l'anglais).

Après cette Lettre, le Conseil privé de Londres, le 2 novembre 1916, reconnaît le Règlement XVII "sur le point juridique".

En 1917, le 19 mai, Landry blâme sévèrement la hiérarchie irlandocatholique pour sa persécution contre les Franco-Ontariens. En juillet 1917, 10.000 Canadiens français réclament pour Ottawa un archevêque canadien-français comme successeur de Mgr Gauthier, anti-français. En juillet également, le cardinal Bégin proteste encore auprès du Pape contre les excès des évêques irlandais. Comme pour lui répondre, Mgr Fallon, en août 1917, appelle la troupe pour forcer l'installation d'un curé à Ford City, curé détesté par la majorité française.

C'est alors que Benoît XV intervient à nouveau.

Litteris apostolicis (7 juin 1918)

On sent le Souverain Pontife agacé. Il s'écrie: "Nous décidons":

"Les Franco-Canadiens peuvent, sans manquer à la justice, demander au Gouvernement des déclarations opportunes, touchant ladite loi scolaire. Ils peuvent également désirer et chercher à obtenir certaines concessions plus amples. De ce nombre serait assurément que les inspecteurs pour les écoles séparées soient des catholiques; que, pendant les premières années où les enfants fréquentent l'école, au moins pour quelques matières de classe, surtout et de préférence au reste dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, l'usage de la langue maternelle soit concédé; qu'il soit permis aux catholiques d'établir des écoles normales pour la formation des maîtres." Mais

tout cela demandé sans violence!

Que les laïcs n'aillent pas devant les tribunaux sans la permission des évêques! Que les évêques soient unis entre eux! Que tous les prêtres soient BILINGUES!

Il serait trop long de commenter dans tous ses détails, ces deux Lettres, qui n'avaient rassuré qu'à moitié les Canadiens français. Cependant, il faut noter que cinq mois après la seconde, le R.P. Raymond-Marie Rouleau, O.P., futur cardinal de Québec, alors régent des études au Collège dominicain d'Ottawa, publiait, dans le Droit du 31 octobre 1918, un long commentaire des deux célèbres Lettres. Bien loin de penser que le Chef de l'Eglise ait pu demander l'obéissance au Règlement XVII, il développe les nombreux moyens dont disposent les Franco-Ontariens pour défendre leurs droits². Il va même jusqu'à affirmer que ces deux Lettres seront "le code des écoles bilingues séparées". Il termine en disant: "Malgré les cris effarés des Orangistes, la loi scolaire sera modifiée!"

Bien mieux! Elle sera supprimée le 22 septembre 1927.

Paul GAY

¹C'est nous qui soulignons.

²En particulier, en ce qui concerne la défense papale d'aller devant les tribunaux, le R.P. Rouleau apporte de nécessaires distinctions. Il insiste également sur les droits des parents dans l'éducation des enfants, ce que les deux Lettres ne mentionnent pas.

(Le Droit, 9 mai 1981.)

Jeanne Lajoie (1899-1930)

UNE PETITE FEMME TRES DECIDEE

C'est bien à Jeanne Lajoie, morte à l'âge de 31 ans, qu'on peut appliquer le texte de l'Écriture Sainte: "Devenue parfaite en peu de temps, elle a fourni une longue carrière" (Livre de la Sagesse, IV, 13).

Née en 1899 à Lefaivre, en Ontario, sur les bords de l'Outaouais - ce village entièrement canadien-français qui a donné au Québec Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal - Jeanne Lajoie, la douzième de quatorze enfants, la fille aux grands yeux bleus, reçut de la nature une taille au-dessous de la moyenne et une santé excessivement délicate. Jusqu'à l'âge de 13 ans, elle fut victime d'évanouissements fréquents.

Mais une volonté de fer animait ce corps débile. Ce qui frappe en effet chez elle, c'est son entêtement à poursuivre une résolution une fois qu'elle l'a considérée comme son devoir. Le mot "devoir" revient souvent sous sa plume. "Tu me connais - écrit-elle à son grand frère Elias, l'aîné qui était prêtre - je n'ai jamais eu peur de faire mon devoir, et c'est bien mon intention de continuer." Et le courage et la franchise parfois brutale accompagnaient naturellement une telle détermination.

Peu favorisée du côté physique, son intelligence au contraire, comme par mode de compensation, brillait de finesse et d'esprit. Tout ce qu'elle apprit, ce fut comme en se jouant et pratiquement toute seule, véritable autodidacte. L'anglais, les mathématiques, la musique et l'obtention de diplômes d'enseignement, tout cela, elle le posséda facilement.

Dans une vie si courte, la route spatio-temporelle (pour employer un savant terme de critique actuelle) se trace aisément: Lefaivre où elle vécut son enfance; Vars où elle servit son frère curé comme ménagère; les écoles séparées de Warren, d'Azilda, de Naughton, de Blizzard Valley, ces villages délicieux autour de Sudbury où elle montra un don inné d'institutrice.

Mais c'est à Pembroke qu'elle devait briller de septembre 1923 à septembre 1926.

Nous sommes alors en plein Règlement XVII; règlement inique mijoté par Mgr Fallon, évêque catholique de London, et les orangistes de Toronto; règlement voté en 1912; règlement qui, à toutes fins pratiques, tuait la langue française en Ontario et la dignité de toute une race.

Quand Jeanne Lajoie arrive à Pembroke, elle constate l'injustice flagrante de l'anglicisation. "Sur 3450 catholiques, Pembroke comptait 1800 Canadiens français - soit 55% - et cependant, les deux paroisses étaient anglaises. Même spectacle dans les deux écoles fréquentées par 360 des nôtres contre 280 d'autres nationalités. Sur six membres, la commission scolaire en comptait cinq de langue anglaise. L'école de la cathédrale où les nôtres étaient légèrement en minorité, avait été confiée par le regretté Mgr Lorrain, aux Soeurs Grises, tandis que dans le quartier français, pour diriger l'école St. John où les petits Canadiens français étaient 175 contre 85, on fit venir une communauté anglaise directement de Peterborough!"

C'est à cette école que se présente, le 1^{er} septembre 1923, Jeanne Lajoie, dûment engagée comme institutrice bilingue. Tout de suite, elle rencontre l'opposition de Sister St. Joseph (une religieuse qui devait probablement communier tous les jours!), une religieuse opposée au bilinguisme qu'elle appelait une "folie" et qui refusait même le peu que concédait aux Français le Règlement XVII. Le 17 septembre, les commissaires anglais, reconnaissant Sister St. Joseph comme bilingue, signifient son renvoi à Jeanne Lajoie à peine arrivée.

Alors la bataille commença.

Dans un sursaut de dignité, 113 pères de famille canadiens-français, sous la direction d'Alfred Longpré, leur chef, alertèrent le Droit où Fulgence Charpentier était rédacteur² et l'ACFEO où Edmond Cloutier était secrétaire. Le Droit et l'ACFEO s'unirent à Mlle Emma Pelletier, bras droit de Jeanne, et à Madame Napoléon Lafrance pour protester contre le renvoi de notre institutrice.

Le 25 octobre, 400 Canadiens français de Pembroke demandèrent et obtinrent une entrevue avec la Commission scolaire. Celle-ci répondit cyniquement par le texte du Règlement XVII. Alors, nos Canadiens français passèrent à l'action: 25 pères de famille décidèrent la fondation d'une école libre bilingue. Elle s'établit en novembre chez Moïse Lafrance et prit le nom d'école Ste-Jeanne-D'Arc en l'honneur de la patronne de Jeanne Lajoie, de celle qui avait bouté les Anglais hors de France en 1430, et en présence de Samuel Genest, président de la Commission scolaire d'Ottawa, qui ne mâcha pas ses mots. 55 enfants rentrèrent à l'école libre le 6 novembre 1923. "L'Anglais, concluait alors Jeanne Lajoie, finit

toujours par se rendre, lorsqu'il est mis en face d'un fait accompli."

Autour de Jeanne et avec elle, le Québec entra dans la danse. La Patrie et le Devoir appuyèrent celle que tout le monde appelait déjà "l'héroïne de Pembroke", celle qui, selon le mot de Léo-Paul Desrosiers, "toute petite, écrivait de la grande histoire". Les dons affluèrent de partout, si bien qu'une école toute neuve pût être construite en 1925, école que le curé Sloan, appuyé par l'évêque, refusa de bénir. O charité irlandaise!

Le 22 septembre 1927, Ferguson, premier ministre, retira le Règlement XVII. Mais "la Dollard de Pembroke" - comme si elle devait payer chèrement sa victoire - reposait déjà, depuis le 20 septembre 1926, hospitalisée au sanatorium de Cartierville. Pendant près de quatre ans, elle assista à la ruine de son corps. Elle trépassa le 2 mars 1930 et fut inhumée au cimetière de la Côte-des-Neiges dans le lot des pauvres.

N'apparaît-elle pas vraiment franco-ontarienne celle qui écrivait de Montréal à son frère le 3 novembre 1929, quelques mois avant sa mort: "Laisse-moi te redire qu'il me répugne infiniment de mourir ici parmi des étrangers"? Sa vraie patrie, elle la situait dans l'Ontario français, avec le front haut au milieu des Anglais.

Paul GAY

¹Frère Urbain-Marie, F.I.C., Jeanne Lajoie, "l'héroïne de Pembroke", p. 28. Ce livre, édité par les Editions de l'Abeille, à Laprairie, P.Q., en 1942, indique les sources utilisées par l'auteur. Voici les principales: L'Eveil de la race d'Alfred Longpré; divers articles du Droit et du Devoir; surtout la correspondance si précieuse de Jeanne Lajoie et de son frère curé. Nous y ajouterons le livre paru en 1963 année du cinquantenaire du Droit, rédigé par Laurent Tremblay, et intitulé Entre deux livraisons. Le chapitre 8, p. 63-70, parle des événements de Pembroke.

²M. Fulgence Charpentier, témoin toujours jeune de ces luttes épiques, a bien voulu me dire qu'il fit plusieurs fois, au nom du Droit, le voyage de Pembroke pour aider les nôtres. (P.G.)

(Le Droit, 1^{er} mars 1980, p. 18.)

A Chapleau (Ontario)

LA TOMBE DE LOUIS HEMON

Depuis longtemps je désirais me rendre à Chapleau (en Ontario), me recueillir sur la tombe du Français Louis Hémon, mon compatriote, l'auteur célèbre de Maria Chapdelaine. En effet, à deux milles environ à l'ouest de Chapleau, à un tournant de la voie ferrée, Louis Hémon, avec son compagnon Harold Jackson, s'était fait happer par un lourd train de marchandises et avait trouvé la mort le 8 juillet 1913. Examiner la tombe et le lieu de l'accident rentrait dans mes plans¹.

J'arrivai à Chapleau le 7 juillet de cette année 1979, donc la veille de l'anniversaire de son décès. Tout de suite, je demandai au curé où se trouvait la tombe de Louis Hémon. "Elle est facile à repérer, me répondit-il: dans le cimetière catholique, un léger monument contre la clôture la met en évidence." - "Et son compagnon, où a-t-il été enterré?" demandai-je. - "Dans le cimetière protestant, me répondit le curé. Autrefois, lorsque des voyageurs de passage étaient tués, on inhumait dans le cimetière catholique ceux qui portaient un nom français, et dans le cimetière protestant ceux dont le nom sonnait anglais. Aussi simple que cela! On connaît l'emplacement réel des restes de Louis Hémon; quand à Jackson, il gît quelque part dans le cimetière protestant, mais on ignore le coin exact."

Immédiatement, je me rends sur les lieux. Une pierre tombale se dresse hors du sol avec l'inscription suivante: "Ici repose Louis Hémon, homme de lettres né à Brest (France) le 12 octobre 1880, décédé à Chapleau (Ontario) le 8 juillet 1913 - Hommage de la Société St-Jean Baptiste de Montréal - 1920." Plus bas, au milieu de la tombe, faisant curieusement face à l'épithaphe, émerge une plaque de pierre où est gravé le texte suivant: "Don du Centre culturel de Chapleau."

Au demeurant, modeste tombeau, tel que Louis Hémon l'aurait érigé lui-même. Au contraire de Chateaubriand, un autre Breton, orgueilleux celui-là, dont le tombeau de Grand-Bé, près de Saint-Malo, domine l'océan, l'auteur de Maria Chapdelaine dort son dernier sommeil dans l'humble terre de Chapleau, au milieu d'inconnus et d'étrangers. Ainsi, à côté de lui, une vieille planche de bois révèle le corps d'un Russe: Tdeshlevy Russia.

Certes, Péribonka, où il conçut son chef-d'oeuvre, aurait bien voulu ravoïr le corps de l'illustre écrivain, le rendre à l'hommage de ceux qu'il avait si bien compris et tant aimés, dans ce pays du Québec, plus près de la France. Mais la fille du romancier, Lydia-Kathleen, ne l'a pas voulu. Dans une lettre envoyée au Centre Culturel de Chapleau, le 22 août 1975, elle a décidé que le corps de son père resterait à jamais enfoui à Chapleau. N'est-ce pas là que s'était terminée brutalement la vie aventurière et libre d'un écrivain extrêmement doué, extrêmement intelligent?

Dans la chaude soirée d'été, je rêve, près de lui, au film de sa vie. Je revois sa naissance en Bretagne en 1880; ses études primaires et supérieures à Paris où, à 18 ans, il parle couramment l'anglais et l'allemand; son séjour de neuf ans à Londres (1902-1911) où il n'aime pas "les ennemis héréditaires des Français", les Anglais; sa liaison avec une Irlandaise, Lydia O'Kelly, qui lui donne une fille, Lydia-Kathleen. Les livres écrits alors - comme Colin-Maillard et Monsieur Ripois et la Némésis - montrent le Parisien moqueur, poseur, sceptique. Puis, en 1911, il laisse sa maîtresse et sa fille aux soins de sa "belle-soeur", Mme Philipps, et part pour le Canada. Comme tant d'autres Français avant lui, il veut "chercher l'être primitif qui est en nous" et pense le dénicher en Amérique. Il goûte le charme vieillot de Québec; mais c'est à Montréal - qu'il n'aime pas beaucoup - qu'il gagne sa vie du 18 octobre 1911 au 15 juin 1912.

Et pendant que mes yeux errent vaguement sur le tertre funéraire clôturé de lourdes chaînes², je revois Louis Hémon au Lac St-Jean du 29 juin 1912 au 9 avril 1913. Je le revois à Péribonka où il partage la vie de "deux êtres dépareillés": Samuel Bédard et son épouse Laura. Ce sont eux qui, par leur bonté et leur foi toute simple ont dominé un homme de 32 ans qui ne se révélait à personne et qui, fermé et têtu comme un Breton, ne pouvait se conquérir que par la douceur. C'est à eux que l'on doit Maria Chapdelaine où, pour la première et unique fois, Louis Hémon a laissé couler tendrement sa plume en retrouvant "la délectable mélancolie" de René. Dix mois - cela paraît incroyable - lui ont suffi pour enregistrer sur de petits carnets le parler populaire, le coeur et les coutumes du Lac St-Jean. Puis, en un mois, il a écrit Maria Chapdelaine, roman qui sera le livre de chevet de Menaud, maître-draveur.

Pourquoi diable quitter des personnes et des lieux si attachants pour s'en aller vers l'ouest? Pourquoi? "La vie, disait-il, c'est voyager, c'est observer, c'est respirer un peu de liberté, c'est pénétrer l'âme d'autrui sous différents climats." Alors, en route pour Winnipeg!

Il passe par Sudbury, ville à l'aspect lunaire où, sans doute, surgit la plus haute tour du monde, mais où on gagne sa vie sous terre. Evidemment Sudbury ne lui convient pas. Au début de juillet 1913, il arrive ici, à Chapleau, où, avec une espèce d'Australien, nommé Harold Jackson, il scie du bois à l'Hôtel Algoma pour pouvoir se nourrir. Chapleau se ressent de ses origines ferroviaires: ce n'est pas une ville, c'est une longue gare. Dans la nécropole où je me trouve, m'arrivent les coups sourds d'un train de marchandises. Les heurts répétés des wagons me rappelant à la réalité, je quitte le cimetière pour regagner le motel Bridgeview où je suis descendu.

Bridgeview, ce motel porte bien son nom. Face à lui en effet, une large passerelle pour piétons, un vrai pont soutenu par deux piliers en spirales élégantes, surplombe et traverse la voie ferrée. J'y monte le soir du 8 juillet 1979, jour anniversaire de sa mort, et contemple longuement l'ouest. C'est le même paysage que le 8 juillet 1913. La voie ferrée, commençant au loin sa courbe mortelle, s'enfonce dans un décor touffu d'arbres rabougris, découpés par un soleil violemment rougeâtre. La vie, qu'on devine dans les sous-bois et les nombreux lacs, éclate de toutes parts. C'est ce même tableau ontarien qui a rempli, pour la dernière fois, les yeux de Louis Hémon. De l'endroit où je suis, il part avec Jackson en utilisant la voie ferrée. Ils sont déjà à deux milles et quart à l'ouest de Chapleau, lorsque soudain, un train de marchandises, fonçant pesamment sur eux, leur fracasse le crâne, brise leurs jambes et les tue. Il est exactement 7h 20 p.m.

M. Omer Landry, ingénieur originaire de Rimouski, président du Centre culturel de Chapleau, a la bonté de me conduire à l'endroit précis où trépassèrent nos deux aventuriers, un peu plus loin - d'après lui - que la courbe de la voie ferrée, près de la ferme Ayotte.

Ainsi, à Chapleau, s'est brisée, à 33 ans, la carrière de celui qui, peu de temps après, devenait célèbre dans le monde entier. Louis Hémon a emporté avec lui le secret de sa vie.

Paul GAY

¹Professeur de littérature franco-ontarienne à l'Université d'Ottawa, je remercie le Centre de recherche en civilisation canadienne de l'Université d'Ottawa de m'avoir offert une bourse pour visiter les centres franco-ontariens.

²Des chaînes remplacent aujourd'hui les tiges de fer d'autrefois.

(Le Droit, 15 septembre 1979, p. 21.)

HISTORIENS ET ESSAYISTES

René Brodeur

et Robert Choquette: Villages et visages de l'Ontario français

LA VIE RUDE DES PIONNIERS FRANCO-ONTARIENS

Il y a de ces titres qui promettent beaucoup et qui ne tiennent pas leur parole. Il y a de ces titres qui vous enchantent dès l'abord et ne vous déçoivent pas pendant la lecture de l'ouvrage. Villages et visages de l'Ontario français rentre dans la deuxième catégorie¹. On a rarement édité un album au titre aussi alléchant, au contenu aussi frais, aussi vivant, aussi élégamment présenté que Villages et visages de l'Ontario français. Il faut féliciter l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario (OTEO) et les Editions Fides.

L'album est divisé en trois parties.

Dans la première partie, Robert Choquette, historien de grande science et compétence, brosse rapidement le tableau de l'Ontario français. La deuxième partie, de René Brodeur, réalisateur de "Villages et visages", constitue l'essence même de ce volume. Il s'agit "d'une sélection de témoignages de Franco-Ontariens dont l'âge moyen est de 70 ans. Ces témoignages sont abondamment illustrés de photos-souvenirs dont plusieurs sont de précieux et uniques documents. Le tout a été recueilli au cours de la recherche, puis de la réalisation de "Villages et visages", menée de 1975 à 1977 dans une cinquantaine de localités ontariennes à caractère français." (P. vii.) Dans la troisième partie, Danièle Carloz indique à qui le désire les méthodes à utiliser pour reconstituer la généalogie des ancêtres.

La carte de l'Ontario - province tellement vaste que les cartes ordinaires la divisent en deux sections - apparaît d'un seul coup, en une seule page, par le jeu des numéros qui renvoient aux différentes localités. Procédé original qui indique la répartition régionale des 500,000 Franco-Ontariens. Chiffre imposant peut-être, mais on notera que si un demi-million de Franco-Ontariens sont de langue maternelle française (c'est-à-dire de première langue apprise et encore comprise), "352,000 seulement se servent du français comme première langue au foyer" (4). Ainsi, le tableau de la page 25 se révèle pénible: si dans le Nord-Est de l'Ontario la population française monte à 25%, la moyenne générale des Franco-Ontariens de toute la province ne dépasse pas 5 à 6%, inférieure non seulement aux anglophones, mais également à l'ensemble des autres langues parlées en Ontario.

Dans ce survol de l'histoire, Robert Choquette se plaît à donner l'origine ethnique des différentes régions. On avance avec lui soit sur les "cages", soit par train avec des locomotives qui éclaboussent de leur fumée tout le paysage. On rêve avec ces photos qui nous emportent dans le passé. On revoit l'eau et le rail: la première créant l'Outaouais; le second permettant les mines du Nord de l'Ontario. Tant de villages crient leur origine ferroviaire!

L'auteur de Langue et religion: histoire de conflits anglo-français en Ontario², évoque évidemment la question scolaire, puisque la survie d'une nationalité dépend en premier lieu de l'école. Il donne toute sa place au sinistre Règlement 17 de 1912, puisque "l'identité actuelle du Franco-Ontarien a été dans une large mesure forgée par la crise scolaire de 1912" (15), et qu'Ottawa - avec son université bilingue - a été et est encore le microcosme de l'Ontario et du Canada. L'album revient plus loin sur les batailles épiques de l'école Guigues: il faut remarquer en effet que le Règlement 17 voulait tuer non seulement la langue française, mais encore toute la fierté et les traditions d'une race.

La richesse de notre album ne se dément pas dans sa deuxième partie: "Les Témoignages". Ceux-ci se présentent fort nombreux, et de différents endroits dans la même page. Par exemple, la page 34 nous offre la maison d'un colon à Val-Gagné et un témoignage de René Fontaine de Hearst. La page 35 montre la forêt et le lac près de River Valley et la déclaration de Peter Blackburn de Chapleau. La page 36 brille par une belle photo d'une croix rustique à Fauquier et les dépositions de Clément Morin, du Sault Sainte-Marie, et d'Ernest Léonard de Moonbeam. Et ainsi de suite.

On sent que la mise en page a nécessité d'énormes recherches et visé au thème présenté. Ainsi le "bee" près de Gananoque, page 37, est présenté par Léo Trottier de Chelmsford et Frank Trépanier de Saint-Joachim. L'exploitation de la forêt, la drave, les raftmen, les sucreries, les ramancheux, la vie de la ferme, la Saint-Jean-Baptiste, les tanneries font l'objet de photographies vivantes et de nombreuses déclarations en parlure franco-ontarienne. Les mots "brunante, bordée de neige, pagée de clôture, clair d'étoiles, encapotés, poudrerie" et tant d'autres émaillent un langage poétique. "Dans l'ensemble, les Franco-Ontariens sont arrivés démunis. Ils ont alors entrepris de gagner leur vie en faisant tous les métiers qui se présentaient. Et, comme leurs concitoyens anglophones, ils se sont taillés une place au soleil" (62.)

En se fixant en Ontario, les Québécois se trouvaient partagés entre deux sentiments opposés: s'assimiler à l'anglais (s'acculturer comme on dit) ou rester debout en français. La page 65 illustre

d'une façon piquante les deux positions. Madeleine Renaud, de Welland, s'estime chanceuse d'avoir envoyé ses enfants aux écoles anglaises - tandis que Gustave Lacasse, "le lion de la péninsule" lui répond violemment: "Il est contre nature de rougir du sang qui coule dans ses veines et de renier le nom que l'on porte."

Les légendes, les coutumes, les divertissements, les superstitions, la musique, les danses égayaient la section intitulée "La Vie en société". On sourit lorsqu'on voit les habitants de Lefaivre surnommés "mangeux de mélasse"; lorsqu'on nous raconte l'histoire de Raoul Denonville, homme-femme de River Valley ou celle du fameux Jos. Montferrand, symbole de la force canadienne-française contre les Irlandais.

La religion protégeait tous ces braves gens quand elle ne les traumatisait pas. Comme au Québec, les familles nombreuses, augmentées encore par des remariages, donnent des portraits de famille invraisemblable. "C'était un grand péché pour nous autres, avoue Alida Cholette, d'Alexandria, de pas avoir d'enfants, d'empêcher la famille" (91.) Le prêtre était tenu en très haute estime, comme le prouve l'admiration de tous les gens de Timmins pour le Père Thériault, surnommé "le Père du Nord", "l'Grand Manitou du Nord". On admirera également la lettre magnifique de Mgr Bourget à Mgr Mazenod, fondateur des Oblats, le 7 octobre 1843 (101), lettre qui est à l'origine de la grande épopée oblate au Canada et particulièrement dans l'Outaouais.

Les lignes ci-dessus ne donnent qu'un faible aperçu de la richesse de notre album. Chaque page, chaque photo, porte à d'innombrables réflexions et à un grand amour pour les Franco-Ontariens, des gens qui veulent vivre. "On voulait vivre!", s'exclame Wilfrid Deschamps de Blind River (58.)

Paul GAY

¹Villages et visages de l'Ontario français, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario en collaboration avec les Editions Fides, 1980, 142 p.

²Robert Choquette, Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1927, 268 p.

(Le Droit, 2 février 1980, p. 18.)

Robert Choquette: L'Ontario français, historique

LA PRESENCE FRANCAISE EN ONTARIO DEPUIS 1610

Dans le Droit du 3 janvier 1981, nous recensons l'ouvrage de Gaetan Vallières, L'Ontario français par les documents, et nous terminions en disant: "L'ouvrage de Gaetan Vallières est une extraordinaire réussite de la collection "Etudes vivantes". Nos félicitations les plus chaudes à l'auteur et aux éditeurs¹."

Ce compliment, nous l'offrons à l'ouvrage de Robert Choquette, L'Ontario français, historique, paru récemment aux mêmes éditions², ouvrage tellement bien présenté qu'on l'ouvre délicatement, avec respect, comme on déplie les missels enluminés du XIII^e siècle. Quel travail! Quelles recherches! Quel art de la mise en place des photographies! La précision des cartes et les notes qui les accompagnent refont le texte à leur façon en l'appuyant. Ce texte d'ailleurs dénote une pédagogie sûre avec ses nombreux titres et sous-titres, ses questionnaires destinés aux étudiants d'abord, au grand public ensuite. Robert Choquette laisse parler les autres dans de longues citations qui replacent le lecteur dans l'ambiance du temps. Enfin, un index final et des tableaux synchroniques rendent très facile l'utilisation de ce livre d'histoire-album.

Dès le départ, une grosse difficulté attendait notre auteur.

Les Franco-Ontariens, en effet, n'étant pas groupés en une seule région, mais disséminés en plus de vingt points différents sur l'immense Ontario, écrire leur histoire revenait à écrire l'histoire de l'Ontario. Il lui fallait alors montrer la contribution des Canadiens français à la grandeur et à la richesse de l'Ontario. Choquette ne manque jamais l'occasion de le faire. Ainsi, il souligne que l'histoire des Canadiens français du Nord de l'Ontario se confond avec l'histoire des chemins de fer. Et ailleurs, il écrit: "A l'instar des chemins de fer, les mines sont construites par une main-d'oeuvre composée d'immigrants et de Canadiens français." (P. 127.)

C'est pour cela qu'il redit souvent l'immigration des Québécois en terre ontarienne au XIX^e siècle. Le fameux curé Labelle n'avait-il pas assez crié pour empêcher les Québécois d'émigrer aux Etats-Unis? N'avait-il pas prôné la colonisation? N'avait-il pas rêvé, avec Mercier,

d'un nouvel empire français qui, partant de Québec, envahirait le Nord ontarien par la ligne du Pacifique et rejoindrait le Manitoba, vraie "conquête silencieuse"? Les historiens actuels du Québec n'insistent pas assez sur cet exil des Québécois, car il est certain que l'histoire du Québec s'accomplit aussi bien dans l'Ontario qu'à Fall River.

Pour composer son ouvrage, R. Choquette avance par gros blocs, avec grandes divisions, subdivisions, sous-titres, qui suivent les événements des origines à nos jours. Une lecture non suivie donnerait peut-être une impression de statique; mais, à y regarder de près, il y a progression dans l'ouvrage, depuis l'arrivée d'Etienne Brûlé en 1610 jusqu'au Rapport St-Denis en 1969.

Jusqu'à la Conquête de 1760, le territoire actuel de l'Ontario faisait partie intégrante de la Nouvelle-France. Avant l'arrivée des Européens, "les Amérindiens du Nord-est de l'Amérique, établis dans cette région depuis 15.000 ans, formaient une indescriptible mosaïque de tribus et de bandes nomades" (9). La culture de ces Amérindiens éprouva un choc formidable à l'arrivée des Blancs. Au XVII^e siècle, des explorateurs célèbres prennent la route de l'Outaouais: Samuel de Champlain, Etienne Brûlé (personnage très controversé que d'aucuns considèrent comme le premier Franco-Ontarien), Jean Nicollet, Dollard des Ormeaux (et son expédition célèbre du Long Sault près d'Hawkesbury), Pierre-Esprit Radisson et son cousin Médart Chouart des Groseilliers, Robert Cavelier de la Salle (seigneur de Cataracoui-Fort Frontenac), Louis Jolliet (et la découverte "canadienne" de Mississipi) et le Chevalier de Troyes.

En même temps, une partie importante de l'épopée religieuse du XVII^e siècle canadien (1633-1663) - épopée que Georges Goyau a appelée "épopée mystique" - s'écrit en Ontario avec les Jésuites de Midland. Contre Michelet qui considère les martyrs jésuites du Canada comme des martyrs politiques, Choquette ne craint pas d'affirmer: "Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant sont manifestement morts pour leur foi chrétienne." (25.)

En fait, cette foi passait par les fourrures. Dans le régime français, il n'est pas question de colonisation - au moins dans les débuts - mais bien plutôt de l'établissement de Forts-Comptoirs, réseaux de la traite des fourrures. Les Forts Frontenac (Kingston), Niagara, St-Joseph, Pontchartrain (Détroit), Toronto, Brouillé, assurèrent le commerce des fourrures, surtout celles du castor. Les "coureurs de bois" jouent un rôle prépondérant dans l'économie et la politique du pays, au service des deux grandes Compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest. C'est alors le triomphe du canot (le meilleur étant le canot d'écorce de bouleau) et des "voyageurs",

"mangeurs de lard", presque tous Canadiens français ou métis de langue française. L'ère épique du canot et du voyageur prendra fin en 1821, mais elle vivra toujours en nos imaginations pour nous emporter en rêve dans le passé.

L'Ontario, en effet, n'était au début qu'une immense forêt coupée de lacs et de rivières. On comprend que, perdu dans ces espaces infinis, "un Français - au dire de Marie de l'Incarnation - devenait sauvage avant qu'un sauvage ne devienne Français" (31). Le bois, surtout le pin, constitua, au XIX^e siècle, l'industrie la plus importante de la vallée de l'Outaouais. Attirés par le gain, les Québécois gagnent en nombre très considérable l'est de l'Ontario: ce qui fait dire à R. Choquette: "La colonisation de l'Ontario français est donc très étroitement liée au commerce du bois." (54.) Tous sont au service des "barons du bois": Philémon Wright qui descend l'Outaouais sur la première "cage" et vogue jusqu'à Québec en 1806; John Ega, John Rudolphus Booth. En ce qui concerne la main d'oeuvre canadienne-française, c'est la rude époque des "raftmen" ou cageux après 1835, avec les dangers de mort continuels. Ainsi, l'embâcle cause la mort de 50 raftmen en 1846 sur l'Outaouais. En même temps, naît dans la lutte et le sang le village de Bytown disputé entre les Irlandais (shiners) dirigés par Peter Aylen - et les Canadiens français défendus par Joe Montferrand, "le David qui abat le Goliath irlandais" (71). Municipalité en 1850, Bytown devient Ottawa en 1855 et capitale du pays en 1857.

Au Sud-Ouest, les Canadiens français, les premiers habitants, étaient peu nombreux au moment de la Conquête. L'arrivée de quelque 13.-00 Loyalistes à la fin du XVIII^e siècle, et surtout le nombre effarant d'immigrants britanniques (on en comptera 100.000 en 1847) changeront complètement l'image du sud-ouest. Cependant, cette région compte des figures de proue canadiennes-françaises comme Jean-Baptiste Rousseau, coureur des bois, et la famille Baby. Plus tard, Penetanguishene et l'est de l'Ontario seront les châteaux forts des Franco-Ontariens, tandis que le Père Paradis, O.M.I., le "Labelle" de l'Ontario, développe la colonisation canadienne-française du Nord ontarien.

Cette colonisation exige des voies de communication pour répandre les richesses du commerce et de l'industrie. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le transport fluvial assura la circulation des marchandises d'abord par le canot d'écorce, ensuite par la construction de canaux. L'âge d'or des canaux se situe entre 1820 et 1850 (en particulier le canal Rideau en 1832 et la canalisation du Saint-Laurent et de l'Outaouais). Vinrent ensuite les bateaux, les Durham boats, puis les bateaux à vapeur. C'est Philémon Wright qui conduisit le premier bateau à vapeur entre Grenville et Hull.

La seconde moitié du XIX^e siècle vit les routes à péage avec diligences et traîneaux, puis les chemins de fer. Il est amusant de

se souvenir que les premiers chemins de fer étaient des chemins de fer de portage, tirés par des chevaux jusqu'en 1854. En 1855, le premier train à vapeur entre en gare à Ottawa. En 1856 s'achève le Montréal-Toronto. Puis, "une épidémie de petits chemins de fer régionaux sévit en Ontario" (112). Lors de la première Guerre mondiale (1914-1918), le Canada est doté de trois voies ferrées transcontinentales: le Canadian Pacific, le National Transcontinental et le Canadian Northern. Le CN absorbera ensuite le NT et le Can. Northern.

Ainsi pourvu d'artères de communication puissantes, l'Ontario va rapidement devenir "le coeur industriel du Canada" (120) par son agriculture, si chère à la mystique canadienne-française; par l'hydro-électricité; par les mines surtout. Le cuivre à Copper Cliff, le cuivre et le plus riche gisement mondial de nickel à Sudbury, l'argent à Cobalt, l'or à Kirkland Lake et à Timmins-Porcupine, l'uranium à Elliot Lake exigent une forte main-d'oeuvre. Les Canadiens français en constituent le tiers, aidant ainsi non seulement l'Ontario, mais le pays tout entier, puisque "l'Ontario compte pour le tiers du produit national brut du Canada" (129).

Au milieu du XIX^e siècle, l'Eglise catholique de l'Ontario est la plus petite des quatre grandes Eglises chrétiennes; elle vient après les Eglises méthodiste, anglicane et presbytérienne. A leur sujet, Choquette constate: "En fait, jusqu'en 1860, tous les hommes d'Eglise occupant un poste d'importance dans le Haut Canada maîtrisent le français." (134.) Point n'est question de supprimer une langue au profit d'une autre. Ce n'est que plus tard qu'éclatera la lutte raciale et linguistique entre évêques catholiques, surtout lors de la création du diocèse d'Alexandria. De 1829, date de l'érection du diocèse de Kingston, jusqu'en 1952, date de l'érection du diocèse de Thunder Bay (Fort William), Rome crée une quinzaine de diocèses en Ontario.

Encadrés par leurs évêques, les missionnaires implantent l'Eglise romaine. Dans l'Outaouais, on remarque des missionnaires itinérants et des missionnaires de chantiers. L'histoire retient la grande figure de l'Oblat français, Jean-Marie Nédelec, principal missionnaire du haut de l'Outaouais de 1869 à 1891. Les missionnaires du sud-ouest sont des Jésuites. Dans le Grand Nord ontarien, les Soeurs Grises, les Oblats et les Jésuites se dévouent, avec les prêtres séculiers, au service d'une population très pauvre. "Le clergé, affirme notre historien, est le fer de lance de tous les projets d'envergure des Franco-Ontariens."

En particulier, c'est le clergé canadien-français qui prend en main la défense de la langue française.

Pour bien comprendre les événements regrettables de 1912 à 1927, R. Choquette étudie les origines de l'instruction en Ontario.

Malgré les affirmations de Benjamin Sulte, il n'y eut pas d'école en Ontario avant 1786, date où la première école élémentaire qui est ouverte à l'Assomption est française. En 1797 et en 1807, le Gouvernement prend en main les Grammar Schools et les Common Schools. Sous l'Union, malgré Durham recommandant l'anglicisation des Canadiens français, la Loi scolaire Sydenham (1841) reconnaît les écoles séparées, confirmée par la Loi Scott en 1863, qui n'impose pas de restriction sur l'usage du français.

Pendant ce temps, Mgr Guigues fonde à Bytown le collège Saint-Joseph, en 1848, qui devient Université en 1866. Bilingue d'abord, l'Université d'Ottawa est unilingue anglaise de 1874 à 1898, date à laquelle elle redevient bilingue.

C'est alors que s'ouvre "le sentier de la guerre".

Convaincus par une sorte de darwinisme social que la langue anglaise est la langue supérieure de l'humanité, encouragés par la pendaison de Riel (1885), par la loi du Manitoba qui supprime le français dans les écoles (1890) et par la francophobie de la P.P.A. (Protestant Protective Association), les Orangistes (Irlandais protestants) s'allient aux Irlandais catholiques dirigés par Mgr M. Fallon, évêque catholique de London, et décident la mort de la langue française en Ontario. Le Règlement XVII consacre cette injustice le 13 avril 1912.

Il n'en fallait pas plus pour faire l'union de tous les Franco-Ontariens autour de l'ACFEO créée en 1910 et du journal Le Droit, fondé en 1913. La crise atteint son point culminant en 1915 avec les luttes de l'Ecole Guigues à Ottawa, et en 1916 avec l'intervention dramatique de Laurier au Parlement d'Ottawa en faveur des Franco-Ontariens. Deux Lettres du Pape Benoît XV à l'épiscopat canadien en 1916 et 1918, la fondation de la "Unity League" en 1921, la lutte continuelle du Droit avec le Père Charlebois, O.M.I., et l'appui de tant d'évêques et de tant d'hommes distingués du Québec amènent la détente et la suppression du honteux Règlement XVII, le 22 septembre 1927. Les Franco-Ontariens vénéreront toujours la mémoire de Mgr Elie-Anicet Latulippe, évêque d'Haileybury - du Père Charlebois - de Napoléon Belcourt - de Louis-Philippe Landry - d'Aurélien Bélanger - de Raoul Hurtubise - d'Esdras Terrien - des héroïnes de l'Ecole Guigues autour de Diane et de Béatrice Desloges - d'Alfred Longpré - de Jeanne Lajoie - de Guastave Lacasse - de Samuel Genest et de sa moustache victorieuse - d'Edmond Cloutier - de Louis Charbonneau et de Fulgence Charpentier, pour ne citer que quelques noms.

Tirant la morale de cette victoire, R. Choquette conclut: "Dans le creuset de cette bataille de 15 ans, les Franco-Ontariens se sont forgé une identité." (196.)

Pourquoi faut-il que les Franco-Ontariens n'aient pas continué cette avance prestigieuse de 1927 à nos jours? Du dernier chapitre de notre historien sortent des notes pessimistes sur l'apathie actuelle des Franco-Ontariens en ce qui concerne leur culture artistique et intellectuelle française. Une des raisons de cette indifférence est l'ignorance de l'histoire des Franco-Ontariens. Le livre imposant et attrayant de Robert Choquette répond à un besoin et aidera à une nouvelle prise de conscience.

Paul GAY

¹P. 14.

²Robert Choquette, L'Ontario français, historique, Montréal, Editions Etudes vivantes, 1980, 278 p.

(Le Droit, 28 mars 1981, p. 18.)

Robert Choquette: Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario

"JUSTICE ET PAIX", SELON FALLON

S'il y eût jamais une devise épiscopale drôlement cynique, c'est bien celle de Mgr Michael-Francis Fallon, évêque de London de 1909 à 1931: "Justitia et Pax" (Justice et paix). Il aurait dû graver sur ses armes (c'est bien le cas de le dire puisqu'il fut soldat ecclésiastique): "Injustice et guerre". Injuste, il le fut à l'égard des Canadiens français de son diocèse et de tout l'Ontario. Batailleur, il l'était de nature. Que de fois revient, sous la plume de Robert Choquette, l'expression suivante: "Fallon, fauteur de troubles par excellence", "Fallon, le guerrier londonien".

Le livre de Robert Choquette, Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario¹, relatant les luttes entre Irlandais catholiques et Canadiens français catholiques, montre bien que Fallon n'a fait qu'attiser les mécontentements raciaux et que les événements du premier quart du XX^e siècle se seraient déroulés tout à fait autrement sans Fallon. C'est Fallon qui accentue les tensions raciales à l'Université d'Ottawa au tournant du siècle et les aggrave sur le siège de London. C'est lui, qui accuse les Canadiens français de racistes, traite de fou son confrère, le Père Guillaume Charlebois, provincial des Oblats et frère du fameux Père Charles Charlebois. Enragé forcené contre le bilinguisme - autant que les Orangistes avec lesquels il s'allia - il se voit appelé "évêque paranoïaque" par Mason Wade, dans l'avant-propos de l'ouvrage de Choquette. Si celui-ci affirme qu'on ne peut mettre en doute la sincérité de Fallon (p. 257), que Rome n'aurait jamais dû lui confier un évêché, L'ACFEO, par contre, est moins tendre. Pour elle, Fallon est "un homme fourbe et peu digne de confiance", "le champion des menteurs".

Dans l'histoire de l'Eglise du Canada, les querelles entre Irlandais et Canadiens français de l'Ontario, de 1900 à 1930, resteront une vilaine tache, un vrai scandale. Foi et Langue furent intrinsèquement mêlées, les deux camps jurant que la langue gardait la foi. En soi - et Fallon l'a bien vu - la perte de la langue n'entraîne pas automatiquement la perte de la foi (95); mais en pratique c'était vrai. "L'Eglise canadienne-française, dit Choquette,

commit la faute d'amener les Canadiens français à croire que ce qui n'était pas français était automatiquement ennemi du vrai catholicisme. Il s'ensuivit que lorsque l'anglais pénétrait au foyer, la foi allait en s'affaiblissant" (80.)

On se trouva donc devant deux messianismes, l'un irlandais, l'autre canadien-français. Pour Bourassa, "la race franco-canadienne a reçu de Dieu une mission spéciale: elle est le porte-flambeau de la foi catholique sur le continent" (Le Devoir, 6 sept. 1910). Les Irlandais prônant le même idéal, graves furent les dissensions entre les deux groupes, soit à l'intérieur des congrégations religieuses, soit entre prêtres français et anglais, soit entre évêques irlandais et canadiens-français. Les évêques canadiens-français voyaient d'un très mauvais oeil la nomination d'évêques de langue anglaise dans les diocèses à prédominance française (comme Mgr Gauthier à Ottawa de 1910 à 1922) et de curés irlandais à la tête de paroisses franco-ontariennes. "Au début du XX^e siècle, Rome pratiquait en fait une politique d'anglicisation des catholiques canadiens en dehors de la Province de Québec" (119.) On se rappelle que le Cardinal Bourne, archevêque de Westminster, avait, en plein XXI^e Congrès eucharistique tenu à Montréal en 1910, demandé aux catholiques du Canada tout entier de s'unir sous la bannière de la langue et de la culture anglaises. Bourassa avait riposté: "Le Christ est mort pour tous les hommes et n'a imposé à personne l'obligation de renier sa race pour Lui rester fidèle."

Les évêques canadiens-français, groupés autour du Cardinal Bégin, archevêque de Québec, protestèrent fortement auprès du Saint-Siège contre les injustices commises envers les Franco-Ontariens. Par deux fois, le Pape Benoît XV intervint pour rappeler à la hiérarchie le grand commandement du Christ: "Aimez-vous les uns les autres." (Nous en parlons plus loin.) Pour sa part, le délégué apostolique d'Ottawa envoya de nombreuses lettres à Mgr Fallon pour lui recommander le silence et le calme. Rien n'y fit. "Les guerres ecclésiastiques, écrit Mason Wade, sont aussi violentes que les guerres civiles." (Avant-propos.) Rome demanda à Fallon de démissionner et lui offrit un autre évêché aux Etats-Unis puisqu'il s'était fait naturaliser américain. Fallon refusa, gardant son poste à London, tandis qu'à Ottawa, le curé M.J. Whelan de St. Patrick, s'avérait "le plus extrémiste des fanatiques francophobes" (192).

Et comme le racisme provoque le racisme, deux revues canadiennes-françaises commirent de graves excès contre les Irlandais: le Nationaliste, hebdomadaire de Montréal, et la Revue franco-américaine. Mais Fallon craignait surtout le Devoir, plus nuancé, et le Droit qui osaient l'affronter.

Pour raconter ces démêlés douloureux, Robert Choquette a utilisé les sources ecclésiastiques. C'est la première fois qu'un historien procède ainsi pour décrire les événements qui déchirèrent l'Ontario de 1897 à 1927. Son travail est donc très original et passionnant. Seuls l'évêché de Pembroke et la Prononciature apostolique d'Ottawa n'ont pas jugé opportun de lui ouvrir les portes de leurs archives.

Abondant en citations multiples et en détails historiques qui supposent des recherches extraordinaires, le livre de R. Choquette est cependant très bien structuré, comme il convient à un historien qui groupe les faits, les éclaire, dégage les différentes périodes. C'est là que gît la science de l'histoire.

Notre historien commence par l'Université d'Ottawa qui, dans la première partie de son histoire, ne connut aucun désaccord ethnique. Bilingue jusqu'en 1874, l'Université fut quelque temps unilingue anglaise, de 1874 à 1898. Puis, devant la volte-face du Père Constantineau, O.M.I., recteur, qui redonne à l'Université son caractère bilingue, Fallon se révolte et dirige le clan irlandais qui exige une université unilingue anglaise. Le nouveau recteur, le Père Emery, montre une attitude très équivoque. Choquette l'appelle à plusieurs reprises "caméléon sincère dans sa duplicité". On imagine les altercations autour de 1900 entre le Père Emery et Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, défenseur intrépide des droits des Franco-Ontariens.

L'Université d'Ottawa fut vraiment, en 1900, le microcosme du Canada dans la lutte entre les tenants du français et les partisans de l'anglais. "C'est la question de l'Université, dit R. Choquette, qui a catalysé la conscience ethnique de la hiérarchie, du clergé et des conseils d'écoles séparées." (53.)

En luttant pour l'unilinguisme anglais, Fallon se targuait d'obéir au gouvernement de l'Ontario qui, en 1890, avait imposé l'anglais comme langue de communication dans toutes les écoles ontariennes, "sauf dans la mesure où cette pratique serait rendue impossible en raison de l'incompréhension de l'anglais chez les élèves". Les Franco-Ontariens s'appuyèrent d'autant plus sur cette restriction que, pendant tout le XIX^e siècle, les autorités scolaires avaient accepté ouvertement l'enseignement du français.

La doctrine de Fallon était très claire: le bilinguisme, pour lui, constituait, au point de vue intellectuel, une erreur monumentale, aggravée encore par l'incompétence des enseignants français, incompétence réelle hélas! Les autorités franco-ontariennes acceptèrent

difficilement, en 1907, que l'Etat exige des diplômes chez les enseignants religieux.

C'est dans cette atmosphère surchauffée que les Franco-Ontariens, dans leur immense majorité, groupés autour du juge A. Constantineau, fondèrent en 1910 l'ACFEO (l'Association canadienne-française de l'éducation ontarienne), mouvement religieux et nationaliste, et appuyèrent ensuite le Droit, leur porte-parole héroïque, fondé en 1913. Quelle vie alors chez les Franco-Ontariens et quelle puissance de l'ACFO! A-t-on revu depuis pareille vie et pareille force? La nomination de Fallon à l'évêché de London en 1909 fut le début de la guerre religieuse ouverte entre les catholiques de l'Ontario.

J.J. Foy, solliciteur général dans le gouvernement de Whitney, ministre irlando-catholique, déclara le 20 novembre 1911 qu'aucune école bilingue ne pouvait légitimement exister dans l'Ontario. Il fut appuyé par les orangistes et les évêques catholiques anglophones. Puis, en 1912, la bataille arriva à son point culminant par "la Circulaire d'instructions, n° 17," mieux connue sous le nom de Règlement 17. Ce Règlement, "monument d'absurdité" d'après le juge anglo-protestant Clute, "travail de fous" d'après l'irlandais catholique Thomas O'Hagan, "loi diabolique" d'après le juge Pelletier, bannissait, à toute fin pratique, la langue française de l'Ontario.

En 1914, une scission se fit au sein de l'ACFEO. Pour des raisons politiques, J.-U.-L. Vincent prit la direction d'un petit groupe de Canadiens français d'Ottawa et se déclara - lui, l'ancien président de la Société Saint-Jean-Baptiste, en faveur du Règlement 17. Malgré ces dissensions, l'ACFEO continua à protester contre la nomination d'évêques anglais dans les diocèses à majorité française, comme Mgr Scollard à Sault-Sainte-Marie, Mgr MacDonell à Alexandria et Mgr Gauthier à Ottawa.

Les affrontements devinrent alors épiques avec Ottawa toujours comme centre. A la fin de 1915 et en 1916, les manifestations contre le Règlement 17 se multiplièrent: troubles à l'école Guigues où les élèves abandonnent l'école pour suivre leurs institutrices; défilé de protestation de 3,000 élèves des écoles séparées dans les rues d'Ottawa; démission de tous les enseignants des écoles bilingues, etc. Tandis que 600,000 membres de l'ACJC signent une pétition en faveur des Franco-Ontariens, Laurier déclare que le "Règlement 17 est absolument tyrannique", et Bourassa: "Le jour où le Canada cessera d'être bilingue, la Confédération cessera d'exister."

C'est alors que le pape Benoît XV intervient, une première fois le 8 septembre 1916 par la lettre "Commissio divinitus" adressée à tout l'épiscopat canadien; une deuxième fois le 7 juin 1918 dans

"Litteris apostolicis". Des deux lettres, la première est la plus longue et la plus importante. Le pape dénonce la division entre catholiques. Il recommande aux prêtres d'être bilingues pour l'efficacité même de leur ministère. Il écrit: "On ne saurait... refuser aux Franco-Ontariens...le droit de réclamer, quoique dans une proportion convenable, que dans les écoles, où leurs enfants sont en un certain nombre, la langue française soit enseignée; et l'on ne peut assurément leur faire un reproche de défendre ce qui leur tient tant à coeur²." Il demande le silence des journaux et des revues catholiques pour que "l'esprit de parti" n'attise pas "la violence de l'incendie". Il faut croire que cet "esprit de parti" ne s'était pas résorbé pour que le pape, dans sa deuxième lettre, insiste pour qu'à l'avenir personne n'ose "nourrir ou exciter les animosités qui ont divisé les Canadiens jusqu'à ce jour".

Ces deux mises au point solennelles, au demeurant sympathiques aux Franco-Ontariens, avaient été provoquées par le cardinal Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, et à lui adressées en premier lieu. Dans l'histoire du Canada, le cardinal Bégin reste celui qui s'est dressé comme le champion de tous les Canadiens français devant l'Eglise de Rome.

Un tel appui fit bientôt tourner le vent en faveur des Franco-Ontariens. A partir de 1918, la tempête se calme. De puissantes voix s'élèvent du côté irlandais contre le Règlement 17. La "Unity League", presque entièrement protestante, renverse la vapeur. Cependant, pas un seul évêque irlandais n'a publiquement condamné le Règlement. En 1927, le premier ministre Ferguson sur les recommandations du Rapport F.W. Merchant, Louis Côté et J.H. Scott, supprime le fameux Règlement.

Ainsi, les Franco-Ontariens gagnèrent la victoire politique comme ils avaient gagné - grâce à l'ACFEO - la victoire ecclésiastique en faisant nommer par Rome des évêques et des prêtres de langue française dans les diocèses et les paroisses à majorité française. Et pourtant Mgr Fallon avait servi en 1920 à l'administration Hearst l'avertissement suivant: "Si vous enlevez la barre d'un T ou le point d'un I du Règlement 17, je mettrai tout à feu." (225.)

.... Fallon mourut en 1931 ...

Paul GAY

¹Robert Choquette, Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, 268 p.

²C'est nous qui soulignons.

(Le Droit, 9 juin 1979, p. 21.)

Joseph Jolicoeur: Histoire anecdotique de Hull

PARLONS UN PEU DE HULL

Joseph Jolicoeur, le sympathique directeur, pendant 48 ans, du Progrès de Hull (1924-1972), a voulu donner, dans l'Histoire anecdotique de Hull, le trop-plein de son coeur et de sa mémoire sur sa "bonne Ville de Hull". Deux volumes ont paru, le premier en 1977, le second en 1979¹. Ils contiennent, tous deux réunis, plus d'un millier de questions et de réponses, selon la formule, habilement imitée, du Petit Cathéchisme de la Province de Québec. Cette manière de présenter l'histoire la rend plus agréable et plus vivante.

"Place du Portage" se relie à l'histoire nationale par les personnages qui l'ont arpentée, alors qu'elle n'était qu'un sentier que les Indiens empruntaient pour éviter Asticou, c'est-à-dire la Chute Chaudière. C'est avec fierté que J. Jolicoeur évoque les noms d'Etienne Erûlé, de Samuel de Champlain, du récollet Caron, de Nicolas Perrot, des saints martyrs canadiens (Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Isaac Jogues, Charles Garnier, Noël Chabanel et Gabriel Lalemant), de Pierre-Esprit Radisson, de Nicolas D'Ailleboust, de Louis Jolliet, du Père Jacques Marquette, de Cavelier de la Salle, d'Antoine de Lamothe-Cadillac, de Pierre Le Moyne et de tant d'autres. En faut-il davantage pour que Hull soit vraiment une ville historique? Rentrent encore dans l'histoire générale les noms de James Patrick Whelan, de Deschênes, meurtrier de D'Arcy McGee (I, 60) de Louis Riel qui, déguisé en vieillard, se cacha à Hull en 1874 (I, 47) et de Michel Desjardins et de Paul T.C. Dumais qui furent zouaves pontificaux à Rome en 1867-1868 (II, 83).

Les deux volumes de J. Jolicoeur donnent vraiment tout le passé de Hull et ses rapports avec Pointe-Catineau, Aylmer et Ottawa. Malheureusement, les questions sautent d'un sujet à l'autre sans plan aucun. Seules, les 26 premières pages du premier volume tentent une division, mais tout le reste du premier volume (p. 26 à 96) et tout le deuxième volume avancent à droite et à gauche, ici et là, au petit bonheur. Grouper les questions qui se rapportent au même sujet aurait augmenté l'intérêt et évité d'innombrables redites. Une chance que les tables des matières rendent les volumes plus utilisables.

Jolicoeur rend hommage aux deux Américains Philémon Wright et

E.B. Eddy, les "fondateurs" de Hull; au neveu de Wright, Charles Symmes, fondateur d'Aylmer. Dans sa grande bonté, notre journaliste, en louant Philémon Wright et E.B. Eddy, ne signale pas assez que ces deux gros manieurs d'argent et d'ouvriers canadiens-français travaillaient moins pour fonder une ville canadienne-française que pour arrondir leur fortune colossale. Certains historiens pensent que le Père Reboul, O.M.I., a fait plus pour les Hullois que ces deux millionnaires. Jolicoeur ne semble pas donner au Père Reboul la place qui lui revient. Il écrit simplement que le Père Reboul fonda la première Saint-Vincent-de-Paul à Hull.

En effet, en ce qui concerne les propriétés, de très nombreuses familles de Hull possédaient une maison sans posséder le sol sur lequel elles étaient bâties. Ce n'est qu'en 1924, grâce à la Loi du Constitut, que la propriété immobilière de Hull ne fut plus inféodée aux héritiers de Philémon Wright (I, 3). Quant au domaine d'Alonzo Wright, le Limbour actuel, il fut vendu, le 19 janvier 1905, pour la somme de \$70,000., aux Pères du Saint-Esprit (I, 27 - II, 58), fondateurs du Collège Saint-Alexandre.

A plusieurs reprises, J. Jolicoeur parle des Hullois qui gagnaient leur vie, l'été, dans les scieries, l'hiver, dans les chantiers. En 1897, la Cie Eddy produisait 30 millions d'allumettes par jour.

Quant aux voies de communication, J. Jolicoeur relève les barrières de péage qui existaient autrefois entre Hull et Pointe-Gatineau, entre Hull et le Chemin de Chelsea, entre Hull et Ottawa (la traversée de l'Outaouais coûtait alors 5 c.). Le pont suspendu des Chaudières, construit en 1826, s'écroula dix ans après. Il faudra attendre 1900 pour que le Pont Interprovincial réunisse les deux rives par-dessus l'Outaouais que Champlain, en 1613, nommait la Rivière des Algommequins (Algonquins).

On reste étonné de constater le nombre de journaux qui paraissaient à Hull. Le premier journal local fut, en 1873, le Courrier de l'Outaouais. En 1887, six hebdomadaires et un quotidien, La Vallée d'Ottawa, étaient imprimés ici. J. Jolicoeur cite le plus souvent le Spectateur, fondé par Napoléon Pagé en 1889 et qui dura jusqu'en 1932.

L'événement principal de l'histoire de Hull est le grand feu du 26 avril 1900 qui détruisit presque entièrement la ville de Hull et se jeta sur une partie d'Ottawa. La dynamite constituait un autre danger toujours menaçant: on compte six explosions de 1889 à 1898.

Il faudrait ici parler de la religion, de la Saint-Jean-Baptiste, de l'Hôpital du Sacré-Coeur, des Pompiers, de la Police, des sports,

du cimetière Notre-Dame, de l'administration, de notre théâtre, de nos écrivains hullois, etc. Les deux volumes abondent en détails de toutes sortes, source inouïe de renseignements pour les chercheurs futurs. En anecdotes souvent. Savez-vous qu'en 1883, des cochons erraient régulièrement dans la ville de Hull? (I, 82) - qu'on fit du sirop d'érable dans la Gatineau en janvier 1932? (II, 35) - qu'un citoyen trouvé en possession de deux bouteilles de whisky fut condamné, en août 1920, à \$1,000. d'amende? (II, 50) - que le 23 mai 1899, un constable conduisit au poste de Police un individu ivre-mort non pas dans la voiture-patrouille, mais dans une brouette? (II, 53) - qu'il existait des combats de coqs jusqu'en 1910 (II, 79) - et que le maire et les échevins ne sont tenus de savoir lire et écrire que depuis 1885? (I, 64) etc.

Repris sujet par sujet, en gardant le système vivant des questions et des réponses, les deux volumes de J. Jolicoeur connaîtraient un plus grand succès.

Paul GAY

¹ Joseph Jolicoeur, Histoire anecdotique de Hull, Hull, Société historique de l'Ouest du Québec, 1^{er} vol. 1977; 2^e vol. 1979.

(Le Droit, 2 février 1980, p. 18.)

Maurice Lacasse: Le Lion de la Péninsule

GUSTAVE LACASSE (1890-1953)

Les jeunes Franco-Ontariens qui aiment ardemment leur patrie demandent qu'on leur parle des grands Franco-Ontariens du passé, de ceux qui ont défendu leur race et leur langue, les Lacasse, les Genest, les Belcourt, les Charlebois et tant d'autres. Un ouvrage global de ce genre comblerait certainement une lacune.

En ce qui concerne le sénateur Gustave Lacasse, nous pouvons lire le livre de son fils Maurice, intitulé Le Lion de la Péninsule: le Sénateur Lacasse¹, hommage filial d'un enfant à son père. Maurice ne prétend pas écrire une biographie scientifique, mais simplement donner quelques aperçus de sa vie. L'homme Gustave Lacasse, le médecin, le père de famille (il eut dix enfants), le sénateur, le patriote, l'orateur-né vivent tour à tour sous nos yeux.

Né en 1890 à Ste-Elisabeth de Joliette, Gustave Lacasse connut très tôt la solitude de l'enfance, puisqu'il fut orphelin de mère à un an, et de père à cinq ans. En lui coulait du sang irlandais, sa mère étant fille d'un médecin irlandais et d'une Québécoise. Doit-il à ce mélange des races de rentrer dans la série des hommes puissants que le Canada français a tiré à des exemplaires jusqu'ici impressionnants? Fort physiquement, capable de travailler jour et nuit. Fort moralement surtout pour aider au triomphe de la cause française dans la population largement française de Tecumseh où il passera pratiquement toute sa vie. Lors de la grande réunion des Franco-Ontariens qui devait aboutir à la fondation de l'ACFEO en 1910, on comptait 91 délégués d'Essex et de Kent. Lacasse fut élu vice-président de l'ACFEO en 1928.

Comme le Père Charlebois, O.M.I., animateur du Droit d'Ottawa, Gustave Lacasse avait compris l'importance de la presse, "l'école à la maison", pour soutenir et encourager les Franco-Ontariens. Pour cela, il fonda d'abord la Défense en 1918 qui ne dura pas, ensuite de 1921 à 1922 la Presse-Frontière qui connut le même sort. Enfin, en 1931, il lança la Feuille d'érable, la grande oeuvre de sa vie.

Il dirigea ce journal de 1931 à 1952, l'année qui précéda sa mort. Après une éclipse en 1954, la Feuille d'érable reparut de Noël 1954 jusqu'en 1958, puis disparut définitivement. Aujourd'hui, le Rempart de Windsor lui a succédé, avec les mêmes buts et les mêmes horizons.

"Mieux rédigée - au dire d'Olivier Asselin - que la moyenne des journaux de la province de Québec" (p. 33), la Feuille d'érable défend la foi, toujours liée, pour tous les chefs d'alors, à la langue. Elle défend la patrie contre les Fallon de toute espèce qui veulent la mort de la langue française. Enfin, elle s'avoue, en politique, hardiment libérale. Gustave Lacasse se rallie à la thèse des Bourassa, des Asselin, des Lavergne (prônée aujourd'hui par Ryan): l'union des deux races peut se réaliser dans un seul et unique Canada qui respecte les minorités. Ce libéralisme répandu par la plume et la parole lui valut d'être nommé sénateur par MacKenzie King. Cet honneur suprême - bien qu'il n'eût que 37 ans - ne l'empêcha pas d'être indépendant: il sut, par exemple, s'opposer à la conscription imposée par King en 1942.

Bousculant et entraînant, rédacteur en chef d'un journal presque uniquement rédigé par lui (avec 13 pseudonymes dont chacun jouait un rôle particulier); médecin attentif non seulement à la santé physique de ses patients, mais aussi à leur moral (il a toujours regretté le rôle ancien du "médecin de famille"), Gustave Lacasse trouva encore le temps d'être poète. "C'est à la faveur de la nuit, écrit son fils, dans le calme de son bureau au Sénat - ou chez lui à Tecumseh, où les criquets en été conjuguèrent leur cri-cri monotone au tap-tap de sa machine à écrire - qu'il trouvait l'atmosphère propice pour exprimer les idées et les sentiments que lui inspiraient son âme poétique et sa riche expérience de la vie." (3.)

Les poèmes de Gustave Lacasse ne sont ni meilleurs ni pires que ceux de la grande majorité de nos poètes du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. De son temps, dans les collèges de la "Belle Province", on ne dépassait pas l'étude de Crémazie et de Fréchette. Il ne semble pas que Lacasse ait lu Nelligan, dont les poèmes d'attente de 1896 à 1899 - ni St-Denys Carneau qui conçut en 1937 Regards et Jeux dans l'espace. La fidélité au passé, au sol de la Patrie, aux défenseurs des Franco-Ontariens comme Samuel Genest (72), soutient une bonne partie des poèmes. Elle s'accompagne du culte des morts, s'il est vrai que la Patrie est composée de plus de morts que de vivants ("In morte Vita", 69). Gustave Lacasse aimait, lorsqu'il allait prier au cimetière de son village natal du Québec, emporter un peu de terre qu'il mêlait à son parterre de Tecumseh.

Comme ceux de Crémazie, plusieurs poèmes de Gustave Lacasse

traitent de l'actualité. Il fustige Hitler (84), se moque du "bleu" Duplessis (83) et traduit son credo libéral dans des adresses à Laurier (76), à MacDonald (96). Il croit à l'union des deux races:

Le même idéal nous rassemble
Sachons vivre et grandir ensemble
En notre Canada. (91.)

et plus loin:

Dieu voulut dans Sa sagesse
Qu'entre ennemis d'hier renaisse
La paix civile et que progresse
Notre cher Canada. (101.)

Comment, en poésie, ne pas parler d'amour et des femmes? Il y réussit assez bien comme on peut le voir dans "Rose" (94), "Fruit défendu" (94), "Mon péché" (106), "L'Anneau vide" (88), "Archer d'amour" (108) où il appelle Vénus "le mignon sagittaire". Il est amusant de comparer "Vision fugitive" (74) de Gustave Lacasse à "Caprice blanc" de Nelligan: l'image est la même: un coupe d'oeil rapide sur une belle femme qui passe, mais quelle différence d'expression! Lacasse adore la vieille strophe romantique où l'alexandrin chante avec l'hexasyllabe et où triomphe l'inversion. Le lourd alexandrin convenait à un gros homme comme lui, né pour l'épopée.

Ce n'est pas diminuer Gustave Lacasse que de dire que sa vie l'emporte sur ses vers. Il reste pour nous l'homme sympathique, intelligent, ardent, témoin d'une grande époque de luttes dans ce diocèse de London qui comptait, en 1941, 40,000 Franco-Ontariens. Comme François-Xavier Garneau qui tremblait pour l'avenir des Québécois, Lacasse, lui aussi, voyait parfois en sombre le sort futur des Franco-Ontariens, craignant qu'ils ne soient que "les grognards d'une armée vaincue". Il nous redit, à sa manière franche, élargie d'un sourire: "Il n'est pas très orgueilleux celui qui baise servilement aujourd'hui la botte qui lui laissa hier son empreinte dans le postérieur." (151.)

Paul GAY

¹Maurice Lacasse, Le Lion de la Péninsule, biographie et poèmes du Sénateur Gustave Lacasse, s.e., s.d., en vente à 340 Riel, Hull.

(Le Droit, 28 juillet 1979, p. 18.)

Maurice Lacasse: Mistenflûte

UN LIVRE ARDENT

"La grande histoire, dit Maurice Lacasse, auteur de Mistenflûte¹, s'écrit avec la petite histoire. En voici un témoignage modeste et sincère." (P. 392.)

Maurice Lacasse, après avoir donné au public la vie de son père, le sénateur Gustave Lacasse, dans un livre intitulé Le Lion de la Péninsule², se plaît, dans Mistenflûte, à évoquer le souvenir de sa mère, de ses frères et soeurs, et le milieu dans lequel il a vécu. Nous le suivons de sa naissance à Tecumseh en 1920 à son arrivée à Hull en 1967.

Bien loin de s'épancher dans la tristesse au rappel du passé, les pages de Mistenflûte éclatent d'une joie débordante. Les Lacasse mordaient à la vie dans l'amour des hommes, des bêtes (chiens et chats surtout) et du sport. "La vie est si courte et si triste, écrivait la mère de Maurice, qu'il ne faut pas la passer à pleurer." (341.) Et Maurice en écho: "J'ai écrit ce que j'ai vécu et je l'ai vécu de nouveau... Pas de regrets. Pas de larmes. De la joie." (11.)

Au contraire de Nelligan que le passé heureux rend hypocondriaque, Maurice Lacasse recrée sur un ton enjoué son enfance dans le petit village de Tecumseh sis près de Windsor, sa chance unique d'avoir eu un père de la valeur du sénateur Gustave Lacasse et une mère comme Anne-Marie St-Pierre. C'est en l'honneur de celle-ci qu'il a coiffé ses souvenirs du nom de Mistenflûte, mot inventé par elle lorsqu'elle cherchait un vocable disparu de sa mémoire. Sa mère, Maurice l'aime profondément. Toute la vie d'Anne-Marie ne fut-elle pas "un véritable acte d'amour, amour qu'elle puisait dans le coeur même de Dieu" (51)? Elle meurt en 1944 à l'âge de 54 ans, laissant à ses onze enfants "le souvenir de ses étincelantes vertus" (70).

C'est la mère surtout qui a rendu son milieu hautement humain et chrétien. Voici Claire Duchêne, l'amie et la servante de la famille. Voici le grand-père Adolphe St-Pierre qui "parlait avec ses yeux" (81). Voici l'école primaire où une religieuse toute maternelle, Mère St-Marc, initie Maurice aux secrets de la langue française et où il connaît et admire l'inspecteur Robert Gauthier qui, après avoir

été chargé de l'enseignement du français dans le comté d'Essex (de 1928 à 1937), prendra ensuite le poste de directeur de l'enseignement français en Ontario. Voici le Père Pierre Langlois, curé de Ste-Anne de Tecumseh, "bon comme la terre" (161), celui qui, en 1910, avait défié Mgr M. Fallon, avec six de ses confrères (166). Voici le "magasin à Parent" ou plutôt "aux Parent" puisque les trois frères travaillaient ensemble, avec leur "homme engagé", Rémi Charette. Quel plaisir de lire les pages qui ressuscitent cette boutique originale et grouillante de vie, où Arthur Parent, septième né des garçons, jouissait du don de guérir. Dans un coin du magasin, Arthur traçait avec son doigt une petite croix sur le mal du patient ou de la patiente en disant: "Cà va-t-être all right! Cà va-t-être all right! Cà va-t-être all right!" (179.)

Ce milieu de choix, Maurice le quitte pour un autre aussi généreux, mais d'un genre différent: l'Université d'Ottawa. Il y restera huit ans. Il gardera des Oblats un souvenir ému. Les pages qu'il consacre au cours classique hélas! disparu, à ses professeurs, aux concours de toutes sortes (surtout sportifs) avec les autres maisons d'enseignement de la capitale, constituent l'hommage de reconnaissance le plus simple et le plus vrai à ses anciens maîtres. Il cite en particulier les Pères Arthur Paquette, Philippe Cornelier, Gilles Marchant, Arcade Guindon, sans oublier le portier, le Frère Pineau.

Toujours sous le signe de la joie, Maurice Lacasse, après deux ans d'enseignement à l'École secondaire de Paincourt, "succombe aux attraits de la radio", d'abord à Windsor (CKLW), puis à Hull (CKCH), enfin à Edmunston (CJEM) comme directeur des programmes en 1946-1947 et comme directeur du poste de 1948 à 1954. Au pays des Brayons, Maurice a retrouvé la douceur humaine et la chaude amitié de Tecumseh et de l'Université d'Ottawa. Il s'est plu à vivre dans ce "rameau spécial de l'arbre francophone" (246), dans cette enclave entre le Québec et les Etats-Unis qu'on a appelée "la République du Madawaska",

L'optimisme de notre auteur s'assombrit - pourrait-il en être autrement? - lorsqu'il parle de sa race, de l'avenir de sa race. Son Tecumseh et le comté d'Essex ne versent-ils pas maintenant dans l'anglicisation? C'est "la dure réalité" dont parle le Rapport Savard (1977), où demeure seule "la culture du souvenir" (Rapport Savard, p. 96). La Feuille d'érable, périodique fondé en 1931 par son père, périclita après la mort du sénateur en 1953. En 1954, Maurice est rappelé d'urgence du Madawaska pour prêter main forte à ses frères Hubert, Hector, Jean-Louis et Lucien qui veulent continuer et la revue et l'imprimerie. Hélas! La Feuille d'érable disparaît définitivement en 1958. La relève sera prise la même année par le Rempart.

Ces tristes événements ne tuent pas la bonne humeur de Maurice Lacasse. Elle transparait dans son style. "C'est en écrivant, dit-il, que les souvenirs viennent s'accrocher au bout de la plume." (251.) Allègrement, par des impératifs fréquents ("Rappelons", "Allons", "Venez avec moi", etc.), il nous force à le suivre. Son talent d'observateur donne des pages que Flaubert eût admirées. Le "Vive le Bleu-Blanc-Rouge" (351), scène croquée sur le vif d'un passionné de hockey devant la TV, dénote un peintre plein d'humour.

Canadien français, Maurice Lacasse aime les mots et les expressions populaires de chez nous. Elles sont nombreuses dans son livre ainsi que "les mots qui ont du jus" (71), par exemple "Faut pas se laisser ennuyer" (321). Enfin, son texte est piqué de tournures pittoresques, par exemple: "Le Préfet inondait de lumière le dortoir" (200); "toute une batterie de servants de messe" (232); "le train avale la voie" (243); "L'Atelier (du Dr Carmel Laporte) était rempli de fumée et de frisettes de bois" (259)...

En 1967, Maurice Lacasse venait habiter au milieu de nous, à Hull. Depuis 1975, il remplit les fonctions d'agent de plaintes au Bureau du Commissaire aux langues officielles. Il conserve chez lui, Boulevard Riel, une petite armoire à miroir, venue de Tecumseh, belle pièce d'un client de son père, Joseph Chauvin. Le modeste meuble unit Hull au village de son enfance, là-bas, dans la Péninsule.

Paul GAY

¹ Maurice Lacasse, Mistenflûte: souvenirs, en vente chez l'auteur, 340 boul. Riel, Hull (Québec), 1979, 394 p.

² Maurice Lacasse, Le Lion de la Péninsule, biographie et poèmes du sénateur Gustave Lacasse, s.e., s.d., en vente à 340 Riel, Hull.

(Le Droit, 22 mars 1980, p. 15.)

Georgette Lamoureux: Ottawa, 1855-1876

LA NAISSANCE D'UNE CAPITALE

Dans le tome II de l'histoire des Canadiens français d'Ottawa¹, Georgette Lamoureux continue, en la perfectionnant, sa manière à elle de relater les événements et de présenter les personnages. Procédant année par année, elle ne survole pas la multiplicité des faits, elle ne les groupe pas par centres d'intérêt, mais, dans un ordre strictement chronologique, elle vit avec eux au fur et à mesure de leur arrivée. Elle affirme accomplir "un travail de chroniqueur, avec un accent marqué, dit-elle, sur ce qui concerne tout spécialement mes compatriotes de langue française, car il sautera aux yeux que c'est pour eux que j'écris" (p. 10).

Le lecteur saisit alors la grande liberté du choix des dates a quo et ad quem avec ce qu'il comporte d'artificiel: 1855, tournant décisif pour Bytown; 1876, 50^e anniversaire de fondation de Bytown. Par sa façon de procéder, la conférencière entre quasi nécessairement dans de nombreuses répétitions, dans de fréquents retours en arrière, dans l'annonce des événements futurs, dans des digressions amusantes qui commencent par une introduction du genre suivant: "Je ne puis résister à l'envie de vous raconter telle ou telle anecdote."

Cette grande liberté lui permet également de sortir du passé pour entrer dans le présent, dans l'actualité de 1979-1980. Georgette appelle cela "la pause-café" en tête de chaque chapitre. On dirait que, lassée des énumérations, elle se repose et nous repose dans des pages de description délicieuses. Alors, elle peut être plus personnelle, se livrer elle-même dans son admiration de la nature qui l'entoure ou dans le jugement qu'elle porte sur ses contemporains.

Georgette ne perd pas son originalité dans le reste des chapitres. Elle se jette dans le récit, comme l'eût aimé Michelet. Elle n'estime pas les lourds meubles de la période victorienne. Elle proclame ses victoires dans de glorieux "J'ai trouvé!" Elle se dit fascinée par ses découvertes. Volontiers spirituelle et un brin moqueuse, elle note que peu de députés étaient présents au Parlement de Londres pour approuver le bill de la Confédération en 1867, mais que, immédiatement après, sur une proposition d'une taxe sur les chiens, "les députés se précipitèrent à leur siège pour s'occuper d'une mesure aussi importante" (111.) Elle n'aime pas les journalistes, "les plus farouches détracteurs de notre ville" (84.) Une tête sculptée, parmi les statues qui entourent le Parlement, lui rappelle "le nez forte-

ment bourbonien de son grand-père" (128.) Elle s'élève contre "la destruction insensée" du couvent de la rue Rideau. Enfin, elle fuit le bonententisme à tout prix: elle se fâche contre l'absence de français au Palais de Justice et se demande avec amertume pourquoi le Gouvernement canadien - autour de 1860 - laissait s'exiler aux Etats-Unis tant de Canadiens français au lieu de les installer sur les fermes de l'Ouest.

Mais les regards de Georgette se tournent toujours avec étonnement vers ce petit village miteux et sauvage de Bytown transformé tout d'un coup en capitale d'un immense pays. Cette "destinée inimaginable...prenait soudainement une tournure relevant du fantastique" (112.) Ce fut Samuel Léonard Tilley, secrétaire provincial du Nouveau-Brunswick, qui suggéra que le Canada prenne le titre de Dominion. Une phrase du psaume 72 l'avait impressionné: "He shall have Dominion also from sea to sea." Sur la colline piquée depuis longtemps de casernes s'élève alors le Parlement, centre du pays, que notre auteur ne cesse d'admirer, surtout la bibliothèque qui résistera au feu de février 1916. Longuement, Georgette parle de la construction de l'édifice commencée en 1859, arrêtée en 1862 pour enquête sur le scandale des dépenses, terminée quelques années ensuite. Dans le chapitre XIV, grand chapitre pause-café, elle circule autour du Parlement - à l'instar de Jules de Lantagnac dans l'Appel de la race - et décrit les Pères de la Confédération et ses hommes illustres figés et fixés dans la pierre.

Devant le Parlement, "la jeune cité qui avait un pied dans la forêt" comme dit Gérin-Lajoie, se transforme: les reverbères à gaz, allumés la nuit quand il n'y a pas clair de lune, les tramways tirés par des chevaux, les conduites d'eau dans les maisons de particuliers tentent de contredire ceux qui n'avaient jamais accepté le choix de ce pitoyable Bytown comme capitale. Alors que le grand incendie de 1870 détruit la ville en grande partie, des événements graves secouent le pays dans son centre même: l'assassinat de McGee en 1868, fénien dans sa jeunesse, un des pères de la Confédération, tué rue Sparks par le fénien Patrick Whelan qui sera pendu publiquement en 1869. Et déjà gronde l'orage de l'affaire Riel.

De cette époque, Georgette a retenu surtout ce qui honore les Canadiens français d'Ottawa. Souvent revient sous sa plume l'histoire de l'Institut canadien d'Ottawa fondé en 1855 par Joseph-Balsura Turgeon. L'Institut canadien eut l'audace, imaginez, d'inviter ici le commandant de Belvèze, le commandant de "la Capricieuse", ce premier navire de guerre français à mouiller dans le Saint-Laurent après la Conquête. Le représentant de la France connut à Montréal et à Ottawa de telles ovations que le Gouverneur général Head prit ombrage et se

plaignit auprès de Londres et de Paris. Voyez aussi le Collège de Bytown fondé par Mgr Guigues en 1847 et qui obtiendra sa charte universitaire en 1866. Voyez la cathédrale, sa construction et les améliorations artistiques apportées par le Chanoine Bouillon. Voyez les journaux canadiens: Le Progrès, né en 1858, mais qui ne dure que quatre mois; Le Soleil en 1865 qui ne luit qu'un jour!; Le Canada qui paraît de 1865 à 1869.

Du livre de Georgette Lamoureux on pourrait extraire toute une galerie de portraits des grands hommes de ce temps: John A. MacDonald, le poivrot, fondateur de la Confédération - et son ami George-Etienne Cartier. Furent-ils aussi amis que le prétend Georgette? Je ne le pense pas. Au fond, ils étaient obligés de s'aimer autant qu'un Français et un Anglais peuvent s'entraider dans une oeuvre commune. Lord Monk, Gouverneur général, "désagréable personnage" qui détestait les rues boueuses d'Ottawa et se rendait en large vice-royale de Rideau Hall au Parlement.

On notera l'hommage ému que rend Georgette à la figure extraordinaire de Mgr Guigues et à ses 35 années d'épiscopat: "Aux trois églises en pierre, trente chapelles en bois, huit prêtres séculiers, sept missionnaires oblats des premiers temps de son ministère ici, ont succédé, entre 1848 et 1873, trois congrégations de femmes, 55 églises, 33 chapelles, 54 prêtres séculiers et 26 religieux Oblats. La population catholique de son diocèse s'élève à 96,000 habitants." (191.) L'auteur unit dans la même admiration Mère Bruyère et ses Soeurs Grises, admirables de dévouement pour les Canadiens et les Anglais. En mourant, Mère Bruyère laissait 24 maisons de charité. Qu'est-ce que Rome attend pour la canoniser? - Les Filles du Bon Pasteur et les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame travaillèrent à ses côtés.

La Confédération avec sa nouvelle capitale devait attirer une foule de Canadiens français de tout genre: architectes, ingénieurs, traducteurs, écrivains. Parmi ceux-ci, l'auteur évoque le souvenir de Joseph-Charles Taché, de Louis Fréchette (ami de Laurier), de Médéric Lanctôt, de Blain de St-Aubin, de Benjamin Sulte qui vécut 57 ans à Ottawa, de Mgr Cyprien Tanguay, d'Augustin Laperrière, de Pamphile LeMay, de Jules Tremblay.

On le voit: ce livre verse dans le carnet de famille comme le veut expressément l'auteur. Toute la deuxième partie, intitulée "Les Canadiens français à Ottawa de 1855 à 1876," donne les résultats de recherches inouïes sur les familles canadiennes d'Ottawa, sur "les nôtres" comme elle dit, sur "notre ville". Elle ne poursuit ses investigations que dans la mesure où elles concernent les Canadiens

français. Avec fierté, elle montre les deux maires canadiens-français du temps: Joseph-Balsura Turgeon et Eugène Martineau - et que nous étions en 1865 le quart de la population d'Ottawa. En appendice, un Index des noms des tomes I et II, fruit d'un long labeur, facilite nos recherches sur nos familles.

Dans une causerie donnée à l'Institut canadien en mars 1876, Hector Fabre remarquait: "Il n'y a rien de plus difficile à arracher que des racines françaises". Ces racines, le livre de Georgette Lamoureux nous les fait connaître...avec quel amour!

Paul GAY

¹Georgette Lamoureux, Ottawa, 1855-1876, et sa population canadienne-française, édité par l'auteur, Ottawa, Ill Wurtemberg, 1980, 294 p. Cet ouvrage fait suite à Bytown et ses pionniers canadiens-français, 1826-1855, 1978, 364 p.

(Le Droit, 1^{er} novembre 1980, p. 18.)

CONTEURS ET AUTEURS DE NOUVELLES

Germain Lemieux: Les vieux m'ont conté, tome 13

LES TI-JEAN DE L'ONTARIO FRANCAIS

Dans le tome 13 de la collection Les vieux m'ont conté¹ apparaissent souvent les Ti-Jean. "Ti-Jean, lisons-nous, signifie la bravoure, l'habileté. Tous les Ti-Jean sont intelligents." (P. 125.) Et ailleurs: "Les Ti-Jean... sont d'habiles serviteurs." (198.) Et ailleurs: "Un conte contient toujours l'histoire de Ti-Jean... Les Ti-Jean (sont) des hommes débrouillards, habiles et intelligents, capables de réussir tout ce qu'ils entreprennent." (243.) Et ailleurs, l'aveu même de Ti-Jean: "Vous savez... avec du courage et de la volonté, on vient à bout de bien des situations." (253.) Nous le croyons sur parole, mais il oublie de dire que toutes sortes de forces surnaturelles travaillent à ses côtés.

Tous ces Ti-Jean, le Centre franco-ontarien de folklore de l'Université de Sudbury tient à les conserver, sous la direction ardente du Père Germain Lemieux, S.J., dans la collection Les vieux m'ont conté. Le nombre de contes des 13 premiers tomes monte à 287. La collection complète comptera 30 tomes avec un total de 400 contes, en grande partie de la région de Sudbury.

Le tome 13 que nous recensons ici continue le répertoire de Gédéon Savarie paru dans le tome 12: 15 contes dans le tome 12 et 10 dans le tome 13. Ce même tome 13 donne 7 contes du frère de Gédéon, Philius. Gédéon (1900-1975) est un conteur franco-ontarien originaire de Saint-Charles, Ontario, à 35 milles au sud-est de Sudbury. Travailleur saisonnier en forêt, employé dans une scierie à Gogama, garde-forestier à Hagar, Gédéon forçait l'admiration par ses contes et ses chansons. Vers la fin de sa vie, sa mémoire déficiente se rajeunissait au contact de celle de ses enfants et petits-enfants.

Quant à son frère Philius (1893-1970), il s'enrôla dans l'armée canadienne pour service outre-mer en 1914, puis s'adonna aux travaux de la ferme à Hagar et aux travaux forestiers. "Un malheureux accident, écrit le Père Lemieux, lui coûta un oeil, ce qui, apparemment, explique le ton de sérieux et de tristesse qui caractérise son style de conteur et de chanteur." (155.)

Comme dans les tomes précédents, dominent les aventures extra-

ordinaires, où l'in vraisemblable d'une page le cède à l'énorme de la page suivante. La Fontaine disait: "Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême." Dans les contes des deux Savarie, l'aventure - comme la mer de Paul Valéry - est toujours, "toujours recommencée". Les dragons à sept têtes et douze pattes, les châteaux en or au fond de la mer Rouge, à 3,000 pieds sous l'eau, ne donnent qu'un exemple de l'inouï et de l'extravagant qui surabonde à chaque page. Le conte "Le Coq et les moutons", conte qui vient de Gatineau Mills, le prouve à l'évidence. Parfois, la multiplication des incidents donne des contes-types très compliqués. Ainsi en est-il de "Ti-Noir ou les huit frères" qui comprend 27 pages. Quelle mémoire devaient exiger ces récits, même si leur base se ressemble: un Ti-Jean qui part pour trouver du travail et sortir sa mère de la misère, ou pour délivrer une princesse. Il est évident que ces actions nombreuses ne vivent que pour elles-mêmes et que le symbolisme ne joue à peu près jamais.

Quelle est l'origine de ces contes?

Yolande Grisé l'a parfaitement indiqué: "En règle générale, la matière première des contes franco-ontariens remonte dans la nuit des temps. En fait, elle appartient au riche substrat mythologique indo-européen qui a fourni au monde occidental, au cours des âges, ce répertoire fabuleux que se sont transmis à travers maints pays des générations d'artistes-paysans analphabètes... En comparant des épisodes de nos récits folkloriques avec certains passages de contes orientaux, on découvre que... le fameux Ti-Jean accuse au-delà de son ascendance québécoise une parenté indirecte avec des modèles plus anciens, que ce soit les courageux héros de l'antique Sumer, Gilgamesh et Enkidou, ou leur descendant méditerranéen, l'Hercule gréco-romain²."

Quel récit de genre immémorial en effet que celui du roi qui se fait ravir sa fille par des géants ou des crocodiles ou des dragons verts qui la gardent prisonnière et que Ti-Jean délivre et épouse! L'anneau qui rend invisible par deux fois dans ce tome 13 (16, 128), ne nous retourne-t-il pas à la vieille légende orientale de l'anneau de Gygès? La canne magique, le violon magique, la bouteille magique, la valise magique, la ceinture magique, le miroir magique, le sabre magique, ne les trouve-t-on pas dans maints contes mondiaux? Le petit Poucet, le géant aux bottes de cent lieues-le-pas, n'ont-ils pas enchanté les imaginations d'innombrables enfants de tous les pays du monde? Des allusions évidentes à Jonas, à la Mer Rouge, à Loth, ne montrent-ils pas le fond biblique de quelques contes? Et ces innombrables métamorphoses d'hommes en bêtes, de lêtes en hommes, de bêtes tuées d'où sort un homme libéré, n'est-ce pas le triomphe millénaire de l'impossible sur la réalité? Le château qui est découvert après de longues, longues, longues marches, ne porte-t-il pas au rêve et à l'inconnu?

Toutefois, la même Yolande Grisé, citée plus haut, reconnaît que certains contes sortent bien de chez nous. C'est le cas, dans ce tome 13, de ceux qui parlent de poule noire (qu'on retrouve l'une ou l'autre fois dans Fréchette) et surtout de ceux qui reproduisent la fameuse légende québécoise de la chasse-galerie.

Le narrateur populaire franco-ontarien, lui, ignore les liens qui le rattachent au folklore mondial ou québécois. Il dit simplement ce qu'il sait, hérité de ses parents. Il pense sans doute qu'il est le premier et le seul à savoir l'histoire mirobolante qui se déroule devant nous. Et il entre hardiment dans le récit, se mêlant aux personnages, surtout à la fin du récit, disant à satiété que dans un conte tout se passe vite, usant de moyens mnémotechniques pour se rafraîchir la mémoire. On sent l'impuissance à décrire, impuissance qui se traduit par des exclamations de ce genre: "Ah! la princesse était belle!", impuissance d'une langue atîmée d'anglicismes.

Des contes de ce tome 13, on notera le récit très gras "Ti-Jean embête la princesse" (43) - un second moins gaulois, "Les docteurs habiles" (107) qui reprend celui de Georges Prudhomme du tome 10, p. 295 - un troisième "Cochelet" qui unit musique et récit - et un quatrième "Rêves des chasseurs", vieille farce qui circule partout.

Celui qui est intitulé "Ti-Jean devenu aveugle par la faute des géants" nous amène à la question de la moralité des contes. Les contes franco-ontariens - comme tout vrai conte - ne cherchent pas à moraliser. Ils content pour le plaisir de conter et baignent dans une atmosphère de bonhomie et de joie où nous savons bien que Ti-Jean sortira toujours vainqueur. Or, le conte sus-cité est rare. La froide vengeance de Ti-Jean sur les deux géants et sur sa mère (qu'il laisse "mourir à petit feu") détonne dans ces récits où tout s'arrange miraculeusement et où les méchants ne sont pas punis par ceux qu'ils ont offensés, mais par leur propre faute. Tu n'es pas beau là, Ti-Jean!

Ce tome 13 se présente - comme tous les autres - d'une façon impeccable³. Que le Père Lemieux en soit encore une fois remercié et félicité!

Paul GAY

¹Germain Lemieux, Les Vieux m'ont conté, tome 13, publications du Centre franco-ontarien de folklore, Montréal, Les Editions Bellarmin, 1979, 324 p.

²Yolande Grisé, Contes et couleurs de l'Ontario français, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 339 Wilbrod, 1979.

³Cependant, à la page 199 du tome 13, il manque quelques mots au troisième paragraphe.

(Le Droit, 17 novembre 1979, p. 19.)

TI'JEAN MULTIFORME DANS LE FOLKLORE FRANCO-ONTARIEN

Le Père Germain Lemieux, S.J., poursuit sa quête de contes franco-ontariens. Le tome 14 de la collection Les vieux m'ont conté vient de paraître aux Editions Bellarmin avec la même perfection que les 13 premiers, la même distinguée présentation¹. Ce travail minutieux honore l'érudit jésuite. Sans se lasser, il donne au bas des pages le sens des anglicismes ou des canadianismes. Il les reprend dans un lexique final et il termine l'ouvrage par un index analytique d'une grande précision qui fournit toute la matière de ce tome 14.

Les conteurs de ce volume se nomment les Savarie (Philius, Tous-saint, Reina, René), Ludger Carrière, Madame Alfred Picotte (de Timmins, mais native de Montcerf, Québec), Maurille Marchand, Arthur Renaud, Donald Leacock, Melchise Marcotte et Eugène Gravelle. Comparés aux récits des autres tomes, les leurs, en général, plaisent par leur brièveté. Quand ils dépassent plusieurs pages, le narrateur recourt au même scénario plusieurs fois répété, car un plan bien structuré aide grandement la mémoire. Ainsi "la Chatte blanche" s'appuie sur le même mouvement quatre fois repris. En général, plusieurs épreuves s'avèrent nécessaires pour épouser la sempiternelle princesse. Parfois tout le récit court vers la finale amusante. Ainsi dans "Peur de revenant", deux lascars aperçoivent dans un cimetière le fossoyeur au fond d'une fosse d'où il ne peut pas remonter: "Sortez-moé d'citte, i'dit, j't-après g'ler! - Pauvre guiab'e, i'dit, tu peux b'en avoèr frett, i'dit, t'ées tout déterré!" C'fa't qu'i ont pri' 'ées pel's p'i i's commencé à enterrer l'gârs!"

Toutes ces histoires regorgent de merveilleux, d'invraisemblances, fruit de la grande naïveté populaire. Fi de la psychologie quand les animaux parlent, quand une jeune fille danse avec le diable (comme dans la légende québécoise de la demoiselle Latulipe), quand le loup-garou est "délivré". Les apparitions, les sorcières, les revenants sur le coup de minuit, les fées aux pouvoirs magiques, les maisons hantées, voilà qui sort tout droit de l'arsenal traditionnel du conte. Le conteur populaire croit à son conte: il ne le détruit pas comme le fait, par exemple, le savant Fréchette. Il affirme même parfois son authenticité. Il le place dans l'aura du vague et de l'imprécis: "Il y avait une fois ... un roi ... une princesse ... un pays de

l'autre côté de la mer", etc. Les personnages s'appellent Hardi, Peureux, Entend-Clair, Court-Vite... car, trop précis, les noms propres nuisent au rêve.

Ti'Jean lui-même ne possède pas de caractéristiques individuelles: c'est un nom générique multiforme. Tantôt pauvre, tantôt riche; tantôt très grand et solide (Il s'appelle alors Gros'Jean), tantôt petit et chétif; tantôt très intelligent, tantôt moins; honnête le plus souvent, traître et "fin-voleur" parfois; jamais abattu, toujours vainqueur par sa roublardise et son adresse².

Et Ti'Jean part! Dans tous les récits à peu près, il part pour fuir son milieu pauvre et tenter l'aventure. Que de fois revient l'expression "Ti'Jean marche...marche...marche longtemps"! Il aboutit alors dans un château habité par un roi bonasse qui a "une fille d'une rare beauté" et que Ti'Jean épouse évidemment après bien des épreuves.

Plus que les autres tomes, le quatorzième parle de délivrance quand, subitement, une bête se change en homme ou en femme. Quelle est l'origine profonde et le sens de ces "délivrances"? Le Père Lemieux pourrait sans doute nous l'expliquer. Quand, à la page 81, la chatte se transforme en belle princesse, Ti'Jean reçoit sa confidence: "Ti'Jean, tu m'as délivrée de mon enchantement. Pour retrouver ma forme de princesse, il me fallait rencontrer un homme qui sût m'aimer!" Ailleurs (p. 248), c'est tout un village qui est "délivré". Cette espèce de possession par un animal vient-elle de la narration évangélique des possédés du démon?

En dehors de ces délivrances, quelle facilité de métamorphoses de toutes sortes, d'hommes ou de femmes en bêtes, de bêtes en hommes ou femmes! Notre folkloriste résume toutes celles de ce tome 14 dans l'index analytique au mot "métamorphose".

Tous ces récits ont-ils pour but de former le lecteur, de moraliser à l'instar de la fable? Non! Telle n'est pas l'intention poursuivie par nos conteurs. Ils se contentent de nous conduire dans un monde qui n'est plus le nôtre, où l'extraordinaire devient ordinaire, où une profonde compréhension mutuelle unit hommes et bêtes, où la justice, en général, domine et l'innocence récompensée, où la petite Cendrillonne mérite, par sa pureté, de devenir la femme du prince. Du seul chapitre intitulé "l'Ermite" se dégage un principe chrétien de haute spiritualité: Ti'Jean se déprend du diable en obéissant héroïquement aux conseils de l'ermite. Mais le conteur semble bien avoir voulu plutôt nous amuser en décrivant les épreuves grandissantes de son héros. Du Ciné-Famille?

Enfin le fond général de tous les récits accuse la division éternelle entre pauvres et riches, entre manants et princes. Passer du côté des rois qui habitent des châteaux reste l'idéal des contes, le rêve de tous les braves gens des chantiers ontariois.

"Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université - lisons-nous en page-couverture - comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants." Cette mémoire du peuple, le Père Lemieux continue à "l'interroger avec ferveur" puisqu'il a l'intention de se rendre jusqu'au trentième tome avec une centaine de conteurs.

Paul GAY

¹Les vieux m'ont conté, tome 14, publication du Centre franco-ontarien de folklore, sous la direction du Père Germain Lemieux, S.J., à l'Université de Sudbury, Montréal, les Editions Bellarmin, 1980, 358 p.

²En fait, s'il y a un trait caractéristique du Ti'Jean ontarien, c'est l'ingéniosité, mais une ingéniosité qui est singulièrement aidée par le conteur.

(Le Droit, 13 septembre 1980, p. 18.)

Claude Boisvert: Parendoxe

UN ECRIVAIN HULLOIS AU PAYS DE L'INSOLITE

Le père Noé aurait-il connu Jean-Baptiste Poquelin, alias Molière? Peut-être bien! Du moins en connaissait-il la langue et c'est cette surprenante découverte que vous ferez en lisant "l'Oeuf" l'une des vingt-six nouvelles qui composent Parendoxe, premier ouvrage d'un jeune auteur de Hull, Claude Boisvert, publié par les éditions Asticou, dans la collection "Nouvelles nouvelles".

Au Québec, les rares auteurs qui ont abordé l'insolite n'ont pas connu tellement de succès. Michel Tremblay, par exemple, s'était permis en 1966, de dépasser le réalisme tragique de ses pièces de théâtre pour commettre quelques textes intéressants dans ses Contes pour buveurs attardés, mais son roman fantastique, la Cité dans l'oeuf, est loin d'être aussi emballant.

Dans Parendoxe, Boisvert a su jouer sur plusieurs registres. Nouvelles fantastiques, contes drôlatiques et récits de science-fiction sont baignés d'une douce ironie et concourent à assurer à son recueil une diversité qui fait oublier la lourdeur de certains dialogues un peu longs et par trop métaphysiques. Il demeure toutefois assez difficile d'apposer des étiquettes de façon catégorique ou de ranger avec certitude dans un genre bien déterminé, ces historiottes qui ont le mérite de nous dérider, de nous propulser dans un ailleurs bénéfique, en même temps que de forcer notre réflexion sur la condition humaine. Bien sûr, on pourrait les loger toutes à l'enseigne de la "littérature de l'impossible" - c'était bien la volonté première de leur auteur en les rédigeant - mais encore faudrait-il s'entendre sur l'extension de ce terme. Que l'on songe un instant aux inventions géniales de Jules Verne qui font maintenant partie des réalités contemporaines.

Des textes comme "l'Incrévable", "le Vol du mont Blanc", font appel au merveilleux le plus pur, celui qui réunit sans anicroche personnages, événements farfelus et réalité quotidienne; plus encore, ils adoptent la structure des contes classiques. D'autres appartiennent carrément au genre de la nouvelle, car la psychologie des personnages prime sur tout le reste. C'est le cas d' "Un aller simple" (sans nul doute le meilleur texte du recueil) ainsi que de "la Mort d'un musicien" qui entrent dans la catégorie des nouvelles

fantastiques, car l'auteur a su y établir, comme dans "le Chat", un climat de terreur, une atmosphère de suspense qui étonnera le lecteur tout en captant son intérêt jusqu'à la dernière phrase.

D'autres historiettes s'apparentent au genre de la science-fiction, au genre de la "politique-fiction", devrions-nous préciser en ce qui concerne "Québec-Mars-Suisse", qui met en scène un preux chevalier de l'espionnage (l'auteur, esprit sarcastique, se serait-il bassement inspiré des héroïques "ouvreurs" de courrier royalment et légitimement patentés?), opérant dans un Québec indépendant et riche dont la principale source de revenus consiste justement à servir de "coffre-fort" aux capitaux internationaux et surtout... interplanétaires, car les Martiens composent la plus grande clientèle de son système bancaire. Détail cocasse, dans ce Québec de l'an 2000, la "Marsada", hymne "composé par Rougeaud de la Péninsule et inspiré à la fois par la "Marseillaise" et par l'antique "O Canada", est devenu le chant de ralliement populaire des nouveaux riches de l'Amérique septentrionale.

C'est cependant dans "Portrait de famille" que le caractère sarcastique de Claude Boisvert pourrait être d'une incommensurable utilité à la progression de l'humanité. Un petit futé, esprit génial et "patenteux" a inventé, en effet, un appareil photographique aux caractéristiques assez particulières, notamment celle de prendre des clichés en trois dimensions ou de gober, selon la volonté de son opérateur, les sujets exécrables et de les fixer pour l'éternité sur la pellicule. C'est ainsi qu'au cours du récit, disparaissent ces "oiseaux-piaillieurs" que sont certains politiciens plutôt véreux! Inutile de préciser qu'un dénommé John Turner serait sûrement intéressé à mettre le paquet pour obtenir un tel appareil!

Les historiettes de Boisvert font littéralement "voyager" le lecteur à une vitesse astronomique et les distances parcourues par l'esprit sont immenses. Du pays du Québec à la planète Mars, en passant par l'intérieur de l'utérus d'une femme en train d'accoucher, l'auteur nous transporte fréquemment dans des mondes imaginaires créés par lui pour nous consoler d'une réalité souvent déprimante. Dans ces au-delà accessibles seulement par la fantaisie de l'imagination, se glisse en filigrane une satire délicieuse juste assez bien dosée pour nous rappeler à l'esprit certaines réalités sociales et politiques qui n'ont rien de bien folichon. Dans "Ursule et la collaboration avec l'ennemi", par exemple, la société a enfin réussi à exploiter avec profit ses débiles mentaux. "Et tout ça pour un mariage", longue nouvelle imprégnée d'insolite, raconte les multiples et rapides voyages d'un jeune homme nouvellement marié: entre autres délices, il goûte à un petit carrousel de tortures brésiliennes drôlement efficaces, activités habilement apprêtées par ces artistes de l'électrochoc maintenant reconnus pour leur talent à l'échelle mondiale, mais absentes des brochures touristiques vantant

les joyeusetés du carnaval de Rio. Ces pérégrinations des personnages de Boisvert ne sont pas sans rappeler celles de Candide, même si l'auteur, dans son communiqué remis à la presse, prétend qu'il n'a voulu, en aucun cas, faire "oeuvre philosophique, ni politique".

Parendoxe, précise le même communiqué, est le premier livre en format de poche à voir le jour dans l'Outaouais. L'éditeur n'a nullement lésiné sur la qualité du papier qui n'a rien à voir avec celui habituellement utilisé pour ce genre de collection. La présentation graphique - le dessin de la couverture est de Boisvert lui-même - est agréable et la typographie est à l'avenant.

Pierre CANTIN

(Le Droit, 2 décembre 1978, p. 22.)

Yvette Naubert: Traits et portraits

DES NOUVELLES D'UNE RARE PERFECTION

Une nouvelle, c'est un instant raccroché à toute une vie. Yvette Naubert l'a bien compris qui nous donne treize nouvelles dans un nouveau livre, digne de ses oeuvres précédentes, Traits et portraits¹. Une nouvelle, dit parfaitement le Robert, peut se définir "comme un récit généralement bref, de construction dramatique (unité d'action), présentant des personnages peu nombreux dont la psychologie n'est guère étudiée que dans la mesure où ils réagissent à l'événement qui fait le centre du récit". Et le même dictionnaire de citer Baudelaire: "La nouvelle, plus resserrée, plus condensée (que le roman), jouit des bénéfices éternels de la contrainte: son effet est plus intense; et comme le temps consacré à la lecture d'une nouvelle est bien moindre que celui nécessaire à la digestion d'un roman, rien ne se perd de la totalité de l'effet." Si le récit s'allonge, s'il développe les épisodes, s'il creuse les situations et les caractères, on a alors de vrais romans, comme Carmen de Prosper Mérimée. Enfin, tandis que le conte se plaît dans le fantastique et l'extraordinaire, en créant l'étonnement et l'envoûtement du lecteur ou de l'auditeur, la nouvelle, pour sa part, choisit pour objet la réalité qui attire la pitié et provoque l'émotion.

C'est le cas des nouvelles de Traits et portraits. Si on se rapporte aux oeuvres précédentes d'Yvette Naubert, qui, mieux qu'elle, connaît la tragédie des vies manquées, les misères et les lâchetés de l'amour, les souffrances de toutes sortes qui constituent le lot de toute vie, la férocité et l'égoïsme des mâles, la gêne des petits, perdus dans la fourmillière humaine, les vendeuses au rayon? A ce point de vue, Traits et portraits se place à la suite des Contes I et II de la solitude du même auteur.

Dans "Personne ne comprend", ce n'est plus Yvette Naubert qui parle, mais une brave ouvrière délaissée de son mari et de sa propre fille. Dans "la fête des mères", une femme raconte sa passion pour un jeune homme d'une rare beauté qui s'appelle David - femme cependant extérieurement vénérable, tellement vénérable que son mari et ses enfants qu'elle hait ne croiraient pas à son aventure, si on la leur narrait. Que de passages, dans ces nouvelles, prônent l'épanouissement et la libération de la femme! Dans "Ce n'était pas un cauchemar, la

mort a réellement passé", le lecteur est heureusement surpris de voir une femme qui aime passionnément son mari: des femmes de ce genre n'abondent pas dans les romans d'Yvette Naubert! Mais il déchante tout de suite: cette même épouse hait intensément son fils!

Le type même de la nouvelle se trouve en particulier dans "Refllet" et surtout dans "l'Organiste" qui non seulement rejoint entièrement le genre de la nouvelle, mais cause une émotion profonde sur le lecteur. En voici le résumé: pendant que Louise Lacombe, organiste de 68 ans, joue à la tribune de l'église "Voici le Sauveur des païens" de Bach, le curé arrive et lui signifie la décision des marguilliers: on vend l'église et l'orgue. A cette nouvelle, la pauvre femme qui avait consacré toute sa vie à l'orgue et la grande musique, ressent un choc d'autant plus fort qu'elle avait pensé démissionner plus tard en léguant ses fonctions d'organiste à un jeune homme de vingt ans, un vrai génie, son élève. Ce jeune homme qu'elle aime sans oser se l'avouer arrive alors à la tribune. La voyant toute pâle, il lui demande: "Etes-vous malade, mademoiselle?". "Mais elle ne put le lui dire. Un silence effrayant tendit une voile dans tout le temple, recouvrit les orgues qu'il déroba à ses yeux et la recouvrit elle-même tout entière. On crut que l'organiste était morte du chagrin que lui causait la perte de son orgue. De cela aussi sans aucun doute." (P. 142.) L'habileté de cette nouvelle réside dans le paroxysme dramatique: un seul incident termine tragiquement toute une vie et l'explique en même temps: Louise Lacombe meurt avec son instrument mort.

Quel plaisir de lire des pages si travaillées! des pages très riches dont chaque ligne nous retient par la profondeur de la pensée et la perfection de l'expression! Le génie de la création dirige la plume d'Yvette Naubert. Il y a des paragraphes d'une venue extraordinaire: on dirait l'auteur entraîné par sa propre création, ne la dominant plus, mais la vivant intensément. On notera spécialement les nombreux passages sur la musique qui rappellent l'auteur des Pierrefendre I, en particulier "le Violoniste aux doigts manquant", "l'Organiste", "le Facteur mélomane". La musique serait-elle - comme chez Nelligan - l'âme de l'âme d'Yvette Naubert? Que dire aussi des locutions heureuses, très nombreuses dans le livre et qui montrent un écrivain en pleine possession de son talent? Par exemple: "Le vent tourmentait les arbres qui semaient leurs dernières feuilles." (71.) Ou encore: "Charles n'aurait pour rien au monde dérangé son sommeil (le sommeil de sa femme), mais sa présence dans la pièce voisine formait comme un rempart de tendresse que le temps n'avait pas abîmé." (156.)

Un critique pointilleux pourrait peut-être trouver que "le Facteur mélomane" semble se contenter de présenter un caractère; que d'autres légers morceaux tendent, par leur douce poésie, vers le conte, par exemple "Flocon de neige", "O mes filles, toutes mes filles", "le

Rêve"; qu'un autre "les Larmes" ne prépare pas suffisamment le suicide final; que deux autres: "Fernande ou une mesure comblée" et "le Rêve" abondent en péripéties probablement trop nombreuses. Mais ces réserves ne diminuent pas la valeur de l'ensemble.

Boileau disait: "Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème." On pourrait le parodier en disant: une nouvelle sans défaut vaut seule un long roman. Les treize nouvelles d'Yvette Naubert sont treize romans en miniature, pleines de l'expérience de la vie et de ce frémissement du coeur qui dénote les vrais écrivains.

Paul GAY

¹Yvette Naubert, Traits et portraits, nouvelles, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1978, 164 p.

(Le Droit, 2 juin 1979, p. 21.)

ROMANCIERS

Gérard Bessette: Mes romans et moi

GERARD BESSETTE AUTO-BIO-PSYCHO-CRITIQUE

Dans la situation un peu spéciale où je me trouve - amitié franche et cordiale de l'auteur et fréquentation assidue de toute l'oeuvre jusque, occasionnellement, dans des zones inédites -, j'ai cavalièrement effectué une lecture assez irrévérencieuse du livre auto-bio-psycho-critique de Gérard Bessette, Mes romans et moi. Au moment d'en rendre compte, je veux citer au préalable une phrase d'Albert Thibaudet dont, praticien, je reconnais avoir souvent éprouvé la vérité et qui me paraît s'appliquer encore plus strictement à l'AUTO critique romanesque: "La critique du roman est elle-même un roman dont les romanciers sont les personnages." Aussi bien ai-je pris mon parti de traiter du dernier-né critique de G. Bessette comme d'un roman - ce qu'il est du reste tout à fait, au plan d'une inconsciente et très freudienne fabulation (j'ajoute que cela n'infirme pas, à quelques détails historiques près, l'essentielle vérité de l'ouvrage).

Rien n'empêche un romancier de se critiquer soi-même, et chacun le fait (normativement) avec plus ou moins de lucidité ou de complaisance, en cours de création d'une oeuvre. Mais se psychocritiquer soi-même, fût-ce avec un grand recul, tenter l'exploration de son propre inconscient-subconscient, c'est là une entreprise plus paradoxale, dans la mesure où elle implique un aléatoire jeu de cache-cache qui ne peut être conduit sans quelque illusion.

Il faut distinguer deux types de discours (romanesque) dans le livre de Gérard Bessette: d'abord un premier "récit" d'une quarantaine de pages, intitulé "Mes premiers souvenirs" et qui se rattache au genre des "mémoires"; puis le texte critique proprement dit, "Mes romans et moi", où l'auteur tente de (psych-) "analyser le moins subjectivement possible" (p. 55) ses propres romans.

De la première partie je dirai, somme toute, peu de choses, n'étant pas du tout en mesure de mettre en question l'authenticité des faits rapportés. Gérard Bessette fait un sort à ses propres souvenirs jusqu'à l'âge de dix ans, sans presque se référer à ceux d'autres témoins. En reconstituant ainsi à l'aide de bribes et dans une optique particulière le chapitre initial de son devenir, le mémorialiste donne

une forme à son passé en lui cherchant (en lui inventant - c'est là qu'est le "roman") un sens: il en fait l'enfance du futur romancier de la Bagarre, du Libraire, des Pédagogues, de la Commensale, de l'Incubation, du Cycle, des Anthropoïdes, etc. L'univers représenté est celui d'une famille de petites gens, avec un père faible (du côté de qui le critique freudien cherchera les vérifications de son oedipe), une mère traditionnelle à la "foi ardente et 'charbonnière'" (30), une soeur aînée, compagne et complice dans les premiers jeux de création. Signe caractéristique d'atmosphère très souligné et qui "a certes profondément marqué" (27) l'auteur, une dépendance complète vis-à-vis de l'Eglise: économique (le père est bedeau, le petit Gérard gagne ses sous comme servant de messe et la famille habite une maison - qui, au demeurant, "aurait sûrement plu à Gaston Bachelard" (23) - à l'ombre du clocher) et "spirituelle", dans "un monde prélogique et magique" (30). Autour du quatuor familial évoluent des personnages dont le côté drôlatique seul est dessiné: la vieille grand-maman et sa commère Vitaline, l'une et l'autre tricheuse et menteuse non sans collaboration de la part du petit Gérard; Baptiste-la-Baloue, l'"arriéré mental" (24), le curé Archambault avec son "don" de guérisseur à la manque (30), le vicaire Longet porté sur la bouteille, et quelques autres comparses plus ou moins obscurs. Le trait le plus remarquable est sans doute cette tendance collective (puisque y participent aussi la soeur et les parents) à la fabulation qui culmine assurément dans la glossolalie du mythique chat Pilou (32-35), mais qui s'exerce de toutes les façons ludiques, notamment dans la mise en place d'une "petite Comédie humaine" (48) où les deux enfants s'amuse à prêter à des animaux fabriqués des sentiments humains (sur le modèle inverse de ce que fera plus tard l'auteur des Pédagogues et de la Commensale en ramenant les hommes à l'apparence et au comportement de l'animal).

On trouve en fait ici en avant-goût le chapitre initial des "mémoires totaux: sans doute posthumes" du romancier, annoncés ailleurs dans l'ouvrage (98).

Le reste du livre (73 pages), "Mes romans et moi", est explicitement d'auto-psycho-critique. Mais il comporte aussi des aveux, des révélations, des éléments de mémoires donc, des souvenirs reliés à la genèse des romans, et c'est là, me semble-t-il, qu'intervient une certaine part de fiction. Quand il s'en tient à son dessein de (psych-) analyser le texte de ses romans par rapport auxquels il a pris toutes ses distances, je puis fort bien différer d'opinion critique avec lui sur des possibilités d'explication en profondeur, mais je lui reconnais le droit d'interpréter les textes du dénommé Gérard Bessette, comme il le fait de ceux de Victor-Lévy Beaulieu ou de Gabrielle Roy. Souvent d'ailleurs il s'agit d'une simple lecture, commentant à peine le texte comme c'est le cas du fameux passage "parataxique" de la Commensale

(89-94). Mais quand il s'écarte du texte pour faire état de données historiques et de dates ou pour révéler rétrospectivement de supposées intentions, certaines affirmations me paraissent contestables ou appelleraient, du moins, un peu plus de nuance. J'en donnerai ici quelques exemples.

Et d'abord, autour précisément de cette fameuse séquence de la Commensale où le passé tout à coup fait irruption, j'ai le sentiment que l'auteur passe à côté du véritable problème et qu'il contribue à créer une sorte de légende à propos de l'abandon du roman puis de sa tardive publication. C'est parce que j'y ai moi-même un peu travaillé que j'ose en parler. Il est évident que cette scène a une grande importance; elle répond d'ailleurs à un besoin psychologique indéniable, très nettement ressenti. J'ai dit naguère (Lettres québécoises, no 1, p. 39) que sur une note de 1960, glissée dans le manuscrit, on lit: "Nécessité peut-être de donner un passé à Chayer". Après coup, l'auteur trouve que cette évocation du souvenir d'enfance détonne (74), de la même façon que celui de Jean Lévesque dans la scène centrale de Bonheur d'occasion; et cette "erreur" serait l'"une des (multiples) raisons qui / 1' / ont fait retarder si longtemps la publication de la Commensale" (74), comme, du reste, la fondation des Editions Quinze serait la cause de la sortie du manuscrit du tiroir (74, note 5). Entendons-nous. Ce qui "détonne" dans cette scène n'est pas d'ordre psychologique mais esthétique. L'évocation (plausible, "nécessaire") du passé est présentée in actu, en acte, comme si le récit de la Commensale était un monologue intérieur; or, dans ce roman, le lecteur n'est pas collé à l'événement vécu (agi, pensé) sans recul par le personnage, mais suit la rétrospective écrite d'un narrateur situé quelques jours après les faits et qui, au surplus, dans l'état de fatigue où il doit être, au moment où il arrive à ce stade, a d'autres soucis que de chercher des effets stylistiques en recréant in actu une scène, même intense, qui a eu le temps et le moyen, comme tout le reste, de se décanter.

Quant à la fondation des Editions Quinze, Gérard Bessette l'a peut-être oublié, mais le moins que l'on puisse dire c'est que cela a été un pur hasard dans la publication de la Commensale. Avant qu'il ne soit même question de l'existence de Quinze, le manuscrit était décidément sorti du tiroir et d'autres éditeurs ("Cahiers du Québec" de Jacques Allard chez Hurtubise HMH, "Cahiers d'inédits" aux Editions de l'Université d'Ottawa et le défunt Jour de Jacques Hébert) s'étaient dits prêts à le publier.

Toutes ces chinoïseries de dates et détails ont au fond une importance même en psychocritique. Je songe par exemple au passage assez développé de Mes romans et moi consacré à la Bagarre. L'auto-psycho-critique y insiste beaucoup sur le problème du dépassement du père. Gérard

Bessette aurait "commencé la rédaction de la Bagarre au lendemain de la crise d'apoplexie qui devait emporter son père / deux ans plus tard (1959)" (59). Mis à part ce millésime précis (trop grave - mort du père - pour que je le croie fictif), tout le reste flotte. La Bagarre est sortie en 1958; si sa genèse est liée à la crise paternelle d'apoplexie survenue en 1957 (deux ans avant la mort du père), les choses sont allées bon train puisque en un an (ou un peu plus: 1957-1958), non seulement la Bagarre a été écrite et publiée, mais le Libraire (où incidemment le père n'a pas grand-chose à voir) a aussi été mis au point (car je sais de source sûre que le second roman était achevé avant le départ de l'auteur de Pittsburgh pour Kingston, à l'été 1958). Je n'irai pas jusqu'à soutenir que le rôle prêté au père dans l'élaboration inconsciente de la Bagarre est une pure vue de l'esprit (après tout, l'auteur n'a pas eu besoin que son père ait une crise ou meure pour développer un oedipe), mais on comprendra pourquoi j'ai voulu lire Mes romans et moi comme un roman. En réalité il y a d'autres vues possibles, liées ou non à ce que j'appelle la troncature du cas (Gérard Bessette ne veut ici considérer que ses romans). Ainsi quand il écrit, toujours à propos de la Bagarre: "C'est à ce moment-là seulement que je me suis carrément décidé à dépasser mon père; par le truchement de l'écriture", moi je me dis que l'auteur des Poèmes temporels aurait pu affirmer la même chose en avançant d'au moins dix ans le moment fatidique.

Je ne veux pas être tâtillon, mais je relèverai encore les propos sur l'Incubation. Le texte contient déjà beaucoup d'aveux et davantage de promesses de révélations plus ou moins anecdotiques qu'explicitent des mémoires futurs. Le point que je me contente de toucher est celui du changement de style qui fut effectivement provoqué par des causes physiologiques (maladies, médicaments engendrant de véritables états seconds) au moins autant (sinon plus) que littéraires (influence des nouveaux romanciers). Le texte mentionne bien deux maladies mais insiste surtout sur la seconde, la plus grave, celle de 1963, et reste un peu confus sur le commencement réel de l'Incubation. Gérard Bessette a dû écrire tout cela de mémoire sans se référer à ses notes anciennes, alors qu'il m'a donné, il y a quelques années, la preuve irréfutable de ce que les premiers griffonnages de l'Incubation chevauchent les derniers de la Commensale, qu'ils ont été jetés sur papier à Paris et à Londres à l'été 1962 alors que l'auteur, malade, était justement dans des états seconds, propices au style "délirant". Mais cela n'empêche pas la scène "parataxique" de la Commensale, (dont j'ai parlé plus haut) déjà dans le style "stream of consciousness", d'être antérieure à tout cela.

Je m'arrête ici et n'entre pas dans d'autres détails. Disons que, mis à part le fait que j'ai tout de même goûté et apprécié Mes romans et moi, je corrobore l'avis rapporté par Gérard Bessette (99)

et exprimé par un collègue qui, lui, n'avait pas aimé cette auto-critique: "Elle /cette entreprise/ pourra toujours, disait-il, servir à révéler vos scotomisations, votre cécité sélective (ce que les anglophones appellent les blind spots)."
Que dirait de tout cela ce cher Glen Shortliffe (au fait, alors que des Ricard et autres sont nommés dans ce livre, lui ne l'est pas, fait-il partie du refoulé)?

Puisque nous sommes en pleine vérité de roman, pourquoi Gérard Bessette ne ferait-il pas maintenant, mieux que le VLB de Hugo, Kerouac et Melville, un vrai roman qui serait un ouvrage critique?

Réjean ROBIDOUX

(Lettres québécoises, n° 15, août-septembre 1979, p. 42-43.)

Gérard Bessette: Le Semestre

LES BILANS D'ECRITURE DE GERARD BESSETTE

On dirait que, depuis un an, l'écrivain Gérard Bessette sentant l'âge venir s'est lancé dans une opération systématique de mise à jour et d'inventaire. Non seulement Omer Marin, narrateur et principal acteur du Semestre¹, dresse-t-il ce qu'il appelle expressément un bilan de sa vie, mais l'auteur lui-même, qui avait pendant vingt-cinq ans passablement nomadisé d'un éditeur à l'autre, semble avoir élu comme foyer de retraite (active) la maison Québec/Amérique, où il a logé sa production récente et commencé de rééditer ses oeuvres précédemment publiées. C'est ainsi que reparaisent coup sur coup (fin 1979-début 1980) la Commensale² et le Cycle³, cependant que sont lancés le Semestre et la Garden-party de Christophine⁴. Il faut du reste noter, à propos de ce dernier ouvrage, que, des six nouvelles qu'il collige, seule la dernière, qui donne son titre au recueil, est inédite, divers périodiques ayant déjà fait un sort aux autres textes, tout au long des années 60.

Ainsi donc Gérard Bessette, qui vient de toucher la soixantaine, se trouve-t-il parvenu à un tournant de récapitulation, et c'est dans la thématique même du Semestre, "roman-bilan", que cela est le plus significatif et, résolument, le plus concerté. Il s'agit, bien sûr, d'un personnage fictif: à l'occasion des aventures érotico-pédagogiques qui marquent la fin d'un insolite semestre et de sa carrière universitaire, c'est toute son existence que le professeur Omer Marin conçoit de retrouver et de liquider. Mais il est flagrant que tout est mis en oeuvre dans la texture du récit pour que le lecteur ait envie d'identifier le personnage-écran à Gérard Bessette lui-même faisant son propre bilan d'homme, de critique littéraire et d'écrivain. Qu'en est-il au juste?

Considérons d'abord le cas des clés anecdotiques. Celles-ci abondent et surabondent dans le Semestre. Point n'est besoin d'être subtil pour établir un rapport avec la réalité quand Omer Marin référant à ses ouvrages passés énumère ses Poèmes spatiaux, la Rixe, le Bibliothécaire, les Enseignants, l'Elucubration, l'Epicycle, l'Avaleuse et les Hominiens. Son oeuvre est décidément bien près de celle de Gérard Bessette (Poèmes temporels, la Bagarre, le Libraire, etc.), qui s'en trouve, du coup, relativement éclairée. Est-ce à

dire qu'il en va de même de la vie et qu'il faille s'en tenir aux équivalences faciles de l'autobiographie pure et simple? Assurément non. On peut (on doit) certes reconnaître d'innombrables recoupements et ressemblances, aussi bien dans le déroulement de l'existence parallèle des jumeaux Marin/Bessette que dans les lieux (Narcotown/Kingston, Princess/Queen's University, etc.) qu'ils hantent, chez les comparses divers (qu'il serait parfois inconvenant d'oser nommer) de leur quotidien intime et personnel ou chez les têtes de turcs du monde littéraire (les Butor-Ali Nonlieu, Jack MacFerron, Vinicole Brosseuse et autres Jean Achier-Laid). Mais cela relève de l'amusement et d'un certain goût de la trop facile blague plus que d'autre chose. La vraie signification est ailleurs, dans une autre dimension et à un niveau plus essentiel, mais elle est alors bessettienne jusqu'à l'audace selon le projet (accompli) de "strangler (se disait Omer) ce qui peut rester en moi de respect humain et mettre mon coeur à nu" (p. 258).

Le Semestre est un grand exercice (un grand essai) romanesque sur le roman où l'on ne nous cache rien du "comment ça se fabrique". En particulier, le rapport nécessaire de distanciation et de coïncidence entre le vécu et l'oeuvre d'art est, tout au long du récit, à la fois illustré et analysé. Qu'il s'agisse du tracé matériel de la plume et de l'encre (273), des trucs plus ou moins conscients de son écriture (200-201), de sa compulsion à changer toujours de technique (267), qu'il réfléchisse sur des données aussi fondamentales que celles de l'optique romanesque (201-205, 214-215) ou qu'il décortique méthodiquement (freudiennement) et par le menu un rêve intense (116-118), il ne cesse de porter sur l'auteur de son oeuvre passée, présente et future un jugement détaché et sainement ironique.

Mais l'ouvrage a aussi cette originalité de reposer pour une part importante de sa signification sur la critique (la psychocritique) d'un autre roman, en l'occurrence: Serge d'entre les morts de Gilbert La Rocque. C'est en fait l'occasion de représenter sur le vif les phases de préparation et d'accomplissement de l'analyse d'un texte romanesque, de sorte que, au plan de la méthode, le Semestre prend à ce titre valeur épistémologique. Cela permet en même temps de réussir la vue intérieure qui n'avait pas été réalisée dans les Pédagogues de Gérard Bessette (ou les Enseignants d'Omer Marin): montrer un professeur en acte professionnel, en train d'incuber ses cours et de les donner. Il entre en vérité dans l'opération au moins autant de hasard et d'instinct que de science codifiée. Mais la réalisation me semble probante.

Il y a bien plus encore. Par le jeu d'une mise en abyme détaillée, le Semestre s'incorpore littéralement Serge d'entre les morts. Le phénomène de correspondances qui doit de toute nécessité exister entre la psyché du romancier "étudié" et celle du critique, provoquant dans

les "tréfonds affectifs" d'un Marin-Bessette des "remuements sismiques" (75), donne certes à plein dans la partie proprement analytique, qui aurait pu devenir un article savant. Mais la syntonie s'exerce encore plus puissamment dans le registre esthétique, comme si se vérifiait à l'échelle des personnages et de l'univers du roman le principe affirmant que la vie imite l'art. Chacun à sa façon et complémentaiement, Omer Marin (Gérard Bessette) et Sandra Karolanski ("Madame Bovary", c'est moi") communiquent par osmose avec le petit Serge qui cristallise leur cas secret, et la conscience partagée d'une telle expérience culmine pathétiquement dans la scène à mon sens la plus érotique du Semestre, qui n'en est pas une de coût (il y en a d'autres...) mais de lecture (75-90). Ainsi donc l'analyse de Serge d'entre les morts, loin d'être un hors d'oeuvre, s'intègre-t-elle comme une élucidation saisissante de l'intime des personnages, car dans l'opération non seulement l'on comprend mieux l'oeuvre de Gilbert LaRocque, "mais - davantage - ces scènes n'évoquaient-elles pas dans les tréfonds de Marin des images primales préhistoriquement vécues-entrevues" (75). C'est pourquoi Sandra, quant à elle, pourra dire à son professeur: "Vos cours n'ont pas été comme les autres ce n'était pas de la littérature c'était la vie c'était moi c'était mon père /.../ vos cours pour moi ont été beaucoup plus que des cours ce furent des expériences vécues profondément flesh and bones" (86-87). Au demeurant la question est directement posée (et assez bien résolue): "lorsque je fais (censément) de la critique (psycho-), dit Omer Marin, quelle différence y a-t-il entre mon texte et un texte romanesque sauf que le premier est entrelardé de citations?" (175). Dans le Semestre, les citations sont très nombreuses et nous restons néanmoins en plein roman. Est-ce à dire que la psychocritique se rattacherait à un genre "romanesque"? - Pourquoi pas? cela ne l'empêcherait en rien d'atteindre une certaine vérité. Il me semble en tout cas qu'en servant ainsi de miroir Serge s'illumine et que les deux romans s'enrichissent mutuellement. Et je croirais, par comparaison, que le résultat obtenu dans le Semestre est meilleur que chez "Butor-Ali Nonlieu dans "ce verbeux Monsieur Melville d'une incroyable platitude" (112-113).

Le style lui-même participe de la tentative générale de bilan. Il fait en quelque sorte la somme des procédés bessettiens mis en oeuvre dans les textes des quinze dernières années: notamment l'Incubation (l'Elucubration d'Omer Marin), le Cycle (l'Epicycle), les Anthropoïdes (les Hominiens)... Ecriture "obsessionnelle", a dit "un critique universitaire sagace (une fois n'est pas coutume)"; "(Comme celle de LaRocque)", ajoute le narrateur (275-276) soulignant dans un autre registre son affinité avec Serge d'entre les morts. Omer Marin (Gérard Bessette), très sensible aux odeurs (douteuses) mais déplorant une carence visuelle dans sa capacité d'appropriation et d'expression de la réalité, se définit surtout "comme un verbo-scripteur-auditeur parce qu'il ne voyait pas les mots (à moins qu'ils ne fussent devant ses yeux) mais il les

sentait-percevait comme des carrefours de signification ou des déferlements rythmiques ou des réseaux de structuration (logiques syntaxiques)" (190). En vérité, l'auteur (narrateur) du Semestre a incontestablement le goût des mots (francs, nouveaux, cocasses, étonnants...), et son souffle nombreux (heureuse compensation pour le presque vieillard cacochyme miné par le combat des chlamydiae et des tétracyclines) transcende absolument la loi des grammairiens, quand il étire "le cahin-caha des phrases interminables" en ces "périodes (oratoires) mais cahotantes et comme haletantes-trébuchantes interrompues par de fréquentes parenthèses-tirets mais presque dénuées de ponctuation et entre les divers membres desquelles (phrases semées d'obstacles comme un terrain de steeple-chase) Marin essayait d'opérer-ménager des sutures-transitions subtiles et à la limite invisibles à la façon d'un chirurgien esthétique" (200-201). Dans un tel train d'enfer, tout finit par tourner à l'épique, le banal comme le scabreux, la réflexion métaphysique comme la grosse facétie.

Dans tout cela, une fois faite à la fiction sa part (congrue), il importe en concluant de revenir sur le côté résolument très autobiographique de la récapitulation de ce Semestre. Ce qui est en cause c'est bien moins la matérialité des événements et des personnes qu'un certain esprit qui s'explore et qui prend sa propre mesure. A cet égard, le livre, par ailleurs assez drolatique, me paraît très émouvant. L'homme qui s'y projette a effectué sa descente initiatique jusqu'au fond de son être, présent et révolu. Il peut crâner, mais il est revenu de bien des illusions sur les autres ou sur soi-même et son ironie, qu'il exerce à tout venant, n'est au fond qu'une forme agressive de sa pudeur. Ancien fêtard devenu ermite (261), il se sait en fin de course: pour le meilleur et pour le pire, sa carrière universitaire est terminée et son ultime flambée érotique, plaisante dans son inopportunité, n'aura guère été que l'occasion de réinventer les expériences décevantes de son passé. La mort dont il n'a pas consciemment peur parce qu'il refuse d'y penser sérieusement (156) est tout de même toujours présente à l'horizon de la réalité, de l'imagination et de la mémoire. Et c'est elle, finalement, qui motive la frénésie d'écrire à quoi tout se ramène, ce désir de survivre et, fût-ce dans la dérisoire permanence d'une plaque de bronze au fond d'un parc de Narcotown (235), de ne pas être oublié...

Réjean ROBIDOUX

¹Gérard Bessette, Le Semestre, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1979, 278 p.

²Id., La Commensale, roman, Montréal, Québec/Amérique, réédition, 1980, 156 p.

³Id., Le Cycle, roman, Montréal, Québec/Amérique, réédition, 1980, 213 p.

⁴Id., La Garden-party de Christophine, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique, 1980, 123 p.

(Relations, n° 461, juillet-août 1980, p. 219-221.)

Gérard Bessette: Le Semestre

"Le (dernier) Semestre du professeur Gérard (Omer Marin) Bessette et la suite"

/.../ "tourner la page mais sans l'oublier car il me reste à l'écrire à décrire ce demi-semester houleux-accidenté (j'augé selon ma petite échelle de pédagogue narcotownien bien tranquille) à le revivre dans un état second pour me (re)catharsiser de mes fantômes en espérant que je saurai - malgré la récenteté de ce vécu-revécu - imager la distanciation idoine à la rédaction d'un insolite roman-bilan..." (p. 278.)

Qui écrit ces lignes, les dernières, du Semestre où se trouve formulé le projet du roman que, en les lisant, j'achève de traverser? Bien sûr, c'est le dénommé Omer Marin: celui-là même qui dit "Je" dans le monologue direct et qui, comme narrateur, coiffe le récit à la troisième personne servant de cadre au déroulement recréé des faits et des pensées. Mais la tentation est forte pour le lecteur d'établir les équivalences univoques de ce fichu personnage avec son créateur qui, du reste, ne se prive pas non plus, à l'occasion, de montrer le bout de son nez (et bien d'autres choses encore). "Ainsi", dit sans ambages et très tôt dans le livre celui censément dont on lit le nom sur la couverture, "dans cette espèce de roman qui s'intitulera probablement Le Semestre je n'ai pas dit pourquoi le protagoniste Omer Marin (qui est plus ou moins moi) se met à écrire une espèce de récit de son dernier semestre (qui fut-sera peut-être son dernier semestre d'enseignement). Mais sans doute ne sait-il pas lui-même (pas plus que moi) les motifs-pulsions-impulsions qui l'incitent à entreprendre ce drôle de récit-chronique-roman" (21).

Il y a un an (Lettres québécoises, n° 15, août-septembre 1979) à propos de Mes romans et moi qui se voulait expressément une oeuvre de "mémoires", j'ai tenu à souligner un certain aspect de "fiction". A l'inverse, cette fois, on ne peut éviter de parler d'"autobiographie" dans ce qui n'est pourtant pas autre chose qu'un roman. Le projet lui-

même est de type proustien, et d'ailleurs la référence critique à l'auteur d'A la recherche du temps perdu est donnée explicitement dans le texte (258). Nous trouvons donc ici affirmée dans l'intention et dans la réalisation la structure d'un "roman-bilan", plein de renvois à des faits et gestes personnels vécus (ou inventés) mais toujours stylisés. Il ne faut pas s'y méprendre toutefois. Au fond, chacune des oeuvres précédentes de Gérard Bessette, nourrie des expériences de l'auteur, réelles ou possibles - dont, au surplus, le présent récit nous fournit bien des clefs, à propos par exemple de l'Incubation ou du Cycle, voire des épiques Anthropoïdes ou de la brève Romance - était aussi à sa façon et à son heure un roman-bilan. La ressemblance anecdotique délibérément sur-accusée vise à leurrer le lecteur. On nous passe tant de clefs, vraies ou fausses, qu'il devient illusoire et surtout inutile de vouloir s'en servir. Et d'ailleurs, pourquoi? Ce n'est pas dans une dimension historique - reconstitution-confession-mémoires d'une vie vécue - qu'il faut chercher la vérité de l'ouvrage. Le filon autobiographique peut être tour à tour amusant ou irritant pour le lecteur, il n'a sans doute d'intérêt - thérapeutique - que pour l'auteur qui se plaît à tracer les pistes et tout autant à les brouiller. Le Gordon Blackwell de ce Semestre, par exemple, est certes proche parent de son homonyme de l'Incubation, et l'un et l'autre renvoient - mais jusqu'à quel point? - à feu Glen Shortliffe qui fut une bonne dizaine d'années le compagnon d'incartades de Gérard Bessette, en plus d'en être le collègue et le traducteur, mais, somme toute, qu'importe que ce qu'on lui attribue corresponde ou non à la réalité? Il n'en reste pas moins que certains coups de patte où l'émergence de la fiction est ambiguë peuvent être troublants pour le lecteur qui a un peu (très peu, trop peu) connu les personnes mises en cause. A ce point de vue, ce que j'apprécie le plus ce sont les règlements de compte avec soi-même à quoi se livre allégrement le personnage (et derrière lui, l'auteur) tout au long du récit. La non-complaisance à l'égard de soi fait un très heureux contrepois à la roserie vis-à-vis des autres. D'autant plus que, en l'occurrence, l'ironie est l'une des composantes de l'intériorité qui constitue l'un des aspects les plus importants de la signification de ce Semestre.

Nous avons en effet ici un roman où la condition du professeur est vue et représentée du dedans et, si j'ose dire, pour le meilleur et pour le pire, du tréfonds (même scabreux). En cela, le Semestre (1979) est très distant des Pédagogues (1961) où les enseignants, tout aux luttes sociales et à la vie mondaine, n'étaient jamais montrés préparant ou donnant des cours. Tel n'est évidemment pas le cas d'Omer Marin pour qui toute l'existence - ou sa remémoration -, passé et présent, maladie et santé et jusqu'à la vie sexuelle, s'intègre, et parfois de façon cocasse, à la fonction pédagogique. Sur tous les plans (anecdotique, critique, esthétique), le professeur Omer Marin est en situation d'inventaire et de récapitulation.

Presque sexagénaire, au bord d'une retraite anticipée et non encore bien remis de la sérieuse maladie qui lui a fait manquer une partie de l'année scolaire, l'universitaire un peu désabusé connaît une bonne fortune inespérée. Il est entraîné avec l'une de ses étudiantes "anglotes" dans une aventure sentimentale et charnelle qui non seulement le comble mais qui lui permet (surtout) de rêver, revoir, revivre, par analogie, ressemblance ou contraste, tout son passé amoureux, conjugal et passionnel.

Le prétexte ou le mobile (en tout cas l'occasion) de l'exploit érotique est offert par l'analyse psychocritique de Serge d'entre les morts, roman (1976) de Gilbert La Rocque, qui, en vertu d'une décortication systématique très détaillée, décelant un jeu de correspondances des plus serrées, colle au devenir des personnages du Semestre comme une nécessité d'explication intime. Mais c'est aussi l'occasion pour le narrateur (psycho-)critique de relater avec insistance son cheminement global depuis "l'époque où il croyait encore à la "littérature pure", influencé sans doute par Mallarmé Valéry et consorts qu'il avait intensément admirés" (11) jusqu'à l'instance plus récente (actuelle) où "devenu freudien-mauronien-psychocritiqueur il ne séparait plus l'homme (profond) de l'oeuvre ni le prof du cours" (11). Et le reste naturellement s'ensuit.

Quant au style, pour réaliser adéquatement sa rétrospective générale, le romancier Marin (Bessette), bien au fait de sa "manie-compulsion de changer sans cesse de technique" (267), a inventé une écriture narrative qui fait en quelque sorte la somme de toute son oeuvre antérieure, réunissant les ressources essentielles des manières les plus diverses, précédemment expérimentées: souci réaliste de la Rixe (la Bagarre) de saisir et d'évoquer les êtres sur le vif; détachement ironique d'un "je" incisif et sans (auto-)pitié, comme dans le Bibliothécaire (le Libraire); grossissement caricatural du trait naturaliste, caractéristique des Enseignants (les Pédagogues); hantise arithmomaniacale de la précision du narrateur de l'Avaleuse (la Commensale); torrent idéo-verbal de l'Elucubration (l'Incubation), rageant d'impuissance contre l'incontrôlable absurde de la vie (et de la mort); souffle nombreux et concret de la parolade épique à saveur originaire ou primale (dirais-je en sollicitant un peu les termes psychanalytiques) des Hominiens (les Anthropoïdes)...

Ce Semestre, qui se lit avec plaisir, est un puissant ouvrage de synthèse, l'une de ces oeuvres d'aboutissement où un grand romancier au sommet de son art peut oser sans impudeur, mais aussi sans vergogne, se mettre à nu. Il s'inscrit chez l'écrivain Bessette dans une conjoncture de véritable récupération. Outre l'opération "mémoires", entreprise avec Mes romans et moi (paru six mois avant le Semestre) est-ce une réparation de toute l'oeuvre qu'entament les rééditions

de la Commensale (1979) et du Cycle (1980)? La sortie récente de la Garden-party de Christophine (1980) va dans le même sens. En même temps qu'il y publie ce récit-dialogue qui donne son titre au recueil, l'auteur réunit cinq nouvelles écrites dans les années 60 et qui ont toutes eu leur importance, à leur heure, dans l'évolution du romancier: "l'Accident", "l'Emplâtre" et "l'Extrême onction" appartiennent à une veine créatrice antérieure à l'Incubation, cependant que "Grossesse" marque une transition vers la "modernité" du Cycle et que "Romance", ce "drôle de récit-poème" en une seule phrase, est la seule oeuvre de Gérard Bessette qui garde tel quel son titre quand Omer Marin la prend à son compte et l'explique, dans le Semestre (260-261).

Le moins qu'on puisse dire c'est que, si Gérard (Omer Marin) Bessette a voulu anticiper sa retraite, celle-ci semble s'amorcer dans une sorte d'euphorie très active. La liberté conquise devrait nous valoir, dans les années qui courent, une impressionnante et toujours originale production.

Réjean ROBIDOUX

(Lettres québécoises, n° 19, automne 1980, p. 23-25.)

Dodécaèdre ou les eaux sans terre

UN RECIT DE RENE CHAMPAGNE

René Champagne, professeur de philosophie à l'Université de Sudbury, vient de publier, selon l'expression consacrée, une oeuvre d'imagination aux éditions Bellarmin (Montréal). Pareille parution ne peut passer inaperçue ni nous laisser indifférents. L'un des nôtres, frère de notre "ici-maintenant" dans la région de nos allégeances, envoie un message: rester sourds serait peut-être cruel, certainement injuste.

Un récit, ou une histoire

L'auteur a pris soin de préciser qu'il s'agissait d'un récit. Ce mot appelle deux ordres de réflexion.

D'abord, à quel récit le lecteur est-il convié? L'oeuvre enregistre la transformation d'une ville de type traditionnel en une société moderne, riche et puissante. Métamorphose qui procure la gloire la plus haute aux gens de ce bourg, hier encore bien paisible et serein. Mais cette mutation, trop brusque, déracine les habitants de leur sagesse séculaire et les fait bientôt courir à leur perte, ainsi qu'à celle de leur cité. Le héros du récit, DODECAEDRE, préside à cette grandeur et à cette décadence. L'âme de l'expérience s'avérait être une source, jaillissante au coeur même du pays habité: lieu d'unité et de cohérence des habitants. Peu à peu on oublie cette eau de la vie, pour finir par l'occulter. La fin de l'oeuvre ramènera le héros à la source.

Le récit, on le voit, rappelle les mutations récentes d'ordre socio-économique et idéologique qui ont bouleversé les sociétés dites traditionnelles, prises dans les mécanismes impitoyables suivants: urbanisation, industrialisation, désacralisation, laïcisation, technicisation, souci de productivité rentable. Nous obtenons ainsi un modèle théorique de la mort des empires, des sociétés (quelles qu'elles soient), des choses et des êtres. Tout est allé bien trop vite, bien trop loin, en bien trop peu de temps... Fut perdu le sens des origines et des genèses. La source de nos âmes et de nos coeurs - nos valeurs - cherche désormais terre à de nouveau un jour fertiliser.

Un récit et non un roman

Amère et douloureuse expérience d'une mort, ce récit ne se présente pas sous forme de conte ou de roman. Mais bien plus justement comme un récitatif, incantatoire comme dans les chœurs de la tragédie grecque, qui s'essaie à recréer, par la magie de la répétition la hantise des choses tues, refoulées, et l'appel à un ordre nouveau, renouvelé et plus humain, reprise inédite d'une fidélité créatrice. Serait donc déçu le lecteur qui chercherait ici la forme romanesque que ne livrerait pas l'écriture de la présente oeuvre. Nous sommes plus près de la parabole biblique, ou encore de la citadelle qu'a voulu un jour construire Saint-Exupéry, que des genres littéraires courants actuellement en littérature. Cette dernière n'est exclusive d'aucun type d'expression. Et l'auteur nous en offre une aussi valable que bien d'autres.

Prolongements

C'est donc aux avatars d'une source, d'eaux sans terre, que le lecteur est convié de participer, pour leur préparer au coeur de son être une fontaine d'où elles pourront de nouveau jaillir en signe de ralliement et de vie. L'expérience de la mort et de la reprise de nos traditions et institutions en est une des plus urgentes que jamais. Espérons que les Franco-Ontariens du Nouvel Ontario voudront sans faute refaire ce trajet exemplaire d'une histoire bien récente. Quelle meilleure expérience surtout à proposer à nos étudiants du niveau secondaire!

Certes ce récit comporte ses limites. Sans doute, dans une prochaine oeuvre souhaitée, l'auteur saura-t-il se montrer, peut-être, moins "allégorique" et, dans son style, plus concis et ramassé et plus fort en images authentiques, l'image ce nerf de la littérature. Mais telle quelle, cette oeuvre se laisse très agréablement lire...tout comme une parabole, celle du semeur de l'évangile, qui sème à tout vent.

Fernand DORAIS

(Le Voyageur.)

René Champagne: Dodécaèdre

UN RECIT QUI NOUS INTERROGE SUR CE QUE NOUS SOMMES

Dans ce récit de René Champagne, il est question du passé et de l'avenir d'une petite collectivité dont on soupçonne l'identité. Mais, en parcourant les premières pages du texte, on croirait retrouver une atmosphère comparable à celle des Lettres persanes de Montesquieu. Le lecteur étonné voit défiler devant ses yeux des noms aux consonances étranges: un héros nommé Dodécaèdre. Des personnages appelés Pentaèdre et Starèdre dont l'entourage est constitué de fontocrates et de futurophiles. Et tout ce beau monde habite à Gloripolis, un village dont il n'est donné aucunes coordonnées géographiques très précises. A vue de nez, on s'imaginerait être plus près de la Grèce et de l'Antiquité que du Québec et de l'Amérique du vingtième siècle.

Après avoir surmonté ce dépaysement, nous entrons dans une histoire toute simple qui se déroule à une époque indéterminée. Dans les deux premiers chapitres, l'auteur met en place les éléments du récit. Nous faisons la connaissance du héros, qui est né "le douzième jour du douzième mois" (p. 6), et nous découvrons son patelin "bâti sur la croupe d'une colline loin des grandes routes" (5). Le milieu de vie de Gloripolis appartient manifestement à la société rurale ancienne. Les habitants du village, dont le travail les rattache à la terre et à la forêt, ont organisé leur vie pour se suffire à eux-mêmes. Ils cultivent la fidélité à un passé vieux de cinq siècles et ils se méfient de tout ce qui leur est inconnu. Dodécaèdre a une enfance heureuse. Il apprend l'importance de la source qui règle les habitudes de ses compatriotes et qui est l'objet d'un culte dont l'ordonnance est confiée à ses gardiens attitrés, les fontocrates. Il se plie avec joie à la période d'initiation, la "venance", à laquelle sont soumis tous les garçons avant de les faire pénétrer dans la vie profonde du village: ils sont isolés pendant un certain temps et ils sont confiés à un vieux sage, le prévenant, qui leur ouvre les livres du passé et qui les convie, au terme de leur réclusion, à un rite de consécration qu'il préside près de la source.

Dans les trois chapitres suivants, nous voyons le récit prendre forme. Les habitants du village commencent à être tiraillés entre la fidélité au passé et l'engagement dans la voie du progrès qui mènera à des transformations radicales de leurs habitudes. Les

amis du passé défendent l'ordre, la loi et la stabilité contre les "futurophiles", dont le chef de file, Starèdre, prône avec fougue le savoir, l'avoir et le pouvoir comme lignes de conduite à instaurer. Dans ce débat, où aucun des deux partis au début, ne parvient à imposer à l'autre son idéologie, Dodécaèdre reste en retrait. Il est devenu cordeur de bois, un métier qu'il aime et qui est valorisé autour de lui. Il exerce son activité de façon exemplaire et il s'attire l'admiration de ses compatriotes après avoir empilé des bûches de bois durant douze heures consécutives. Puis à l'activiste succède, dans un autre chapitre, le rêveur. Dodécaèdre interroge les vents qui balaient son village perché. Ce petit milieu, qu'on avait perçu isolé tout d'abord, ne reçoit-il pas tous les souffles du monde?

Les chapitres six et sept marquent le tournant du récit. Gloripolis a opté résolument pour le changement et pour l'ouverture. Le village devenu ville s'abandonne aux mains tentaculaires de Starèdre, qui lui, n'a de cesse de s'entourer de spécialistes venus de l'étranger. La cité nouvelle ne doit garder aucun lien avec le passé. Les nostalgiques seront rééduqués par la force et ils seront contraints à tourner leur regard vers l'avenir. Dodécaèdre, cordeur de bois dans le village, se reconvertisse à une fonction qu'on a prévue pour lui dans la ville. Secrétaire du Conseil, il travaillera dans l'ombre du président Starèdre à façonner le nouveau destin de Gloripolis. Mais, est-ce que les citoyens peuvent sacrifier impunément à la gloire de la ville, le symbole le plus sacré du village, la source, carrefour de toutes les rencontres? A la place s'élèvera un édifice à l'usage des technocrates, les nouveaux prêtres du culte du progrès. C'est Dodécaèdre qui est chargé d'annoncer à Pentaèdre et à ses pairs, les gardiens de la source, la suppression de leur ministère en même temps que la disparition de ce qui le fondait.

Les chapitres huit et neuf racontent l'apogée de la grandeur et le début du déclin de Gloripolis: "La gloire vint à Gloripolis: Et comme on l'avait rêvé elle vint rapidement." (94.) Mais elle passa aussi rapidement. Serait-ce la source qui emporta l'élan de la cité lorsqu'elle disparut sous le béton? Pourtant sa disparition fut saluée par une fête grandiose qu'on appela "la nuit de la liberté".

Même si la plupart avait cédé à l'euphorie de la prospérité et du plein emploi dans une ville où se multipliaient les chantiers de construction, il restait un groupe de récalcitrants qui ne pardonnaient pas à leurs chefs le geste sacrilège qu'ils avaient posé. Dodécaèdre, poursuivi par les protestations d'un groupe de concitoyens et par les reproches, pour une fois exprimés, de l'ex-chef des fontocrates, Pentaèdre, eut la tentation de remettre sa

démission au Conseil pour se réconcilier avec lui-même. Au dernier instant, il n'eut pas le courage d'affronter Starède et laissa passer les jours. Mais le ver rongeur était installé dans la place. Gloripolis commença à perdre sa situation privilégiée lorsque ses citoyens négligèrent le service de leur ville pour exploiter sa fortune à leur avantage: "Un lien s'était brisé, un lien immémorial qui durant plus de cinq siècles avait relié à Gloripolis chacun de ses habitants et tous ses habitants entre eux... Entre soi et le village, entre soi et la ville, on ne mettait pas de différence... Les citoyens de Gloripolis commencèrent à se considérer comme des rivaux dans la course aux honneurs et aux richesses." (101.)

Les deux derniers chapitres décrivent la tristesse et la nuit. Dans une ville de l'exode, remplie de chômeurs, Dodécaèdre, l'ex-secrétaire, se considère chanceux d'avoir été choisi comme fossoyeur. Il s'ajuste à un troisième métier, qui l'accapare autant que les deux premiers: "Il était alors très occupé le fossoyeur de Gloripolis. Les loisirs en étaient mesurés. Il avait à peine le temps de respirer." (118.) La vie de l'ex-village et de l'ex-ville semble s'être concentrée dans le cimetière. Gloripolis, qui s'était d'abord vouée à une source, puis qui avait trouvé sa raison d'être dans la gloire, se replie maintenant dans la mort. Mais le récit ne peut s'achever dans la nuit. Il y a un épilogue qui n'est pas écrit et que nous suggère la rentrée au village d'un Dodécaèdre serein après une longue méditation nocturne. L'homme mûri par l'épreuve et par l'échec poserait-il enfin les pieds sur la terre fertile? Il aurait quitté "les eaux sans terre" auxquelles fait allusion le sous-titre du récit. Le douzième chapitre que nous attendions est laissé à l'imagination créatrice du lecteur.

L'art de l'auteur

René Champagne n'a pas voulu écrire un roman; il a choisi de s'exprimer dans un récit qui a aussi bien les allures d'une parabole que celles d'un conte. Comme dans une parabole, il a multiplié les signes et les allusions qu'il invite le lecteur à recueillir pour en découvrir le sens caché: le village perdu, la source, le métier de cordeur de bois, la vengeance, l'lachesse... Comme dans un conte, il a négligé de décrire ses personnages pour nous les montrer engagés dans une action; il n'a pas cherché à situer avec précision le temps et le lieu. Il n'a pas non plus construit une intrigue serrée dont on pourrait isoler les composantes pour analyser les étapes de la progression de l'histoire. Cependant, il a détaillé son récit en chapitres auxquels il a donné des titres pour guider son lecteur et résumer symboliquement le contenu: village heureux, crise, la ville, la grande gloire, la nuit. A l'intérieur des chapitres, il a eu recours à un procédé inusité pour faire avancer

l'action; le discours. Assez souvent longs, parfois trop rapprochés, ces morceaux d'éloquence sont composés avec beaucoup de soin. On le voit au rythme des phrases, au choix des mots et aux répétitions calculées des formules. Le procédé est moins naturel que le dialogue et il a l'inconvénient d'inscrire dans la trame du récit des ruptures trop apparentes. Mais il cadre bien avec l'atemporalité de l'histoire, l'archaïsme des noms des personnages et de la désignation de leurs fonctions et le caractère recherché de certains mots (beffroi, magites, adamantin).

Les questions qu'il pose

Quand on lit une première fois le récit, on a l'impression que l'auteur a tout dévoilé et qu'il n'a pas laissé de possibilités d'évocation au lecteur. Derrière le village, on retrouve le pays; à la source, on associe spontanément l'Eglise; sur la vengeance, on superpose une expérience religieuse. Mais le jeu est trop simple et il nous fait douter de sa justesse. En reprenant la lecture du texte, on s'aperçoit que l'auteur n'est pas tombé dans le piège de l'allégorie facile ou du roman à clef et qu'au contraire il a eu recours à des formules ouvertes auxquelles il a confié une expérience assez riche pour supporter plusieurs niveaux d'interprétation. Ainsi, les avatars de Gloripolis, le village perdu, ne peuvent être dissociés de l'évolution du Québec au cours des deux dernières décennies. Mais d'autres indications, parsemées dans le récit, orientent notre réflexion vers un rassemblement humain plus restreint, qui s'apparenterait à une communauté religieuse... La source au centre du village nous paraît être située dans le cœur de chacun des habitants. En même temps que son enfouissement, il y a tout un ensemble de valeurs et de comportements que rejettent les gens de Gloripolis: la fidélité, le désintéressement, le sens du service, la joie grégaire, mais aussi la peur de l'inconnu, le repliement, une xénophobie certaine. Les remplacent: la mystique du travail et du progrès, la recherche du savoir, mais aussi le désir de s'enrichir et de dominer les autres. La nouvelle société semble porter en elle les germes de sa désintégration. N'est-elle pas condamnée à mourir parce qu'elle n'a pu s'affirmer sans détruire le meilleur de l'ancienne?

Au terme, on constate que l'auteur suggère bien plus qu'il ne dit les choses. Il a écrit une oeuvre peut-être trop polie qui s'adresse à l'intelligence, mais qui est loin de manquer d'humour et de finesse. Le passionné de récits aux rebondissements nombreux n'y trouvera pas son compte d'émotions. Mais le lecteur qui s'interroge sur la portée des changements qui s'opèrent autour de lui ne regrettera pas de s'être intéressé à l'histoire de Dodécaèdre et au drame des habitants de Gloripolis.

Bernard CARRIERE

(Relations, février 1978, p. 61-63.)

UNE PARABOLE POUR LECTEURS AVERTIS

On dirait d'abord un livre pour enfants. La couverture, signée Pierre Peyskens, est attrayante, drôle même: sur un ciel d'un bleu égéen, les pieds battus par la crête au sourire innombrable et fixe des vagues, se détache une acropole formée de douze têtes superposées, impassibles et blanches comme des temples grecs. Le titre lui-même rappelle par ses consonances et ses racines l'immortel Astérix: Dodécaèdre ou "les eaux sans terre"¹. Le récit commence comme un conte merveilleux: "Ce n'était pas un village comme les autres que Gloripolis." L'action, elle, a l'air de s'être passée il y a longtemps, longtemps, loin, très loin; les personnages sont sculptés d'une façon très primitive, presque naïvement, dans des mots, voire des clichés, froids et bruts comme des pierres.

L'enfant qui lit devra pourtant très vite, s'il veut comprendre quelque chose à ce conte savant, emprunter les lunettes de grand-mère, tandis que l'adulte, lui, ne pourra aller bien loin dans la lecture de ce récit, s'il ne retrouve pas un peu de la naïveté de son regard d'enfant. L'un et l'autre s'apercevront alors que ce récit allégorique ne se contente pas de présenter un sens clair et un sens caché, mais, comme l'indique le titre lui-même, qu'il existe au moins douze bonnes façons de lire l'histoire du héros Dodécaèdre et de son village natal, Gloripolis. De même que sur un polyèdre, chacune des faces a autant d'importance que ses voisines, de n'importe quel côté qu'on tourne le roman de René Champagne, on peut le saisir solidement. Mais, attention! Ce nombre douze pourrait bien lui-même se révéler symbolique. Chacune des faces du roman remplissant une fonction spéculaire, le récit prend l'allure d'un microcosme dans lequel tout s'appelle, se correspond: le temple grec rejoint le temple baudelairien et tous les temples et toutes les églises se laissent enfermer comme dans un kaléidoscope. (Les douze sens possibles du roman m'ont inspiré une réflexion alexandrine qu'on pourra lire dans la revue Relations du mois de septembre².) Le narrateur lui-même s'est laissé prendre au jeu. Il a essayé de se faire distant, objectif comme tout conteur qui se respecte. Il a l'air d'écrire avec un instrument à l'épreuve de tous les écarts (de langage) et de toutes les bavures. Il a choisi le stylet, pour sa grâce et son élégance peut-être, mais il sait le manier. Petit à petit, le lecteur oublie le style un peu vieillot, la langue presque aussi figée que la morte langue grecque. Il n'entend plus, à travers les ruines de toutes

les Gloripolis du monde, que le silence d'une source intarissable, quelque chose de fragile qui suffit à empêcher l'ironie et le cynisme de triompher. A la fin du conte, Dodécaèdre, qui a connu les douze faces de l'échec, aperçoit, au plus profond des miroirs noirs du temple des morts, le reflet d'une lumière qui l'appelle vers un temple qui se rit du temps, de l'espace, de toutes les sociétés et de toutes les églises. Autrefois, on disait de ce temple qu'il était un château aux sept demeures. Pour Dodécaèdre, il se peut que ce nombre soit porté à douze.

Gabrielle POULIN

¹René Champagne, Dodécaèdre ou "les eaux sans terre", récit, Montréal, Les Editions Bellarmin, 1977, 125 p.

²Voir l'article suivant: "Peut-on être religieux et romancier?"

(Lettres québécoises, no 11, sept. 1978, p. 20.)

René Champagne: Dodécaèdre

PEUT-ON ETRE RELIGIEUX ET ROMANCIER?

Le roman, c'est bien connu, a, depuis ses origines, été considéré comme un genre littéraire frivole, sinon dangereux. Les "pieux laïcs" qu'étaient, il n'y a pas encore si longtemps, presque tous les Québécois ne s'y sont livrés, dans bien des cas, que très tard et, il va sans dire, avec crainte et tremblement. Quant aux religieux, qui furent chez nous les gardiens et les promoteurs des belles-lettres, ils ne s'aventurèrent que rarement, sur la pointe des pieds, et encore en se voilant la face, sur ces chemins bordés de miroirs ensorcelés. Il y eut, bien sûr Monseigneur Savard et le Chanoine Lionel Groulx: il faut préciser qu'ils n'ont jamais appartenu au clergé régulier; quant à François Hertel, après avoir écrit trois romans, il a pris ses distances avec la Compagnie de Jésus. Qui reste-t-il? Claude Dablon et Adélarde Dugré, tous deux Jésuites, ont eu une carrière romanesque très brève. Clément Lockquell est à ma connaissance l'un des rares Frères à avoir écrit un roman et, s'il y eut des religieuses romancières, leurs manuscrits ont dû se trouver ensevelis parmi les notices nécrologiques dans les archives des maisons-mères. En 1978, le roman n'a pas cessé d'être considéré comme frivole par les gens sérieux et voués à l'efficacité; par contre, il ne fait plus peur à qui que ce soit. D'autres raisons, qu'il n'est pas de mon propos d'examiner ici, tiennent encore les religieux, même ceux qui ont des talents d'écrivain et que l'exode des années 60 a épargnés, à l'écart de la création romanesque.

René Champagne est, quant à lui, toujours Jésuite et il vient tout juste de publier, chez Bellarmin, un roman - pardon! un récit - qui s'intitule Dodécaèdre ou "les eaux sans terre"¹. Ce n'est pas un livre frivole, mais, sous l'une de ses multiples faces, en apparence inoffensives, c'est peut-être un livre dangereux.

Une parabole pour lecteurs avertis

A l'instar des romanciers traditionnels, René Champagne écrit son récit à la troisième personne et emploie les temps du passé. Il se veut le narrateur détaché, impartial, presque l'historien qui relate les différents épisodes qui ont marqué le destin d'un petit village appelé Gloripolis et de l'un de ses fils, Dodécaèdre. Sur l'époque où se sont déroulés ces événements, l'auteur ne donne aucune précision: ils pourraient avoir eu lieu il y a dix ou bien cinquante ans; à moins

que le créateur se faisant témoin et prophète n'ait lu dans les signes d'hier et d'aujourd'hui l'histoire de demain. Le lecteur, familier de la topographie québécoise et un peu malin par surcroît, croira vite avoir percé, derrière les masques grecs au moyen desquels les noms cachent leur visage quotidien, la véritable identité des mâles protagonistes. Gloripolis, mais c'est Saint-Magloire, petit village du comté de Bellechasse, coiffé d'une montagne justement dénommée "le Bonnette". Quant aux villes voisines: Sabinopolis, Camilleville et Doaquam, qui sont citées en exemple par le chef Starèdre, elles se dressent dans le texte comme autant de flèches indicatrices infaillibles et viennent confirmer les intuitions du lecteur pressé. Voilà, s'écrie-t-il triomphant, tout ceci est une allégorie simpliste: un petit village québécois décide de mettre de côté toutes les valeurs qui l'ont conservé jusqu'ici paisible et satisfait pour accéder à la civilisation urbaine. Les "amis du passé" et les "futurophiles" s'affrontent; l'âme du village se perd et, bientôt, la ville qui a grandi trop vite dépérit à son tour. Il ne reste plus rien à Gloripolis qu'un cimetière et qu'un fossoyeur. Autant refermer le livre et s'en aller vers des oeuvres plus hermétiques, plus allusives et, pour tout dire, plus modernes.

D'autres lecteurs, eux, nationalistes de pure allégeance, auront découvert un autre chemin vers la célèbre Gloripolis. Ça et là dans le texte, ils ont relevé des signes éloquentes: "Rien ne change à Gloripolis", proclamaient les Gloripolitains qui admiraient sans réserve les "fontocrates" - entendez les gardiens de la source - et auprès de qui le métier de sage-femme jouissait d'une grande considération. Oui, Gloripolis, c'est le Québec d'avant la Révolution tranquille, englué dans son conservatisme, soumis au clergé et sortant à peine de l'époque où l'on parlait encore prolifiquement de la revanche des berceaux. Ils ont bien reconnu d'ailleurs les charismes du héros du 15 novembre dans le chef des futurophiles qui, "d'un pas rapide (...) se dirigea vers la tribune. Il était jeune (les héros restent toujours jeunes). Petit, visage osseux et triangulaire; des mains qui semblaient trop longues pour son corps. De ses yeux de braise il fixa longuement son auditoire et commença..." Le discours qui suit contient une phrase qui rend l'allégorie évidente: "Nous assistons au réveil d'un peuple qui veut prendre en mains sa propre destinée et assurer sa survivance dans la dignité et la fierté..."

Et de deux!

Pour un troisième groupe de lecteurs, anciens élèves des Jésuites ou ex-compagnons, les allusions sont transparentes, depuis la devise de Gloripolis: "Vers les hauteurs toujours", traduction vernaculaire du célèbre A. M. D. G. ; en passant par l'hymne à Gloripolis:

Gloripolis Gloripolis
Que sous ton ciel l'on vit heureux
Vers toi, vers toi vont tous nos vœux
etc.

que les fils de saint Ignace entonnent à l'issue de toutes les grandes fêtes:

O notre mère ô Compagnie
Que dans ton sein l'on vit heureux
etc.

jusqu'aux célèbres Exercices auxquels sont soumis les venants - entendez les novices - dans l'Iachesse dont l'appellation anagrammatique dérive du sigle distinctif des bataillons de saint Ignace: I. H. S. Il faudrait encore parler du rêve chevaleresque de Dodécaèdre, du corpus de textes gloripolitains... Oui, cette voie de lecture est la bonne.

Et de trois!

Si l'on s'avise que Dodécaèdre est le nom qui désigne un solide limité par douze faces, l'on commence alors à appréhender la possibilité d'une bonne douzaine de lectures possibles. Mais douze étant considéré comme un nombre sacré, il se peut que l'allégorie gloripolitaine tende à s'ouvrir sur l'infini.

Justement.

"Ce n'était pas un village comme les autres que Gloripolis: il avait une source... Sans doute pourrait-on parler de Gloripolis sans évoquer le souvenir de Dodécaèdre, mais on ne peut le faire sans parler de la source." (P. 7.) De tel village précis, Saint-Magloire, l'évocation s'ouvre sur le village en général; de telle communauté, celle des Jésuites, la crise s'étend à toutes les communautés religieuses; l'Eglise catholique rejoint toutes les autres églises atteintes du même souffle de progrès révolutionnaire; la civilisation primitive se laisse happer par l'ère industrielle, les sociétés patriarcales terriennes sont enrôlées et asservies par les gouvernements totalitaires. L'Occident et l'Orient se rencontrent aux Quatre-Chemins de Gloripolis; la ville moderne menace le silence et la paix de la cité intérieure; des forces adverses déchirent le coeur de l'homme...

Et de douze!

Un roman divisé contre lui-même

La tension qui fait éclater tous les symboles contenus dans le

roman et toutes les réalités qu'ils représentent n'exempte pas non plus le texte de René Champagne. Le lecteur éprouve tout au long de son aventure dans ce livre, petit comme un village, une sorte de malaise, voire de désarroi. D'où vient, se demande-t-il, cette voix sans visage qu'il croit entendre? Qui est ce narrateur absent qui raconte allègrement, objectivement, tout en ayant l'air de se complaire dans sa propre voix? Son sourire, voire son rire, ressemble parfois à celui d'un dieu qui, pour se moquer tendrement de la faiblesse et des bouffonneries de ses créatures et de son fils préféré, invente un vocabulaire piégé, tout un système nominal irrémédiablement voué à la mort dans ses grecques racines. Ce dieu rhétoriqueur, juste, sage et un peu sophiste au besoin, à l'éloquence volontairement vieillotte, sait à merveille inspirer les discours des parties adverses. Ce ne sont pas ici les anges ou les justes qui jouent sans cesse devant la face de ce dieu, c'est lui qui se divertit devant ses créatures s'amusant à parodier le Destin qui est son propre avatar: les nations, les villages, les cités, les églises, les peuples et les individus eux-mêmes naissent, croissent et meurent, pourrait-on écrire au fronton de ce roman dodécaédrique. D'où vient alors que le narrateur, et avec lui son récit, échappent aux forces dangereuses que sa verve ludique provoque à plaisir?

L'échec serait total pour toutes les Gloripolis et tous les Dodécaèdre de l'univers et pour ce roman lui-même si la voix raisonnable et raisonnée (oui, quelquefois aussi résonnante) de l'auteur n'était pas couverte de temps en temps par quelque chose d'aussi fragile et d'aussi secret qu'un murmure. La source autour de laquelle Gloripolis s'est construite, même une fois disparue, a survécu à Gloripolis. Quand nous avons refermé le livre, seule demeure dans notre oreille la musique intérieure qui traverse discrètement le roman de René Champagne et qui, dans quelques passages extraordinaires, parvient à étouffer tous les autres bruits et cliquetis de l'éloquence. Dans ces moments, la voix du mystique et celle du romancier coïncident parfaitement: Dodécaèdre marchant vers la demeure paternelle et portant le village sur ses épaules; Dodécaèdre, le cordeur de bois, voyant surgir de ses mains et se dresser dans la plaine "cette écriture géante" ("Les cordes rougeoyaient dans la plaine comme des lignes de feu sur une page immense", p. 44); Gloripolis visitée par les vents; Dodécaèdre enfermé dans la nuit de l'échec et se débattant contre la tentation du suicide... Toutes ces pages évoquent les fresques inspirées et en même temps naïves d'un peintre appliqué à reproduire, non plus l'image des modèles proposés, mais ses propres visions intérieures qui finalement l'emportent sur tous les mondes et sur toutes les sociétés fabriquées par les hommes et même sur l'univers parodiquement fragile du romancier.

Voilà quelques-unes des réflexions alexandrines que m'a suggérées

le Dodécaèdre de René Champagne, religieux devant l'Eternel et romancier au milieu de notre Gloripolis littéraire québécoise.

Gabrielle POULIN

¹René Champagne, Dodécaèdre ou "les eaux sans terre", Montréal, Bellarmin, 1977, 125 p.

(Relations, septembre 1978, p. 254-255.)

Papartchu Dropaôtt (pseud. de François Gérin)

SALUT BONHOMME!

Bien sûr, ton âme d'écrivain et le feutre de ton stylographe doivent être rongés par de foutues idées (comme dirait l'anarchiste Léo) et ton Bic à vingt-neuf cents doit cracher l'amertume à plein flot puisque voilà plus d'un an que tu m'as remis cet exemplaire dédicacé de ton troisième roman présumément policier que les éditions Quinze ont eu le culot de faire paraître... Bien sûr, je t'avais promis un commentaire de ce Salut Bonhomme¹ pour la page littéraire du Droit! Tout cela est bien au frais dans ma mémoire. Et ce n'est pas que je n'aie pas carburé sur ton bouquin. Certes non! Cette année, cher Papartchu Dropaôtt, je l'ai consacrée à de fervents et interminables questionnements sur le choix d'un titre judicieux susceptible de rendre compte intelligemment de ton talent et d'accrocher (par la même occasion) le lecteur en quête d'une oeuvre capable de le soustraire à sa banalité quotidienne et de le propulser dans ton pharamineux monde imaginaire.

Remarque que, paresseux comme je suis, j'aurais pu mettre fin à ce cruel dilemme en retenant simplement celui que toi-même tu me suggérais modestement dans ton amicale dédicace: "Encore un chef-d'oeuvre? Mais il ne s'arrêtera donc jamais ce Papartchu?" Certes, c'était tentant. D'autant plus que cette légitime interrogation reflétait assez fidèlement mon propre jugement sur ton ouvrage. Puis, brusquement, je me suis rappelé le sort qu'avait réservé le typographe (ou son patron? Cette louche affaire n'a pas encore été tirée au clair...) au mirifique titre pondu pour le compte rendu du recueil poétique de ton cousin Alfraede: ce joyeux censeur avait sabré dans l'extraordinaire calembour devant coiffer mon texte. "Trop long" avait protesté l'homme aux ciseaux! Alors, t'imagines, ta dédicace: ben, fallait l'oublier...

Quelques semaines plus tard, au plus fort d'une fébrile et clownesque agitation sur la colline parlementaire, je pressens la tenue d'une élection fédérale. Cette surexcitation me donne un nouveau titre: "Hé! lecteurs, voici votre livre de chevet pour la prochaine campagne électorale!" Jeu de mots électrisant inspiré par ton "Avant-propos", ce document pédagogiquement hilarant, "cours d'humour" devenu indispensable instrument d'appréciation de

la subtilité chronique et notoire de nos futurs élus. Une utilisation savante de ce petit traité de l'art de bien rire et les discours électoraux devenaient aussi drôles que les émissions de météo à la télévision d'Etat. Hélas! à mon plus grand regret, le grand chef de la Colline sacrée décide bien calmement qu'il ne veut plus entendre parler de mesures...électorales. Il a sans doute craint un instant que Radio-Canada lui ravirait Jean Chrétien pour le parachuter aux prévisions...météorologiques. Dommage! Je suis persuadé que tu aurais diablement apprécié le calembour.

Les séries éliminatoires de ce hockey que l'on qualifie de "professionnel" me suggérèrent ensuite de coiffer ma recension de la phrase suivante: "Le truc du chapeau pour Papartchu". Cela me semblait en effet de circonstance. Salut Bonhomme n'est-il pas ton troisième roman et la sixième de tes "dix gressions" que tu y commets ne s'applique-t-elle pas à distinguer d'élégante façon les caractéristiques fondamentales des jeunes hockeyeurs québécois et ontariens venus "poquer" amicalement au Tournoi international Pee Wee de Québec, sous l'oeil narquois et le sourire mercantile du Bonhomme Carnaval? L'idée de voir mon texte propulsé dans les pages sportives du journal me fit changer d'avis.

Et puis un bon samedi matin, au volant de ma superbe bagnole, j'entends un cynique chroniqueur de la radio (toujours) d'Etat se prononcer sur ton génie littéraire: "Papartchu Dropaôtt, clame-t-il, est à la littérature policière ce que le Big Mac est à la gastronomie." De nouveau, je tenais un titre et mon cerveau, un instant calmé, allait enfin pouvoir s'engager en toute quiétude dans une recension de ton bouquin. Un sombre pressentiment germa alors dans mon esprit fertile au moment d'entreprendre la rédaction d'une virulente réponse à cet ignare beau parleur, ce délinquant des ondes: si on allait apprêter mon papier à la page culinaire de Margot Oliver dans le supplément "Perspectives"???

Ce pressentiment eut tôt fait de disparaître. Ton chapitre supposément érotique devait calmer mes appréhensions et me suggérer un autre titre: "Où est passée madame Chose?" Cette puritaine personne, sublime gardienne des valeurs morales, se serait-elle laissée obnubilée par les "zébats zérotiques de ton zhéros"? C'était là, pensais-je, la raison de son éclipse soudaine, car c'est ton éditeur lui-même qui se mettait maintenant en frais de vouloir empêcher la tenue du "match de catch amoureux" sur le lit d'eau! J'abandonnai rapidement ce titre trop propre pour celui-ci qui accrocherait davantage l'oeil du lecteur: "Papartchu Dropaôtt exploite les bas instincts de ses fans!" Et puis zut! songeai-je, cette histoire fofounesque ne constitue à vrai dire que l'une des trente-huit intrigues de ton passionnant roman. Pourquoi insister sur un passage scabreux qui pourrait laisser

croire à l'éventuel lecteur que l'érotisme est le seul arc au carquois fléché de Papartchu? Non, il fallait davantage rendre justice à la finesse burlesque des intitulés de chapitres, par exemple, qui invitent, chacun à sa façon, à la plus délectables des détente.

Perdu donc dans cette avalanche de titres brillants que je rejetais aussitôt formulés, je refermai le livre. La page-couverture eut tôt fait de m'en suggérer un nouveau: "Papartchu Dropaôtt s'attaque au gang des cache-oreilles". C'était explicite, cela précisait l'époque du roman, l'hiver, ainsi que l'intrigue, de dangereux et perfides malfaiteurs mis en déroute par le privé numéro Un du Québec. En scrutant plus attentivement l'illustration de Gité, je m'aperçus qu'un seul affreux parmi ces sinistres personnages à la mine patibulaire portait ce bidule antigel. Et encore, ce n'était peut-être qu'un appareil pour atténuer le bruit créé par le crépitement intempestif de sa mitrailleuse? Un mafioso ne détruirait jamais l'image de sa virilité en portant une telle pièce de vêtement!

Finalement, cher Papartchu, à défaut d'avoir rédigé un compte rendu potable de ton bouquin, j'avais bossé à trouver une cinquantaine de titres. Je les alignai sur quatre feuillets (exactement les limites fixées par le directeur de cette page) et coiffai la litanie de cette exhortation laconique: "Et puis diantre! Que le typo s'arrange avec le titre!" Titre-choc qui enflamma une fois de plus mon cerveau et que je m'empressai d'éteindre en me rappelant que ce typo avait du caractère, qu'il serait bien capable d'en trouver un de son cru, peut-être plus lumineux! Et puis, navrante constatation: je ne l'avais tout de même pas encore écrite cette damnée recension.

C'est alors que je me résolus à composer cette humiliante confession - que Paul Scarron eût sans doute fort appréciée - et à te l'expédier. J'en envoie une copie au directeur de la page littéraire tout en conservant l'espoir qu'il ne la refile pas tout simplement au rédacteur en chef qui serait bien capable de la caser dans le petit coin réservé aux envois des lecteurs mécontents... ou dans les annonces classées format pachydermique d'un Pirandello nouveau genre où l'article est en quête d'un titre et non plus d'un auteur.

Bien cordialement tout de même,

Pierre Cantin

P.S. Au moment de t'expédier cette missive, il y a de nouveau rumeur d'élections. Sans doute recevras-tu cette lettre en

pleine campagne électorale! Ton "Avant-propos" reprend donc de son actualité: peut-être également le G.R.C. (Le Grand Rhino Central) en fera-t-il, lui, sa bible!

¹Papartchu Dropaôtt, Montréal, Quinze, 1977, 148 p.

(Le Droit, 19 mai 1979, p. 20.)

Maurice de Goumois: François Duvalet

UN "FRENCHY" A CHAPLEAU AU TEMPS DE LA CRISE

Il y a vingt-cinq ans environ, paraissait aux éditions de l'Institut littéraire du Québec un roman qui, comme d'autres sans doute, ne fit pas beaucoup de bruit à l'époque: né dans l'ombre, mais "sous une bonne étoile", le François Duvalet de Maurice de Goumois sortit des presses au début de mars 1954, dans le sillage de l'Alexandre Chênevert, commis de Gabrielle Roy. Tôt ou tard, l'heureux augure de ce célèbre voisinage devrait s'accomplir.

Un film? Pourquoi pas?

En ce temps-là, cependant, le roman dont l'intrigue se déroule dans le nord-ouest de l'Ontario, plus précisément dans la région de Chapleau, pendant les sombres années de la dépression passa presque inaperçu, comme la vie elle-même. Mais des recherches récentes menées par le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques en vue de réaliser la première anthologie de textes littéraires "ontariols" voudraient remédier à l'insouciance de la critique littéraire de naguère en révélant au public des écoles et des lecteurs les traits et attraits d'un roman original qui mériterait de connaître un sort plus glorieux. Un esprit délié trouverait, effectivement, dans les touffues 263 pages du livre matière à faire la fortune d'un film d'envergure ou, mieux encore, d'une série d'épisodes télévisée qui surpasserait sans hésitation le succès canadien d'un "Why shoot the teacher?", par exemple, ou contrerait l'implantation par trop navrante de piètres émissions de télévision étrangères; sans parler du précieux atout de l'abri fiscal qu'un pareil projet cinématographique pourrait constituer! Avis donc aux amateurs qui ont de l'imagination, de l'initiative, de l'audace. François Duvalet, quant à lui, n'en manquait pas. Il est vrai qu'on est là en présence d'un homme "assoiffé de risque et d'action", un brin rôdeur comme nos remonteurs de courants d'autrefois et, surtout, si plein de son rêve: se tailler au Canada une place à sa mesure...

La terrible initiation de l'émigration

Toujours est-il qu'avidé de refaire sa vie, le jeune émigrant français François Duvalet décide un jour de quitter un modeste emploi

de comptable dans une banque parisienne, où il "se languit", et débarque à Montréal. Impatient de se tirer rapidement d'affaire dans ce "pays de cocagne" dont on lui a tant vanté les ressources, il s'engage comme bûcheron, faute de trouver mieux en cet automne de 1928. Il part donc avec d'autres compagnons pour les chantiers de la North-Star Lumber Company installés à une quarantaine de milles au nord de Chapleau, rêvant déjà d'accéder un jour à la tête d'une grande compagnie de bois. Mais, en attendant le succès, il se cogne à un monde de sapins et d'endurcis. Une suite de désillusions et de déboires refroidissent brutalement son enthousiasme et désamorcent son courage. L'épithète de "Frenchy" que, partout, on lui accole ulcère un orgueil qu'il porte bien. Mais Duvalet est un brave. Il tâtera de tous les métiers dans ce damné pays où "le vrai maître est le climat". Il sera, d'abord, bûcheron, puis aide-cuisinier, "helper" dans un hangar de locomotives, trappeur, coupeur et vendeur de bois de poêle, voyageur sur la Pagwa et l'Albany, cheminot et charpentier à Fort Williams, sarcleur de pommes de terre près de New-Liskard, enfin livreur à Chapleau où le ramènent irrémédiablement ses sombres équipées. Car, en dépit de sa bonne volonté, de son acharnement et de ses callosités, le pays se refuse à lui. Impuissant à prendre pied quelque part, fourbu de frustrations face au mauvais sort qui semble le poursuivre, "Frenchy" décide au bout de seize mois d'insuccès de plier bagage et de rentrer à Paris, pas plus riche qu'il en est parti, mais délivré, pour sûr, de son envie d'agir. Au moment de régler un vieux compte dans la "Carthage des Grands Lacs" (Toronto), la chance, enfin, lui sourit, comme si, au bout de tant d'épreuves, commençait alors la véritable aventure.

Une galerie de portraits

Un des aspects les plus intéressants de ce roman constitué, en fait, d'un fourmillement d'épisodes, qui ne peuvent être tous cités ici, est certainement l'aspect sociologique, auquel se greffent quelques aperçus historiques et, vraisemblablement, des éléments autobiographiques. Le lecteur découvre, en effet, de nombreux traits du vécu quotidien dans le nord ontarien au temps de la crise, quand on gagnait cinquante cents l'heure pour décrasser les locomotives ou encore lorsqu'on détournait la prohibition par une ordonnance médicale au lieu de risquer de devenir aveugle en consommant de l'alcool de bois. Mais, surtout, le roman présente de la société cosmopolite, du travail exclusif et des moeurs distinctes du lieu et de l'époque un tableau typique, certes, mais combien vivant! Il y a, d'abord, ce foisonnement bigarré d'individus recrutés parmi toutes les nations qui ont fourni au Canada une première génération de muscles pour ouvrir ses forêts du nord et dompter ses contrées inhospitalières: Murphy le "foreman" irlandais, Jacob Druten boutiquier luxembourgeois d'origine hollandaise, le déserteur allemand surveillé par la Gendarmerie royale, Jimmy

l'Italien, le vieil Ecossais McIntosh, Chinick l'Ukrainien, le Major anglais, Chin Lee du restaurant chinois, le toulousain Bréguet marié avec une sauvagesse, Olaf Gotelius le grand Finlandais, Igor le Russe, les deux Polonais Karl et Kivi, Andersen et son équipe de Scandinaves, la douce et malheureuse compatriote de France, Clarisse de Champel, que la guerre a unie à un simple et frustré libérateur "canadien", etc.; sans oublier les Canadiens français du coin tels que le "cook" du chantier, Jo-Jo Tranchemontagne, et ses redoutables compères, Boucher-Butcher l'anglicisé et la famille du cantonnier Courtemanche ni les Indiens "plumeurs" de bêtes ou farouches écumeurs de rivières. Tout ce monde s'accroche tant bien que mal à la vie, traqué par la bête économique de l'heure entre une immensité "grandiose et terrifiante" où le voisin "tout proche" loge "à seulement deux cents cinquante milles" et Chapleau, petite localité perdue qui, "faute de tradition ancienne, n'est ni un bourg ni un village, mais tout simplement un préau ferroviaire, où tous les hommes bien nés sont au service du chemin de fer" et où l'on parvient "uniquement par le mince tracé transcontinental reliant l'Atlantique au Pacifique".

Des temps difficiles

Car les conditions de survie imposées à la dignité, au courage et à l'imagination de tous ces hommes et ces femmes sont spécialement pénibles en 1929: on voit alors la misère "du pas de sa propre porte" et le rare et dur travail "n'est plus supporté par l'espoir". A certains moments, les relations humaines sont d'autant plus compromises que la communauté de Chapleau est petite et isolée et que les chômeurs encombrant la région. La crise engendre l'inquiétude qui fait naître la méfiance: des jalousies apparaissent, des haines se développent, des drames éclatent. Duvalet vient près de tuer un voisin tandis qu'Igor le Russe, devenu fou, se suicide.

Mais aux événements tragiques succèdent en contrepois des situations cocasses, voire franchement ironiques, comme seule la vie peut en fournir. Ainsi, à deux reprises, la pauvre dépouille du trop discret Igor (acculé au suicide par sa fonction de recruteur pour le parti communiste) est retirée de la boîte de bois que ses compagnons de travail lui ont généreusement confectionnée au moyen de caisses de savon, de céréales et de lait condensé pour trouver, finalement, le sommeil du juste sur les soyeux coussins d'un magnifique cercueil de chêne offert par des camarades communistes "à Igor Petrolieff, martyr de l'oppression capitaliste".

Un style accordé

Mésaventures et péripéties sont racontées dans une langue multiple qui tente d'accorder une juste part à la parole de chacun, narrateur et

protagonistes: défi littéraire difficile à relever quand il s'agit d'exprimer un milieu et des gens aussi disparates que ceux que pouvait offrir au début du siècle la vaste opération du mélange de populations et d'idiomes secrétés au sein de ce champ clos de chantiers et de voies ferrées. Par ailleurs, les descriptions de la nature environnante sont particulièrement enlevées quand on y sent passer le souffle du poète, comme dans le long paragraphe d'introduction à la deuxième partie de l'ouvrage où le printemps donne le signal de départ des grandes expéditions de ravitaillement vers le nord, jusqu'aux confins de la Terre de Baffin:

Sur le vaste plateau laurentien qui s'étend des plaines du Saint-Laurent à la Baie d'Hudson et à l'Océan Arctique, pour se prolonger vers l'ouest jusqu'aux lacs Winnipeg, Grand Esclave et Grand Ours, le printemps ne se glisse pas à pas de loup; il y éclate comme un miracle. Après les longs mois d'hiver, la terre se secoue soudainement de sa léthargie en annonçant qu'elle entend rattraper le temps perdu. Le silence est subitement rompu. Lacs, fleuves, rivières et ruisseaux gonflés des détritiques de la carapace de glace qui les étreignait rompent leur sommeil dans un soulèvement titanesque. Un nouveau-né gigantesque et encore tout humide ouvre des yeux étonnés sur un monde entièrement neuf, où tout est à refaire; un monde étrange qui ne ressemble en rien au sombre isolement de ses propres entrailles. (P. 143.)

De Chapleau à l'Expo

Tout au long du roman, l'inspiration est à ce point authentique que le lecteur a tôt fait de comprendre que le récit prend sa source dans la vie même du jeune émigrant Maurice de Goumois alias François Duvalet (du Valais?). En effet, né en 1896 à Colmar, localité de ce coin de France alsacienne voisine de la frontière suisse, d'un père suisse, d'ailleurs, Maurice de Goumois émigra au Canada en 1920². Et c'est précisément en Ontario, dans cette région de Chapleau où reposent les mânes de son compatriote Louis Hémon (l'auteur de Maria Chapdeleine) qu'il fit, à une rude époque, l'âpre apprentissage de la vie d'émigrant avant de s'installer, quatre ans plus tard, dans la ville de Québec où l'attendait une longue carrière dans les assurances. Plus tard, il occupa un poste de haut-fonctionnaire au ministère de l'Industrie et du Commerce de la province de Québec. Cette fonction l'amena à participer à l'ouverture des premières "Maisons du Québec" en Europe. Lors de la tenue de l'exposition universelle à Montréal, en 1967, il fut nommé commissaire du Pavillon des industries du Québec.

Outre François Duvalet, Maurice de Goumois a écrit au cours des années 50 et 60, et de façon épisodique, des textes pour des "Revue" d'actualité et la radio ainsi que deux romans: Destin de femme, publié à Québec en 1953, et A World Goes by, publié à compte d'auteur à New-York et inspiré de sa jeunesse européenne.

Maurice de Goumois est décédé à Montréal en 1970. Que sa mémoire trouve ici une sorte d'hommage posthume et son François Duvalet quelque avenir hardi.

Yolande GRISE

¹Néologisme proposé en réponse au film de Paul Lapointe, "J'ai besoin d'un nom", qui pourrait identifier avec fierté tous les Francophones de l'Ontario, s'il était accepté par la communauté.

²Photos et renseignements biographiques ont été obtenus auprès d'un des fils de l'auteur: Michel de Goumois, sous-secrétaire d'Etat suppléant au Ministère des affaires extérieures à Ottawa.

(Le Droit, 19 avril 1980, p. 18.)

Gabrielle Poulin: Cogne la caboche

CE PASSE QUI SECOUE LE PRESENT

Il y a, dès le début de ce roman, un petit village qui semble vouloir ressembler à toutes ces autres agglomérations qui ont marqué de façon si caractéristique la géographie du Québec. On y voit une église, un grand presbytère, une école de briques rouges, le magasin général, la belle maison du docteur et cette longue bâtisse de pierre grise que les villageois appellent le couvent. Sur la galerie de l'une des maisons de la rue principale, on rencontre tout de suite Anna Delisle, la mère de celle qui deviendra bientôt le centre de l'action. L'image est donnée. Anna se berce et déjà le jour se confond avec le songe. Car au bout du village, la ligne droite se brise, la route devient courbe et derrière cette première figure géométrique qui voile soudainement la vue, vont surgir tous les désirs et les regrets, toutes les espérances et les déceptions. Oui, bien vite, cette "courbe douce de la route" deviendra le symbole de ce qui se tend et se détend, se cache et se manifeste, se voit et ne se voit pas.

"Corps d'emprunt"

Son nom? "Elle s'appelle Rachel et elle vient du pays enseveli de l'hiver noir." Elle a trente-cinq ans. Voilà quinze ans qu'elle a pris le voile et qu'elle vit selon les règles de la communauté. Mais la crise se dessine, les fissures s'agrandissent. Elle veut sortir d'elle-même, "de ce corps inutile comme de cet habit sombre et de cette cellule." Au fond, elle n'a jamais pu accepter ces règles qui la vident et la dessèchent. "UNE RELIGIEUSE MODESTE NE DOIT MARCHER NI TROP LENTEMENT NI TROP VITE." (P. 33.) La vie de la communauté doit ressembler à un corridor propre et rectiligne sinon c'est la tentation, le feu et le vertige. "ELLES GARDERONT LA TETE DROITE, EVITANT DE SE PENCHER EN AVANT, EN ARRIERE, D'UN COTE OU DE L'AUTRE." (36.) Trop de choses sont placées sous le signe de la restriction. Ainsi, l'exemple de cette religieuse qui enseigne Mère Courage, mais qui ne peut aller voir la représentation avec ses élèves parce que "Soeur Supérieure a consulté monsieur l'Aumônier et, d'un commun accord, ils ont refusé que le professeur assiste à cette pièce jugée scandaleuse". Soeur Marie-Anna-des-Anges a envie de crier, envie de fuir ce "tombeau", cette "boîte sombre, sans couvercle", ce monde qui veut extirper d'elle cette image de l'enfant que de toute façon on ne

tue pas. "LES SOEURS NE PRENDRONT JAMAIS DE JEUNES ENFANTS NI LES NOURRISSONS SUR LEURS GENOUX OU DANS LEURS BRAS. LEUR VOEU DE CHASTETE LEUR INTERDIT EGALEMENT DE LES CARESSER." (81.) Tout au milieu de la narration, les règles de la communauté, reproduites en caractères majuscules, se plantent comme des chandeliers funéraires, épitaphes dressées de la froideur et de la stérilité. Rachel, il te faut te débarrasser de cet habit trop lourd, il te faut jeter au loin ce fouet-châtiment que tu gardes sous ton oreiller, il faut que tu retrouves ton nom et que Soeur Marie-Anna-des-Anges soit désormais appelée Rachel Delisle!

"Corps de fillette"

Mais on ne ressuscite pas d'entre les morts aussi facilement. La résurrection, pour l'instant, n'existe que dans les fables et les légendes. Et c'est précisément dans ce monde merveilleux où toute chose est possible que Rachel Delisle va prendre appui, qu'elle va chercher sa force et son attention. Les souvenirs d'enfance sont nombreux, elle y revient comme une autre va à une source. C'est l'image du père qui chante et qui raconte, qui amuse et qui fait rire et qui prête un jour à sa petite fille l'histoire de Don Quichotte. C'est surtout la remontée jusqu'aux lèvres de ces nombreuses comptines et chansons qui aèrent le texte et l'âme, qui viennent contrebalancer la lourdeur des gros préceptes majuscules.

Vivent les vacances
Au diable des pénitences
On met les livres au feu
Pis les soeurs dans le milieu! (154.)

La vue, le goût! Je cours, je tremble, je cherche une main, tu me touches la lèvre. Ma poupée n'est plus morte, j'ouvre son ventre, ses entrailles son faites de son, cette céréale née, comme toutes les autres, dans la mort de son germe.

tit-oeil
gros oeil
sourcillon
sourcillette
oreillon
oreillette
ping pang pong
COGNE LA CAROCHE! (144.)

Ping, Pang, Pong. Mon passé, comme une cloche, cogne sur le présent. Il est temps, moi Rachel Delisle, de me lever, de sortir

de ce dortoir qui me fait trop penser à un cimetière avec ses lits disposés comme des tombes. Marie-Paule, ma petite soeur cadette, tu es morte bien jeune. Mais moi, il me reste encore la volonté de revenir et de reculer l'heure de ma cérémonie funèbre!

"Corps de femme"

Quand l'enfant renaît, l'adulte s'accomplit. Rachel Delisle revoit par hasard Jean, ce prêtre pour qui elle avait connu l'émoi alors qu'elle commençait à peine sa vie de religieuse. Lui a quitté les ordres et il l'attend toujours, la presse même de venir le rejoindre. Les pages se font émouvantes dans l'analyse de ce combat que se livrent deux femmes, celle qui veut mourir et celle qui veut vivre. Soeur Marie-Anna-des-Anges retrouvera son identité et le livre se terminera sur l'image de la mère, un peu comme il avait commencé. Mais cette fois, Anna ne sera plus assise dans sa berceuse. Elle sera debout dans son jardin d'avril, enfouissant dans la terre les germes nouveaux des fruits à venir.

Reprendre sa vie à l'envers

Il ne faudrait pas croire que ce premier roman de Gabrielle Poulin¹ se lit dans l'ordre qui a été ici adopté. Non, tout se bouscule et s'harmonise, les différents niveaux de conscience se mélangent habilement, les nombreux retours en arrière ne détruisent jamais l'intérêt du récit. Par quel enchantement la phrase s'anime-t-elle, passe d'une couleur à l'autre, se promène dans l'austérité du couvent, se repose sur la beauté des corps! Il y a ce passage heureux du elle au je et du je au elle, magie douce qui nous incite à nous rapprocher de cette femme qui porte ses autres femmes et qui nous permet, à notre tour, de nous éloigner des rituels stériles pour mieux entrer dans le monde frémissant de la chaleur et de la sensation. Le symbole devient alors un outil privilégié, assure la concordance des rêves et le prolongement des rapports. La mort de la cadette précède de peu l'entrée en religion de l'aînée. La route courbe du village annule le chemin droit de la vocation. Et les bleuets rouges qui flambent dans le cimetière nous font mieux voir la clarté sombre des cellules et de la chapelle. L'auteur insiste sur les associations, comme Menaud, Joson, Le Survenant, appelle à ce qu'il y a de liberté et de passion mais aussi de patience et de retenue dans les ouvrages les mieux connus de notre littérature. Déjà, en pensant à Maria Chapdelaine, elle s'était dit: "Reprendre à l'envers la vie de Maria, la défaire comme on laisse filer les mailles d'un tricot trop serré." (149.)

Rachel Delisle a le courage de reprendre sa vie, maille par maille. Elle refait le tricot, sans remords et sans agressivité,

ne pouvant "imaginer un seul instant la colère de Dieu, sa vengeance". Elle connaît bien cet immense passé que nous avons à exorciser, elle sait qu'à un certain moment elle "a été happée par un monde trop fort, une société impitoyable dans laquelle elle était déjà ensevelie". Elle sait qu'elle doit se lever, dire et marcher si elle veut changer la face de "ce pays où, avec tant d'autres, emmurée depuis toujours, elle (s'était) mise à ressembler aux femmes irréelles des légendes".

Cogne la caboche est le livre d'une grande beauté. C'est un roman qui se lit intensément, surtout en cette période-ci de l'année, au moment où avril sort de son trou de mars, à l'instant où le printemps secoue dans le soleil les lourds vêtements de sa soeur hiver.

Jacques MICHAUD

¹Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, récit, Stanké, Montréal, 1979, 245 p.

(Le Droit, 28 avril 1979, p. 21.)

Gabrielle Poulin: Cogne la caboche

LA BELLE AU BOIS DORMANT REPOSAIT-ELLE DANS UN COUVENT?

Quelle tentation, en lisant Cogne la caboche¹ de Gabrielle Poulin, d'établir un rapprochement avec les quelques rares confessions écrites par ceux ou celles qui, lors du grand dérangement des années soixante, ont quitté couvents et monastère. Je pense plus particulièrement à Marcelle Brisson qui nous a donné Par delà la clôture, un récit vif de sa situation de soeur contemplative et de ses difficultés à s'en sortir.

On peut, bien sûr, pointer les éléments de rapprochement. Ils existent. Ils pullulent même. Mais nous en tenir à cette plate comparaison ne rendrait pas justice à Cogne la caboche. Entre les deux narrations s'étend l'infinie distance qui sépare le document sociologique (qui a sa valeur propre) de la création littéraire. Cogne la caboche s'inscrit d'emblée dans le registre du littéraire: les qualités esthétiques priment de toute évidence sur la valeur historique.

D'ailleurs si on demandait à Gabrielle Poulin de nous préciser ce qui lui paraît le plus important dans son roman, je suis sûr qu'elle répondrait: "La belle au bois dormant".

Elle aurait, à mon avis, tout à fait raison. Le conte appartient de droit aux enfants. On peut donc en toute quiétude le mettre dans la bouche des nonnes. Heureuse naïveté! Car s'il présente l'éternel visage de l'innocence, il transgresse, à ses heures, les interdits les plus stricts.

Connaissez-vous plus pernicieuse histoire, pour une recluse comme soeur Anna, que celle de cette jeune et belle princesse, prisonnière de son propre sommeil depuis cent ans? Y a-t-il plus insidieuse rêverie pour une princesse (ou une nonne!) que de savoir qu'un prince charmant retrouvera, en écoutant les secrets du vent, le chemin qui mène à sa chambre et la délivrera de sa cage dorée en déposant quelques étincelles de poésie sur son front sans vie?

Le conte de la belle au bois dormant qui ouvre le deuxième chapitre constitue, peut-être même à l'insu de celle qui le raconte,

la première réserve dont elle se servira, tel un petit poucet portant capine, pour paver sa route de minuscules cailloux de liberté. De fait les contes, chansons enfantines et comptines (comme celle de cogne la caboche) seront utilisés tout au long du roman comme des "poèmes et chansons de la résistance".

Cette analogie avec la résistance peut sembler excessive sinon ridicule. Elle me paraît pourtant tout à fait juste. Il suffit de se rappeler le passage crucial où Soeur Anna se rend chez la Mère Générale afin de lui signifier son intention de quitter la communauté, pour en comprendre toute la portée. La Mère Générale, inquiète à juste titre de cette possible défection, développe une telle rhétorique de la dissuasion que le seul recours possible pour Soeur Anna consiste à désamorcer chacun des arguments de la Mère Générale en se répétant intérieurement et de façon absurde (mais combien efficace) le "cogne la caboche" de son enfance (cf. Ventre de son, estomac de plomb, gorge d'esturgeon, menton fourchu, bouche d'argent, nez cancu, joue rôtie, joue bouillie, tit oeil, gros oeil, sourcillon, sourcillette, oreillon, oreillette, ping pang pong COGNE LA CABOCHE).

A la fin de son entretien, la Mère Générale, persuadée d'avoir atteint son but, reçoit pour toute réponse cette admirable pirouette de Soeur Anna:

- Notre Mère, veuillez prendre les dispositions nécessaires pour que je puisse quitter la communauté le plus tôt possible.
ping pang pong
cogne la caboche (p. 219-220).

Bien évidemment il n'est pas que question de contes et comptines dans ce roman de deux cent cinquante pages. Leur présence cependant se fait si prégnante qu'ils déterminent l'orientation même de notre lecture: d'entrée de jeu nous sommes plongés dans l'imaginaire. Vouloir à tout prix y échapper signifierait lire l'histoire à l'envers.

A ce titre les contes et comptines renferment, telles des bulles multicolores, les moments heureux d'une enfance somme toute assez morne. Ce "ping pang pong cogne la caboche" que Soeur Anna assène à la Mère Générale est celui-là même que Charles, son père, lui insufflait pour la faire sortir de sa torpeur:

Ping pang pong... cogne la caboche. Le rire éclate. Tout le corps s'anime. Le son s'éparpille comme une neige d'or: la poupée est vivante. Elle marche, elle chante, elle pleure,

elle rit, elle a peur, elle aime, elle se met en colère. (142.)

Rachel, l'héroïne du roman (qui deviendra par la suite Marie Anna-des-Anges diminutivement appelée Soeur Anna) a été, dès son plus jeune âge "consacrée" à la vie religieuse. A y regarder de près on constate bien que cette vocation si naturelle chez elle ("elle était venue au monde avec une cornette" (11), dit sa mère) peut paraître suspecte. Cette même mère ne confie-t-elle pas ingénument que sa fille "a pris sa place au couvent" (11)?

L'ambiguïté est telle que Soeur "Anna" a choisi précisément pour prénom religieux celui-là même que porte sa mère? Anna mère et Anna fille! Gémination inquiétante. Car on n'entre pas dans les desseins d'une mère sans ne pas désirer aussi entrer dans sa peau.

De ce point de vue, et c'est ce qui fait son indéniable intérêt, le texte se présente comme une rêverie interdite sur le thème de l'inceste. Si Anna-mère a donné son corps à son mari parce qu'"il le fallait bien pour être fidèle à la loi du mariage" (11), par contre "il n'a pas vraiment, dit-elle, possédé son coeur" (11). En somme, et pour parler net, Anna-mère s'est refusée corps et âme à son mari.

Soeur Anna, de son côté, a suivi exactement le même cheminement, mais en sens inverse: elle a donné son corps à la communauté, mais elle a gardé son coeur pour son père. Il faut, pour s'en convaincre, lire les descriptions où il est question de lui. Chaque fois le regard de Rachel s'embrouille et sa parole s'égare:

Papa m'a amenée faire une marche seule avec lui, jusqu'au bout du village. On s'est arrêté au restaurant Chez Maurice. On s'est assis l'un en face de l'autre, sur la banquette, comme deux amoureux et il m'a payé une Coffee Crisp, parce que c'est la sorte que j'aime le plus, et un pepsi. Lui, il a pris juste un pepsi. Mais je lui ai fait goûter à ma palette. Ah! oui il a mis cinq cents dans le juke-box et on a choisi ensemble le morceau. (86.)

Il n'est pas nécessaire d'être freudien pour saisir la signification plus ou moins avouée de ce passage. Mais entre le désir et sa réalisation, l'écart se révèle infranchissable. Celle qui fut secrètement amoureuse de son père retourne donc à sa triste mission de prédestinée. Elle se fait "soeur" pour respecter la procuration. Elle le fait, croit-elle, en toute sincérité!

Mais il suffira qu'un jour, par mégarde, elle tombe dans les bras d'un autre Père (tiens! tiens!) pour que resurgissent des fantômes longuement refoulés.

Faut-il le dire? Le père Jean, s'il a raté la première occasion, ne loupera pas la deuxième: plus rusé que le véritable père, il fera plus que mordre dans la palette de Coffee Crisp; il croquera plutôt la bouche qui la croquait. Mais là encore l'interdit joue. On ne marie pas un "père" aussi aisément.

Ce qui plaît dans ce roman, c'est la qualité et la délicatesse du ton: aucune charge hargneuse contre l'Institution. Un constat plutôt. Celui d'une inadaptation progressive à la vie religieuse et à ses règles par trop aseptisantes. Un appétit de vivre aussi qui rend caduque toute forme de réclusion et qui incite à mordre dans la vie. A belles dents.

Ainsi la nouvelle Rachel, décapée de sa dénomination religieuse, se lance à corps perdu dans la vie. Ivre, elle bascule dans le temps: elle a vingt ans. Et parce qu'elle croit toujours aux belles légendes, elle a pris soin d'éloigner l'ex-père Jean. Le moment qu'il troque son titre de "Père" contre celui de Prince charmant...

Cogne la caboche, un récit tendre et captivant. Une incontestable réussite pour un premier roman.

André VANASSE

¹Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, récit, Montréal, Stanké, 1979, 245 p.

(Le Droit, 28 avril 1979, p. 21.)

Gabrielle Poulin: Un cri trop grand

L'ECLABOUSSANT BONHEUR DE L'ENFANCE

Pierre Vadeboncoeur, dans Un amour libre paru en 1970, donnait, avec un style de grand seigneur, la poésie de l'enfant, sa communication avec les figures immatérielles émanées de sa joie, son innocence, son bonheur sans nuage, petit être auréolé "du nimbe inexplicable d'une vie quelque part absolue". C'est à reculons, pensait Vadeboncoeur, que l'enfant marche vers l'âge adulte, cet âge qui donne déclin, rupture profonde: grandir va vicier l'enfant.

Quand elle écrit Un cri trop grand¹, Gabrielle Poulin ne s'embarrasse pas de considérations philosophiques. Elle ne défend pas une thèse. Elle ne veut rien prouver. Mais elle fait mieux: les petites filles et les grandes personnes redevenues petites filles dans le rêve vivent sous nos yeux les mille et une actions des petites filles, dans "l'éclaboussant bonheur de l'enfance", comme dirait Louise Maheux-Forcier. Déjà, dans Cogne la caboche² transpirait cet amour viscéral des tout-petits et de la famille. En ce sens, Un cri trop grand continue Cogne la caboche. Il le reprend également dans la manière d'écrire: Gabrielle Poulin noie la réalité dans le rêve, ou mieux le rêve continue la réalité en agrandissant les masses d'ombre.

La structure du livre ne laisse pas que d'être originale. Un cri trop grand est un diptyque dont le premier panneau s'appelle "Marie" et le second "Françoise". Le parallélisme des deux parties s'avère évident: Marie est nièce de Françoise - et Françoise nièce de Marie-Hélène. Marie et Françoise se ressemblent physiquement et spirituellement. Ces deux personnes se rejoignent et se reflètent l'une dans l'autre. Au fond, on ne sait pas laquelle est laquelle. Les mêmes noms qui reviennent souvent et désignent des personnes différentes brouillent le lecteur. Les deux sont maîtresses d'école. Les deux ont "connu" un homme: Marie a épousé Pierre Duchamp qui est mort - Françoise a été violée par un jeune homme qui s'est enfui. Les deux ont eu un enfant: celui de Marie est mort - on a enlevé le sien à Françoise. Et combien d'autres similitudes encore! Gabrielle Poulin va du plus près dans le temps, la nièce Marie (première partie), au plus loin, vingt ans auparavant, "au pays antérieur", la tante Françoise (seconde partie).

Ce roman, il faut le lire lentement, doucement, chant sublime en l'honneur de l'enfance. L'auteur reproduit ses personnages dans tout leur naturel, dans tous les mouvements spontanés et incompréhensibles de leur coeur. Avec une rare puissance d'évocation, elle écrit des pages entières de poésie, nous lançant dans des rêveries d'une manière toujours variée, toujours simple. La facilité de Gabrielle Poulin tient de l'extraordinaire. Quel grand peintre pour broser des sensations à demi conscientes ou des associations psychiques plus ou moins gouvernées!

Sans tomber dans la mièvrerie, son style, d'apparence enfantine, multiplie les répétitions du même mot pour produire sur le lecteur musique et émotion. "La clochette tinte, tinte, tinte," (P. 260.) "La maison grandit, grandit, grandit" (152). "Les deux traîneaux sont disparus emportant là-bas, là-bas, les quatre filles de David à François Martin" (185), etc. Il fallait ce style naïf pour décrire des poupées avec la plus grande précision - ou les dessins d'enfants aux figures délirantes, vrais pionniers de l'écriture automatique - ou les cadeaux offerts aux bébés - ou les jeux d'iceux - ou les contes qu'on se transmet de génération en génération en endormant les marmots, des histoires d'"il y a très très très longtemps, loin loin loin loin" (209).

Les scènes délicieuses et poétiques abondent. Par exemple, Marie, après ses couches, quittant son lit sans permission pour aller contempler trois bébés dans la chambre de verre, et parlant à l'un d'eux comme si c'était le sien; par exemple, le baptême de Françoise; par exemple, Marie revoyant en rêve à vingt-deux ans son mariage et se trouvant tout d'un coup transformée en enfant de douze ans, avec un petit mari de douze ans, comme si le mariage, relevait, lui aussi, de l'enfance. Mais la scène qui m'a le plus ému est celle de Françoise, toute bambine, allant en cachette voir son petit frère François dormir dans son berceau et cédant à la tentation de le prendre dans ses bras malgré la défense formelle de la mère. Les pages 193 à 199 doivent désormais briller dans toute anthologie enfantine: elles sont comme le sommet de la tendresse du livre.

Oui, tendresse. Mais force en même temps.

Car Tante Françoise hantera longtemps l'âme du lecteur. C'est elle qui domine le livre, comme une figure qui se précise petit à petit au milieu d'une nébuleuse. Fille de David Martin et de Fleurange (ô le joli prénom!) Beauchamp, Françoise toute petite offre son coeur à deux êtres chers: à son père David et à sa tante Marie-Hélène. Françoise n'aime pas sa mère, dure pour elle, qui la frappe parfois violemment, mais adore Marie-Hélène, la soeur de son père, "la dame blanche". On peut se demander ici pourquoi l'amour des enfants se

dirige principalement vers la parenté latérale: la nièce Marie vers la tante Françoise, la nièce Françoise vers la tante Marie-Hélène. Quoi qu'il en soit, les sentiments ressentis par les deux nièces lors du décès de leurs deux tantes nous valent des pages d'où se dégage une grande émotion, des pages réalistes en même temps, extraites des anciennes traditions québécoises. L'amour sous-tend toujours les récits de ce volume. Françoise reverra longtemps "une dame étendue bien droite, sur un lit de satin...longue forme blanche sur laquelle une lumière dorée coule en silence" (177).

Françoise ne pouvait pas, hélas! rester dans "le vert paradis" du bas-âge. Le cri trop grand, le cri du bébé qui a peur et qui se délivre en appelant au secours va s'amplifier à l'âge adulte. L'inexorable loi humaine exige de quitter des jours tout tissés d'or et, comme au Paradis terrestre, un ange à l'épée de feu empêche de les revivre. A mesure que se forme son corps, grandit l'intelligence de Françoise et son sens de l'observation. A dix ans, elle sait "jouer le jeu d'être sage" (203). Onze ans. Douze ans. A treize ans, "elle ne se reconnaît plus" (213). A quatorze ans, elle s'examine toute nue dans un miroir: sa mère survenant lui crie: "Vicieuse!" et la frappe horriblement. Vers seize ans, elle se laisse enjôler par un jeune homme. Les vers si doux du si violent Baudelaire:

Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble

bercent cette idylle désincarnée qui est sans doute, pense-t-elle, la vraie suite de l'enfance?... Cruelle et violente arrive la déception: un jour, le jeune homme (se nomme-t-il Samuel?), se jette sur elle avec toute la fureur du mâle et la rend enceinte. La triste réalité lui arrache alors ce cri trop grand, qui remonte du plus profond des âges, de la femme brutalisée par l'homme. "Le beau rêve a basculé soudain." (269.) Loin de son hypocrite village, Françoise ira enfanter un petit être qu'on lui enlèvera, mais qu'elle appelle "Marie" au plus profond de son coeur.

Par son réalisme psychologique et en même temps par la poésie dans laquelle il baigne, par une phrase toujours abondante et juste, par son amour de la nature, Un cri trop grand se classe parmi les grands ouvrages sur l'enfance. Ils abondent dans la littérature canadienne. Un cri trop grand, Nelligan l'a poussé; Anne Hébert aussi; Réjean Ducharme aussi, lui qui a écrit dans L'Avalée des avalés: "S'il n'y avait pas d'enfants, il n'y aurait rien de beau sur la terre." Et combien d'autres...

A son tour, Gabrielle Poulin le fait entendre avec force et douceur. Un cri trop grand est un très beau livre qui tranche vraiment sur la production littéraire de 1980. Nos félicitations à Gabrielle Poulin, et toute notre admiration pour son talent.

Paul GAY

¹Gabrielle Poulin, Un cri trop grand, Montréal, Les éditions Belarmin, 1980, 335 p. Le dessin de la couverture, très belle, est de Norman Pagé, vice-doyen de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

²Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, récit, Montréal, Stanké, 1979, 245 p.

(Le Droit, 17 janvier 1981, p. 14.)

Gabrielle Poulin: Un cri trop grand

CRIER POUR NE PAS MOURIR

Le premier roman de Gabrielle Poulin, Cogne la caboche¹, s'ouvrait sur une route de village qui, selon les mots de l'auteur, allait bien vite "se confondre avec le ciel". Son deuxième s'ouvre sur une "chambre d'enfants" où les personnages et les objets s'évanouissent presque immédiatement dans le vide de murs trop blancs. Déjà, dès ses premières lignes, Cogne la caboche appelait à une action que le lecteur pressentait large et emportée. Ainsi, dès les premières perceptions, Un cri trop grand² laisse deviner une action plus réduite, comme si au départ il ne sera plus possible de sortir de cette chambre-carcen, cet espace forcé où vient mourir le coeur de deux femmes qui ne crient plus.

Une histoire à rassembler

L'histoire de ce Cri trop grand est finalement assez simple, mais il faudra un peu de temps avant que le lecteur n'en rassemble tous les éléments. Le roman se divise en deux parties bien égales, la première étant annoncée par une sorte de préface symbolique, la seconde se prolongeant dans une espèce de chapitre-conclusion, lui aussi étrangement symbolique. L'auteur insiste et ordonne. L'ouverture comme la fin, les deux parties comme les treize chapitres, sont coiffés de titres patiemment choisis. Rien n'est laissé au hasard. Mais cet effet d'ordonnance n'aide pas nécessairement à mieux comprendre le récit. Le souci de trop découper les choses et de forcer en quelque sorte la nature des symboles se fait un peu trop évident. Par le fait même, ce parti pris d'une construction minutieuse donne lieu à une mise en place très longue. La première partie ressemble à une cloison isolée dont l'une des verticales serait découpée selon le tracé zigzaguant d'un puzzle ou d'un continent. Il faut attendre la deuxième partie - une partie beaucoup plus chaleureuse et intense qui nous rappelle les meilleures pages de Cogne la caboche -, il faut attendre cette deuxième partie pour voir les morceaux se réunir, portrait qui s'établit et terre qui s'élargit.

Deux fois un, un

Plusieurs personnages viennent habiter les chambres de ce roman, mais ce sont Marie et Françoise qui occupent à peu près toute la place

et qui deviennent en quelque sorte les âmes de ce corps à deux coeurs. La perception du monde, ses événements et ses émotions, se fait par le moyen du rêve et par le retour dans le passé. Plus la description avance, plus les choses remontent leur cours et se rapprochent d'une espèce de raison ou d'explication originelles. Marie-Françoise est la nièce mais d'abord la filleule de Françoise. Bien vite, malgré l'entêtement affectueux de son père, cette Marie-Françoise s'appellera Marie dans le coeur et la bouche de la marraine. Une Marie-Françoise qui habilement se métamorphose en une Françoise, Marie. Ainsi, deux personnages n'en font qu'un, deux destins qui semblaient vouloir se dérouler selon des lignes parallèles vont graduellement finir par se fondre en une sorte de photographie unique, négatif et positif d'une même réalité. Au niveau de la fabrication romanesque, c'est ici la grande originalité. Les événements, peu de joies et bien des drames qui façonneront la vie de ces deux femmes, se présentent de façon identique. Quel dieu se charge ainsi de prévoir les choses, quelle fatalité lointaine marque la vie depuis de si nombreuses générations? Le père en fille, les prénoms se permutent et se répercutent, le passé se colle au présent. Les peurs de l'enfance, ajoutées aux appréhensions de l'adolescence, composent la vie de l'adulte qui marche de cette façon en écoutant ses pas. Sommes-nous la force ou le jouet? Si les mutations biologiques existent, en serait-il de même pour les mutations psychologiques? Si oui, seront-elles assez fortes pour briser la chaîne des hérédités et des souvenirs?

Gabrielle Poulin semble croire à un itinéraire fixé longtemps à l'avance. Elle nous dit qu'il est possible de perdre sa vie au profit d'une autre, la naissance et le nom ne sont que des accidents du parcours, fragiles que nous sommes, tablettes de cire qu'il est si facile aux autres de marquer de leur mépris ou de leur amour. Nous habitons des chambres rectangulaires, les parois sont bien solides, il faut marcher dans des corridors bien longs avant de s'arrêter et de franchir. Au fond, ce livre rappelle la condition de personnes qui n'ont jamais pu vivre leur enfance. Nous vieillissons tous un peu trop vite, pourquoi sommes-nous si pressés de quitter ces premières années de l'existence, là où les questions sont pourtant des réponses. Car après, il sera si difficile de comprendre et d'aimer.

Une société du silence

Ce monde que Gabrielle Poulin a voulu expliquer par la seule force de son écriture est celui d'une société qui nous ressemble bien, une société pas tellement lointaine où l'on nous demandait de croire en fermant les yeux. Derrière l'histoire de ces deux femmes qui portent à jamais les marques de leurs épreuves, comme si l'épreuve était déjà la marque d'un échec, derrière le secret de ces femmes si

seules, c'est l'évocation d'une société close et fermée, la reproduction exacte de toutes ces chambres parallèles qui font de cette histoire un immense corridor. Comment en serait-il autrement lorsque les détenteurs de l'autorité et de l'opinion ne cherchent qu'à protéger des valeurs et à défendre des images? Marie-Françoise ne deviendra-t-elle pas rapidement Marie, pour mieux se rapprocher de sa marraine mais aussi pour mieux s'éloigner de son entourage? Et ce prénom de Marie, n'est-ce pas celui de la Vierge, cette sainte si populaire dans l'imagerie religieuse québécoise, cette femme qui ne s'est jamais appartenue, qui a accepté sa condition sans rien dire, jamais un mot plus haut que l'autre? Et Françoise enceinte se fera dire elle aussi que l'enfant qu'elle porte n'est pas le sien, qu'il est un étranger, un "petit Chinois", bien à l'image de ceux que l'on nous vendait à la petite école. Dès la naissance, on lui arrachera cet enfant qui est le fruit d'amours impures et qu'il importe aux seuls êtres de prédilection de légitimer. Coïncidence pour le moins intéressante, ces deux femmes que des circonstances d'ordre social ont repoussé dans le silence, sont toutes les deux institutrices dans des écoles élémentaires, lieux s'il en est où il fallait tout donner sans beaucoup recevoir, institutions où à peu près tout devait se faire au nom de quelqu'un ou de quelque chose.

Comment alors se défendre, comment se lever et protester, comment faire surgir ce cri qui serait comme le début d'une nouvelle aventure et d'une autre liberté? Ce cri, il déchire quelquefois les pages du roman. Mais il est toujours celui de l'enfant qui a peur, celui de l'adolescente qui craint le début de sa vie. Ce cri, oui, il éclate, tremblant et profond, mais il ne se répétera plus. Le silence oui mon père, l'obéissance oui ma mère et de l'imprévu, n'en parlons plus.

Sortir de la chambre

Pourtant, il faudra bien un jour ou l'autre sortir de la chambre, forcer la poignée de la porte, que ce soit pour fuir ou pour mourir. Ces femmes qui ont refoulé ce cri trop grand parce qu'il faisait trop peur, ces femmes vont quand même trouver ici et là un peu d'air et de rosée. C'est dans le rêve léger et enfantin qu'il leur sera possible d'entrevoir des couleurs, de construire une maison accueillante, de se donner un paysage à la mesure de leur évasion. Comme dans Cogne la caboche, les contes merveilleux, les comptines et les vieilles berceuses viendront équilibrer de leur chaleur et de leur nostalgie des situations qui autrement pourraient conduire au pire. C'est ainsi que quatre poupées viennent remplacer les deux enfants disparus, poupées de laine et de son, créatures rieuses, douces et presque palpables, qui ne sont pas sans rappeler ces quatre trico-teuses invisibles qui rendaient plus attendrissant le monde de Michel

Tremblay dans La grosse femme d'à côté est enceinte.

En somme, ce deuxième roman de Gabrielle Poulin ne manque pas de substance. Les réflexions suscitées sont nombreuses et nous obligent fréquemment à réinterroger la présence et la force du passé. Est-il possible de vivre sans s'attacher à ce qui nous précède, la mémoire est-elle un noeud qui se serre ou plutôt une porte qui s'ouvre? On peut seulement regretter que la qualité de ces questions se soit inscrite dans le cadre d'une écriture qui nous atteint trop lentement. Le ton est plus descriptif que narratif et traîne un peu trop la voix. Pourquoi l'auteur n'a-t-elle pas lâché les guides plus tôt et laissé librement vagabonder ses créatures, ses chevaux et ses souvenirs?

Jacques MICHAUD

¹Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, récit, Montréal, Stanké, 1979, 245 p.

²Gabrielle Poulin, Un cri trop grand, Montréal, Les Editions Bellarmin, 1980, 335 p.

Gabrielle Poulin: Cogne la caboche

LA COURBE D'UNE ROUTE FASCINANTE

Je trouve Cogne la caboche¹ un livre terrible même si sa lecture fut pour moi un enchantement continu. Le compte rendu m'en apparaît redoutable. Je ne peux plus différer le moment de le faire; je m'y lance au hasard, en résumant ainsi l'anecdote: Rachel Delisle raconte ce que furent quinze années de sa vie passées dans une communauté religieuse, sous le nom de Soeur Anna-des-Anges, ce qui s'est passé en elle quand elle a quitté cet espace de temps limité, bref quand elle est passé de la mort à la vie.

Elle avait, en cours de route, appris deux choses de Soeur Sara. D'abord l'amour de la vie: "Vivez, soeur Anna, moi je n'ai pas pu"; puis la vérité de la littérature: "C'est d'elle que soeur Anna a appris que la littérature ouvrait l'accès à un univers merveilleux, comme une grande fenêtre ou comme un oeil de surcroît." Vivre, lire, écrire. Ou l'intrusion de la lumière, l'accès au merveilleux. Ce premier roman de Gabrielle Poulin est un hymne à l'amour et à la lumière qui recourt constamment à l'enfance et au rêve, un hymne passionné et rempli de splendeurs, de chansons, de comptines et d'autres symboles parlants.

Mais à ce versant clair s'oppose le versant sombre: c'est l'univers de la communauté religieuse, symbolisé par la prison et la forteresse, par les murs de coton, la stérilité, la mort. "Elle a traversé un univers étrange et fermé, plein de couloirs austères, interminables, de portes identiques, toutes closes, de grandes salles aux murs blancs et nus, hantées par des êtres apparemment aveugles, sourds et muets comme des robots. Formes exsangues, desséchées, venues d'un autre âge..." L'univers clos, dans ce roman, c'est un univers de mort.

Mais je pense que Gabrielle Poulin n'a jamais eu l'idée de chercher à démontrer qu'il n'y a pas de cisterciennes, de carmélites ou de clarisses heureuses; ou encore que la vie conjugale ne comporte pas ses murs, ses barreaux et sa prison. Il y a des soeurs heureuses à longueur de vie, comme il y a des femmes mariées malheureuses leur vie durant. Il n'y a pas de vérité objective du cadre et du genre de vie.

Caresser ou ne pas caresser

Ce que je trouve admirable dans le roman de Gabrielle Poulin, c'est qu'elle a réussi à camper un univers clos irrespirable, un univers de la loi, de la règle et du règlement, vécu et rejeté comme tel. La preuve en est que la première moitié du roman est parsemée d'extraits de la règle, mis en retrait et rendus en lettres majuscules. C'est le règne des prescriptions, des interdictions, des mises en garde, comme ces codes pouvaient être à la mode au milieu du XIX^e siècle, quand la communauté en question fut fondée: comment contrôler ses yeux, ses mains, sa démarche, comment ne pas prendre les bébés ni les caresser, comment ne parler ni trop haut ni trop bas. La règle concédait toutefois que la religieuse puisse marcher sur le sol!

La deuxième partie est remplie de chansons, de refrains, et surtout de la comptine principale: ventre de son, estomac de plomb, etc., Cogne la caboche, c'est-à-dire par le jeu, la fantaisie. Il est vrai que soeur Anna est amoureuse; elle a revu le Père Jean lors de ses études à l'Université. Entre temps, elle a fait la découverte de son corps et, par ce moyen, retrouvé les grands rêves de son adolescence, retrouvé toutes les libertés de l'enfance, et, par voie de conséquence, le Père. Oui, le Père. Comme elle est importante cette présence, cette sécurité, cette source de la joie qui emplit une vie, ce recours permanent, cette assise de l'existence, dans toute vie, tant d'un homme que d'une femme.

Je pense que ce roman raconte bien plus l'histoire de Rachel Delisle que de soeur Anna. Je l'aime bien, cette soeur Anna, et je m'attendris sur ses émois sensuels. Quoi de plus sérieux que de retrouver son corps quand on l'a perdu, quoi de plus émouvant! Quoi de plus merveilleux que de convoquer son enfance et la source féconde de la mémoire pour retrouver équilibre et épanouissement! Gabrielle Poulin analyse avec une finesse et une précision sans égales la prise de possession de soi-même, la merveille d'être amoureuse, de se retrouver libre. Tout cela s'organise dans une cohérence qu'on ne peut prendre en défaut. Pour ma part, cependant, je trouve difficile à interpréter la sorte d'auto-accusation que s'inflige Rachel Delisle. Est-ce remords, est-ce souffrance, est-ce ironie? Toujours est-il qu'on lit avec un certain malaise des phrases de ce roman qui ne sont en réalité que le point de vue de tierces personnes:

Le jour de sa première Profession, une jeune soeur recevra le crucifix rafraîchi de l'épouse infidèle. Les baisers enflammés de la religieuse encore dans sa ferveur première mettront un baume sur les plaies rouvertes par le baiser de la traîtresse. Enfin, tout sera racheté des restes de la défroquée et

son ombre elle-même s'évanouira à jamais quand
l'Evêque, un jour, glissera au doigt d'une vierge
fidèle, l'ameau refondu et purifié de la vierge
folle. (P. 227.)

Ces mots portent loin. Cernent-ils une culpabilité? Ca ne change rien qu'ils viennent d'une intention prêtée, ou d'une méchanceté supposée. Ils restent prononcés, appliqués à la narratrice par elle-même. En tout cas, ils reflètent l'hypocrisie d'une société, ils sont assumés par un seul individu; ils manifestent aussi la franchise d'un être qui s'expose, qui possède assez de force pour être le bouc émissaire nécessaire. Quel groupe, surtout religieux, n'en a pas besoin? A supposer qu'un monde de la loi est mauvais et doit être détruit, ou du moins fui, il devient évident que son envers lumineux est un monde de l'amour. Tout monde mauvais doit être fui, et il l'est; mais ce n'est encore rien. Il faut vivre dans un monde beau et bon. C'est la question même de la liberté, c'est l'affaire de chaque être. Parmi les centaines et les centaines de Québécois et de Québécoises qui ont quitté les ordres religieux, combien ont raconté leur histoire? Presque personne. Gabrielle Poulin, sans donner en rien dans le vice autobiographique, est allée au-delà du témoignage; elle est allée jusqu'au roman, c'est-à-dire jusqu'à l'oeuvre littéraire.

La route au rendez-vous du rêve

Pourquoi sommes-nous ici devant un authentique roman? Bien sûr, d'abord, parce qu'il est encore possible d'en faire. Et comment cela se fait-il? D'abord en mettant sur pied un univers. Quelques symboles suffisent à Gabrielle Poulin (mise à part l'écriture, sur laquelle je reviendrai). D'abord le symbole de la route avec sa courbe "ravisseuse", "douce", "invitante": "la courbe douce d'une route fascinante et inaccessible". Cette image sensible, cette métaphore obsédante, se magnifie en cours de récit. J'en décèle deux marques: "Un nuage a découpé sur la face de la lune le mirage d'une courbe fragile. Est-ce celle d'un bras doucement arrondi, invitant?" Et surtout: "Le prince charmant dont les traits se confondent encore avec la courbe de la route". L'invitation de l'espace, l'attrait de l'ailleurs, la douceur de ce qui s'arrondit pour êtreindre, tout cela se trouve dans les quatre premières lignes du roman et est repris textuellement dans les dernières lignes de l'avant-dernier chapitre. On retrouve donc, en ouverture comme en fermeture, une figure-clé qui travaille tout le texte et dont je retrouve la trace au milieu du roman:

Mais j'ai su, ce jour-là, que mon coeur n'était
pas complètement sec et qu'il suffirait de bien
peu pour que s'infiltrât à nouveau dans ma chambre
les figures compensatoires du rêve que j'avais eu

tant de peine à chasser après avoir quitté le
village où j'ai failli m'engager sur un chemin fait
de chair et de sang au lieu de suivre la voie aride
du renoncement et de la tradition. (105.)

Voilà une phrase-témoin de la figure de la route fascinante autant que de l'écriture de Gabrielle Poulin. Cette dernière est capable de la grande phrase rythmée, ferme et souple, pleine de nuances et de méandres, caractéristique, comme tout le monde le sait, de Proust, et plus près de nous, de Victor-Lévy Beaulieu dans ses Voyageries, notamment dans Monsieur Melville. Cette remarque incidente me fournit l'occasion de dire que, dans ce premier roman, l'écriture n'est toutefois pas toujours assez détendue, la phrase assez étendue, la fantaisie folle, à l'intérieur de la phrase, assez présente ou assez agissante. Le style se surveille un peu; la phrase cherche la correction, la concision. Mais ce roman nous fournit plus de preuves que nécessaire que son auteur maîtrise à fond l'écriture et l'imaginaire, laisse pénétrer et travailler le désir, et surtout sait organiser à la perfection un monde signifiant: la haine, les ténèbres et la mort abondamment s'opposent à l'amour, à la lumière et à la vie, surabondamment présents. Ces réalités antinomiques sont habilement exploitées à travers le déroulement d'une histoire bien ficelée, et point trop prédéterminée.

Les mêmes univers bénéfique et maléfique se trouvent chez Nerval, par exemple; c'est une donnée universelle du roman. En lisant Gabrielle Poulin, j'ai souvent songé à des scènes nervaliennes: l'enfance, la poupée, voir la scène féérique des pp. 141-146: la poupée de son, les rondes des petites filles; également le chapitre huit, où soeur Anna se met nue dans le jardin, mord à belles dents dans une pomme juteuse et se retrouve comme rendue à la terre. C'est toute la naissance anticipée, rêvée, d'une femme nouvelle, d'une romancière nouvelle: "Je voudrais écrire comme on caresse et comme on se laisse caresser." Plus haut, elle avait écrit (c'est la belle page 87): "Des mots sensibles et délicats. Des caresses attendues, désirées, devancées." Et encore cette prise de position panique qui révèle le vrai écrivain: "Si au moins, j'avais le courage de poser clairement le problème. D'écrire une phrase, une seule, nette, simple, aux arêtes bien définies, qui agirait comme un poinçon pour percer et graver cette chose en moi confuse et sans nom." Rêve impossible. Toujours écrire pour réaliser ce jeu insensé. Mais quelques consolations sont accordées, sinon à l'auteur, du moins au lecteur.

La naissance de Rachel Delisle

A la figure de la route qui travaille l'écriture, il faut ajouter celle de la rétrospective, dans la composition du récit, l'une complétant

l'autre, comme le temps est le supplément de l'espace. Au début, Anna, la mère de Rachel, se berce sur la galerie et se rappelle sa vie: bonne manière de camper la situation; dans le dernier chapitre, Anna vient de recevoir la lettre de Rachel annonçant sa sortie. Entre ces deux limites, la mère est l'image du temps et de l'attente; le père, quant à lui, est associé à la courbe de la route et au renouvellement de la vie. De chapitre en chapitre s'instaure un régime de récit au présent, régulièrement entrecoupé de retours dans le passé. La passion présente se creuse d'une profondeur, la femme adulte, par la mémoire, par le recours à l'enfance, récupère tous les mondes merveilleux; mais au fur et à mesure de l'écriture, les rétrospectives se font plus abruptes, ou de nécessité plus impérieuses, également plus profondes, remontant mieux et possédant davantage le temps antérieur. Cette technique de composition, qui fait que la naissance de Rachel Delisle se trouve évoquée dans la rétrospective du dernier chapitre, correspond magnifiquement au sens même du roman, à l'un d'eux au moins, à savoir que ce roman raconte une naissance, ou un retour à la vie. "Il y a bien des façons de raconter une même histoire", disait soeur Anna à ses petites filles, lit-on à la page 21. Elle avait raison. Mais il appartenait à Rachel Delisle d'en faire la preuve en racontant sa propre histoire.

Signalons une autre valeur de ce livre, c'est son insertion dans l'histoire de la littérature québécoise. D'abord par ce qu'il raconte, ensuite par la manière dont il le fait, je viens d'en parler. Ce roman est aussi un reflet de notre pays, qu'il nomme en détail. C'est à la fin du huitième chapitre, lors de la scène de la nudité au verger, quand surgit "la femelle généreuse". Par le père survient le pays (le père s'appelle Charles; il faudrait écrire une longue étude sur le père dans ce roman, sur sa mort impossible, sur ses substituts impossibles, sur son rapport avec le temps et la mort; j'ai souvent songé à ce qu'Hélène Cixous dit du père dans Dedans et dans les Commencements):

Charles appelait ce ruisseau, le ruisseau des Acadiens. Elle n'en sortira pas avant que l'onde n'atteigne là-bas la secrète Abénaquis, puis la langoureuse Famine. (...) jusque dans la Chaudière qui court à travers les villages aux noms prédestinés: Saint-Georges, Notre-Dame-de-la-Providence, Beauceville, Saint-Joseph, Beauce-Jonction, Sainte-Marie, Saint-Rédempteur. Follement, elle se jettera dans le fleuve royal et se laissera emporter jusqu'à l'île merveilleuse, l'île aux foux, qui est volière et navire et pointe bleue détachée, pour le rêve, du pays réel, comme un émissaire et un héraut. (...) dans ce pays où avec

tant d'autres, emmurée depuis toujours, elle s'est
mise à ressembler aux femmes irréelles des légendes.
(114-116.)

Bref, ce roman est une grande quête de réalité; il brûle de la passion d'un pays; il rejette les univers diminués (la loi, c'est la mort) pour montrer, sous les jours de l'amour, les merveilles du vivre. Rachel Delisle veut être une femme réelle; elle s'insère dans un pays réel et, pourrait-on dire, dans le pays de la réalité. Mais c'est le rêve qui est la plus haute et la plus belle porte donnant accès à la réalité. Cogne la caboche est certainement le plus nervalien des romans québécois que je connaisse. Le rêve de l'amour n'est-il pas la plus belle chose du monde? A moins que ce soit le rêve du pays. Gabrielle Poulin, une fois, écrit quelque chose de très étrange sur Rachel Delisle, lorsque celle-ci cherche à mieux connaître l'histoire du Québec: "Elle s'étonne chaque fois de voir comment son destin ressemble à celui de son pays." Etrange, en effet. Il ne peut en être autrement quand la passion de la réalité donne forme et sens à nos rêves, quand la réalité de l'amour donne forme et sens, couleur et densité à notre vie.

Joseph BONENFANT

¹Gabrielle Poulin, Cogne la caboche, récit, Montréal, Stanké, 1979, 245 p.

(Relations, n^o 449, juin 1979, p. 186-188.)

Gabrielle Poulin: Un cri trop grand

DU SONGE AU DESIR FEMININ

Déjà dans son premier roman, Cogne la caboche, Gabrielle Poulin avait su organiser de main de maître un récit luxuriant "au féminin". Rien d'étonnant donc de retrouver dans son dernier-né: Un cri trop grand, la même coloration, la même texture et la même quête; ici, l'anima nécessaire à l'unité rejoint l'animus exploré avec passion dans Cogne la caboche.

Offerte en "deux parties", cette quête vise la réappropriation d'un univers sensible. Le rêve et le souvenir cèdent alors le pas à la réalité des choses... fictives, à la réintégration de blessures encore saignantes. Lire ce roman de la re-naissance sans l'aide d'une grille poético-symbolique serait dommage. Après avoir insisté sur une vision où les profondeurs psychologiques, pour ne parler que d'elles, sont immenses, il eût été inconcevable de ne point y déceler des âmes soeurs; j'en nommerai deux: Anne Hébert et Alain Fournier. Avec virtuosité, Gabrielle Poulin en arrive à créer un roman totalement au féminin. Ne serait-ce pas une sorte de Grand Meaulnes québécois?

Que l'on me comprenne bien: Il ne s'agit pas de la part de l'auteur d'une intention secrète de refaire du neuf avec de l'ancien. Du tout; l'auteur se plaît seulement à vivre comme d'autres avant elle ont vécu, dans un univers où règnent la transparence et le dédoublement si cher à Alain Fournier et Paul Eluard, l'identification et la projection magique inhérente à Anne Hébert.

Fascinée par l'enfance, la sienne, la nôtre, Gabrielle Poulin cisèle ce monde, comble de fantastique et de merveilleux.

Même s'il eût été parfois préférable que l'auteur émondât un peu son texte, non exempt de surabondance à l'occasion, elle a créé sans nul doute un roman important qui, de plus, révèle une rare sensibilité. C'est ce que confirme l'entrevue qu'elle a eu la gentillesse de nous accorder et que voici.

A. MAUGEY - Pourriez-vous nous parler des oeuvres - recueils de poèmes et romans - qui vous ont le plus marquée?

G. POULIN - Plutôt que tel roman ou tel poème, c'est l'acte même de lire qui m'a marquée. Ouvrir un livre a toujours été, pour moi, entrer corps et âme et esprit dans un univers aussi réel, plus réel

même, que l'univers de ma chambre ou celui de ma rue. Quand je revenais dans la vie quotidienne, je m'apercevais que le contact avec le monde qu'on dit fictif avait transformé mes rapports avec celui qu'on dit réel. Puis un jour, très tard, j'ai découvert l'Aurélia de Nerval, le surréalisme, tel que Breton le définit dans le deuxième Manifeste. Ces oeuvres m'ont confirmée dans ma foi au rêve, qui fait éclater les limites humaines. Alors j'ai commencé à soupçonner que, peut-être, l'écriture me permettrait de vivre pleinement cette "seconde vie", de poursuivre plus efficacement ma propre quête de ce que Breton appelle "le point suprême".

A. MAUGEY - Ne croyez-vous pas que les influences sur votre imaginaire (ou les rencontres si vous préférez) qui, au départ, étaient plutôt françaises, se sont au fil des années québécoisées?

G. POULIN - Oui, vous avez raison, si nous parlons des influences conscientes. Les circonstances historiques ont fait que, comme pour la plupart des Québécois, sinon pour tous, c'est la littérature française qui s'est imposée à moi la première. C'est celle qui s'enseignait au collège et à l'université presque exclusivement, jusqu'à il n'y a pas si longtemps. Mais mon grand-père, qui n'avait sans doute jamais lu ni un roman français, ni même un poème de Fréchette ou de Nelligan, a eu plus d'influence, j'en suis sûre, sur mon imaginaire que tous les romanciers ou les poètes que j'ai lus, qu'ils soient français ou québécois. L'univers magique des contes, l'univers poétique des vieilles chansons de chez nous dans lesquels grand-papa nous entraînait, au rythme du "tit galop, gros galop" rassurant de ses genoux, c'était l'envers du quotidien, un envers attirant et redoutable dont il nous découvrait quelques-uns des secrets. Quand nous rentrions chez nous, une fois terminée la visite quotidienne "aux vieux", nous nous apercevions que le village, les arbres, la route, les fleurs, le bois, les champs au loin et même les animaux domestiques nous étaient moins familiers. Grand-papa nous apprenait, petit à petit, que les choses ont une vie secrète, que les mots, les syllabes, si on leur laisse la bride sur le cou, peuvent nous entraîner bien loin. Grand-maman, elle, restait silencieuse, mais elle souriait toujours aux histoires de son vieux. Son silence était très beau. Lui aussi s'ouvrait sur un univers fascinant. Je suis sûre que les images les plus fécondes, celles qui sont à l'origine de mon univers romanesque, me viennent de cette parole ancienne et de ce silence qui contenaient tous les souvenirs et tous les espoirs des gens de chez nous.

Un roman poétique?

A. MAUGEY - Votre dernier roman: Un cri trop grand, semble appartenir à la catégorie des romans poétiques. Qu'en pensez-vous?

G. POULIN - J'aurais été surprise qu'on le trouve réaliste. Copier le réel apparent, j'en suis incapable et ça me paraît inutile. Je n'ai jamais été très bonne, à l'école, dans ce qu'on appelait le "dessin d'observation". Ecrire pour moi, c'est chercher, dans les êtres, leurs gestes, leurs attitudes, dans les objets, leurs couleurs et leurs formes, dans les rythmes eux-mêmes sur lesquels nous vivons et nous dansons, ce qui est au-delà des apparences, et tenter de le "donner à voir" et à entendre. Si c'est cela la poésie, alors mes romans doivent être "poétiques".

A. MAUGEY - Dans Un cri trop grand, je retrouve des affinités assez fabuleuses: avec Eluard bien sûr, si féminin, mais aussi Anne Hébert, Rina Lasnier et même Sylvain Garneau. Etes-vous d'accord?

G. POULIN - L'oeuvre d'Eluard, que j'ai beaucoup étudiée, a pu influencer mon écriture. Je ne sais pas. J'ai beaucoup d'admiration pour Anne Hébert et Rina Lasnier, mais je connais à peine Sylvain Garneau.

A. MAUGEY - Dans votre "univers romanesque" le monde féminin apparaît comme prédominant. Pourriez-vous vous expliquer davantage là-dessus?

G. POULIN - Oui, jusqu'ici le monde dit féminin semble avoir prévalu. C'était inévitable dans Cogne la caboche: "l'héroïne" n'avait pas connu d'autre univers que la maison d'Anna et le couvent où des mères et des soeurs avaient continué de veiller sur sa "pureté". Mais Rachel se libère de l'emprise des mères et c'est le souvenir toujours présent de Charles qui la tire par la main et la ramène vers les rêves de l'enfance où elle puise la force de renaître. Rachel vivante est prête pour l'amour, même si l'homme vivant ne peut être encore qu'un rêve pour elle. Dans Un cri trop grand, les femmes ne se sont pas détachées de leur père. Même si je répugne à jouer au psychologue vis-à-vis de mes propres personnages, disons que le monde "masculin" est encore étroitement lié au rêve et au désir. La paternité était primordiale dans Cogne la caboche. La maternité est le thème fondamental d'Un cri trop grand: des femmes, qui n'ont pas d'époux, veillent sur l'enfance, non pas avec la rigidité des mères qu'elles ont connues, mais avec toute leur féminité et leur tendresse, un oeil triste (celui qu'elles gardent tourné vers le passé), l'autre gai (celui qui veille sur le présent où le petit garçon est tendre et la petite fille vaillante). Un monde féminin, avez-vous dit? Un monde encore en gestation où les sexes ne connaissent pas d'opposition.

Un "Grand Meaulnes" québécois "au féminin"?

A. MAUGEY - Et puis chemin faisant, lecture aidant les affinités,

notamment celles avec Sylvain Garneau, m'amènent à me demander si Un cri trop grand ne serait pas une sorte de Grand Meaulnes québécois, mais "totalement" au féminin. D'où l'originalité. Je précise: dans un tel roman, comme dans le Grand Meaulnes, les thèmes de l'enfance, de la pureté, de la maison, du désir et de l'anima semblent prédominants. Etes-vous d'accord avec ma vision?

G. POULIN - Il y a très longtemps que j'ai lu ce roman. Les thèmes que vous énumérez se trouvent certainement dans mes deux romans. Toutefois les personnages ne reviennent pas à leur enfance comme vers un pays merveilleux dans lequel on s'évade pour oublier le réel ou pour faire advenir l'impossible. L'enfance est en eux - c'est peut-être la forme de leur anima - comme une source toujours présente qui ne sera jamais tarie. Ils n'ont qu'à tourner leur regard vers l'intérieur pour la retrouver. Elle contient, comme chacun des instants de la vie, tout leur être. Ils peuvent y scruter leur visage le plus vrai, celui qui vit toujours sous les fards, les masques ou les rides. Leur grande main d'adulte tient précieusement la main de l'enfant qu'ils ont été. C'est cette main fragile qui les tire en avant vers la vie, vers l'amour et vers la mort.

A. MAUGEY - A la pureté si inhérente à l'enfance répond aussi la hiérarchie des désirs, le "rêve voluptueux" des adolescents. Pourriez-vous éclaircir cette volonté érotique si naturelle et si parfaite de libération?

G. POULIN - L'enfant est très seul. Prisonnier dans son corps. Prisonnier des adultes. Sa libération commence avec la première caresse, non pas celle qu'il reçoit, mais celle qu'il donne, comme un premier pas vers l'amour. L'adolescent, lui, veut faire des pas de géant. Dans Cogne la caboche, le rêve avait été interdit à Rachel, comme à toutes les adolescentes de sa génération. Elle est restée prisonnière, comme morte, pendant de longues années, jusqu'à ce qu'elle permette au rêve de l'envahir; comme la rivière bouleversée par la débâcle, elle s'abandonne enfin au soleil et à la vie. Dans Un cri trop grand, les "rêves voluptueux" ont préparé Françoise au don parfait d'elle-même malgré l'échec de son aventure amoureuse. Marie-Hélène a vécu si intensément son seul rêve de voluptés qu'elle a apprivoisé par avance sa propre mort.

A. MAUGEY - Dans Un cri trop grand, tout concourt à donner une coloration charnelle: le vocabulaire, les images intimes, le recherche constante de la rencontre pour ne parler que de l'essentiel. Qu'en pensez-vous?

G. POULIN - Ecrire, c'est un acte charnel. Si vous vous souvenez, il y a un apprentissage très physique au geste de l'écriture dans ce

roman. L'enfant a la surprise de voir naître de sa propre main, sur la feuille blanche, les signes mystérieux de son propre nom. Il a reçu le pouvoir physique de se donner à lui-même et de donner au monde un être différent, de jouer avec l'espace et le temps comme avec les lettres. Les mots, les images, les rythmes constitueront toujours les aspects sensuels de cette expérience. Comme les caresses, ils acheminent le corps, le coeur et l'esprit vers le plaisir total dans lequel la vie et la mort sont engendrées du même souffle et demeurent indissociables. Dans son ordre, l'acte d'écrire est aussi fécond que l'acte d'amour. Ainsi, Françoise, qui était liée à Marie par une maternité d'élection, va recevoir de sa filleule le don d'une nouvelle vie. Grâce à la relation de l'écriture, le récit de Marie devient le lieu d'une gestation sensible et spirituelle.

Axel MAUGEY

(Relations, avril 1981, p. 123-124.)

LA VIOLENCE COMME UN AUTRE AMOUR ET UNE AUTRE VIE

"Un jour, je tuerai quelqu'un. Je ne sais pas encore qui, ni comment, mais je tuerai quelqu'un. On ne possède vraiment un corps qu'en lui donnant la mort."

Le départ est brutal et claqué déjà comme un coup de feu. Dans un journal qu'il entretient comme une fleur lascive, le personnage principal ensemence ses mots et cultive ses obsessions. Le jardin est secret non pas parce qu'il cache des choses étranges ou insoupçonnées, mais seulement parce qu'il est intérieur et isolé. La serre chaude ignore les saisons, mais elle permet toutes les naissances et toutes les éclosions.

Un sujet d'ici

Normand Rousseau, pour son cinquième livre¹, a trouvé un bon sujet. Il n'a pas changé de continent, il n'a pas visité d'autres pays, il a simplement regardé ce qui se passait dans sa région et il en a fait le noeud d'un roman qui se lit sans effort et sans difficulté. L'auteur ne cache pas ses sources et dans une entrevue qu'il accordait à Murray Maltais le 24 novembre dernier², il reconnaissait s'être directement inspiré de l'affaire Poulin-Rabot. En octobre 1975, un étudiant d'Ottawa assommait, violait et tuait une de ses compagnes de classe. Il faisait ensuite irruption dans une salle de cours avec un fusil de calibre .12, tirait au hasard, blessant six de ses camarades, dont un mortellement. Il se suicidait aussitôt après.

C'est à partir de ces événements que Normand Rousseau s'est mis au travail et qu'il a commencé à élaborer ce qui deviendrait la perception romancée de ces faits qui se passent ici, mais qui se produisent partout ailleurs. La violence n'a pas de frontières, elle n'a que les limites de celui qui s'y enferme et qui s'y perd.

"Un monstre tranquille"

Le personnage central, c'est Gontran Gauthier. Il a dix-sept ans, il est étudiant de la même façon qu'il est seul. Il vit dans une famille petite-bourgeoise, entre une mère "ficelée dans ses habitudes poussiéreuses" et un père qui lit les journaux "de voici trente ans

passés." A la naissance de sa soeur Irène, on lui a tout de suite construit une chambre au sous-sol, qu'il a vite perçue comme une cellule de claustration. Gontran s'enferme à clé dans cet espace réduit, il tourne pour toujours le bouton de la parole, mais, en même temps, il ouvre la porte à l'écriture. Il commence à rédiger un journal et les premiers mots sont intrigants, insolites: "Un jour, je tuerai quelqu'un." 13 juin 1973... 2 juillet 1973... 15 août 1973... 30 septembre 1973... Les dates n'apparaissent pas d'abord comme des points de repère, mais plutôt comme des cibles. Toute l'évolution des événements extérieurs et intérieurs se fait en fonction d'un projet précis, toutes les situations prennent une allure fatale, irrémédiable. Un destin a isolé Gontran. A son tour, Gontran va tenter d'isoler le destin. Patiemment. De semaine en semaine. Sans débat et sans crise avec ceux qui l'entourent. Un fils soumis qui ne répond pas aux remarques négatives de ses parents. Un étudiant modèle qui obtient partout les meilleures notes. Un camarade de classe patient qui ne répond pas aux sarcasmes de celles et de ceux qui le jugent timide et complexé. Récemment, Rousseau lui-même disait de ce personnage: "Mon héros, Gontran, a une apparence tranquille, bien qu'au fond, ce soit une sorte de monstre³." Les eaux les plus calmes recouvrent souvent les abîmes les plus profonds.

Sexe et damnation

Gontran descend donc en prison, cette "prison qu'il s'est construite lui-même ou que les autres lui ont construite". Lorsqu'il en sort, il pose un cadenas sur la porte. Lorsqu'il y revient, il tourne à double tour. Ainsi, toute communication extérieure devient impossible. Les liens se créent ailleurs et autrement. Gontran tapisse ses murs de grandes affiches, collection colorée de ces femmes nues qui s'offrent à lui dans les poses les plus douces ou les plus provocantes. Il rencontre Franz, personnage d'une "violence froide et calculée", qui le met en contact avec un marchand de revues et d'objets pornographiques. L'obsession se resserre. Gontran fait le constat de son impuissance sexuelle avec le moyen d'une poupée gonflable. Rageusement, il sortira "le nécessaire à sadisme", il mettra "les gants, les bottes, le masque", il flagellera cet amour inventé. Intérieurement affolé, il tentera alors quelques expériences avec des femmes qui s'offrent à lui dans une déconcertante facilité. Les frustrations et les échecs s'accumulent. Il finit par vomir sur cette partenaire qui l'avait pourtant accueilli avec le plus grand silence et la plus grande tendresse. Quelques autres humiliations et tous les rouages seront en place pour le tragique dénouement.

Rousseau accorde une importance assez grande à la description de cet univers où le sexe deviendra rapidement plus puissant que la mort⁴. De cette façon, il se trouve à juger sévèrement une société adulte qui

ne sait plus communiquer avec un monde plus jeune, une société qui se replie dans les préjugés les plus faciles et se cache derrière les plus nobles intentions. Il nous montre aussi que la cruauté d'une collectivité peut être tout aussi inconsciente que celles des forces de la nature. Ces réflexions tombent à point, à ce moment où un gouvernement comme celui du Québec, par exemple, se rend compte qu'il est urgent d'étudier le phénomène de la violence sous toutes ses formes et toutes ses manifestations. Et l'une des premières conclusions qui se dégage à la suite de la tenue d'une série de colloques régionaux, est que la pornographie apparaît comme la cause principale de la majorité des viols. Les jeunes s'enferment là où ils le peuvent, ils s'affirment avec les moyens que les adultes leur ont eux-mêmes fournis dans leur indifférence et leur désenchantement. La violence peut ainsi devenir un but, un amour à l'envers et qui change toute une vie.

Passion et fabrication

C'est avec une grande adresse que l'auteur conduit son histoire et qu'il nous amène jusqu'aux péripéties de la fin. L'intérêt du lecteur est assez bien protégé avec l'utilisation de deux niveaux de narration. Parallèlement au journal de Gontran, se déroule l'enquête judiciaire. Les principaux témoins défilent et les témoignages ne recourent pas toujours ce que l'on trouvait et ce que l'on trouvera dans le journal de l'adolescent. Ceci donne au roman une allure vaguement policière, car les faits sont vraiment trop clairs pour que les quelques points encore obscurs deviennent des mystères à déchiffrer. Ces deux niveaux de narration ont plutôt le pouvoir d'accentuer la solitude de ces deux mondes en opposition. Qui dit vrai? Qui a raison? Gontran n'est-il qu'une "sorte de mythomane qui se raconte des aventures extraordinaires pour remplir sa vie"? Et l'adulte n'est-il pas à son tour rongé par "la peur de vivre, de vivre avec une époque qui n'est plus la sienne"?

En habile fabricant de situations qu'il est, l'auteur va apporter une sorte de réponse en introduisant le fameux coup de théâtre. Gontran a bel et bien ouvert le feu sur ses camarades de classe et il en a tué un. Mais ce n'est pas lui qui a violé et qui a fait brûler le corps de la jeune étudiante. C'est le père, ancien officier de l'armée, qui a confondu ses souvenirs de la grande guerre avec les fantasmes d'un présent jamais assumé.

L'effet est calculé et le tir bien dirigé. Il me semble ainsi que Normand Rousseau met un peu trop d'efforts à construire des situations qu'il veut enlevantes. L'écriture est sûre, mais trop souvent prévisible. Il manque encore de cette passion et de cet enthousiasme sur lesquels une oeuvre peut se permettre de marcher.

Je ne dis pas que le lecteur sera déçu. Le roman est sincère, mais de la sincérité de celui qui veut très bien faire.

Jacques MICHAUD

¹Les Jardins secrets, Montréal, 1979, 254 p. (Prix Esso du Cercle du Livre de France.)

²Le Droit, 24.11.79: 17.

³Ibid.

⁴Tous les thèmes abordés invitent à la réflexion. A cet égard, le dessin pétillant de la couverture est déjà trompeur. Cette image de la femme-chatte, à demi craintive ou à demi effrayée, ne correspond pas aux intentions profondes de l'auteur et ne peut donc servir qu'à attirer des lecteurs indiscrets. Est-ce là un autre exemple de cette servitude fatalement rattachée à la mécanique de la publicité et des prix littéraires?

(Le Droit, 2 février 1980, p. 20.)

Mariline (pseud. d'Aline Séguin): Le Flambeau sacré

UN CHASSE-CROISE D'AMOURS MIXTES

Le Flambeau sacré de Mariline¹ reprend, en 1944, la thèse de Lionel Groulx dans l'Appel de la race (1922): pour survivre comme groupe ethnique, les Canadiens français doivent fuir les mariages mixtes, c'est-à-dire les mariages entre Canadiens français et anglais (Irlandais, Ecossois), ceux-ci étant toujours protestants, bien entendu! Mais alors que la lecture de l'Appel de la race présente un combat de thèses abstraites dans un milieu ontarien désincarné que connaît très peu le chanoine Groulx, le Flambeau sacré, au contraire, évoque une société franco-ontarienne grouillante de vie.

En effet, sous le pseudonyme de Mariline, se cache un auteur très au courant du Nouvel Ontario. L'action se passe dans un petit village du nom de Nipiwassi, entre le lac Nipissing et Sudbury. Les Franco-Ontariens qui l'habitent ont gardé, avec des familles nombreuses, les traditions du Québec d'où ils sont venus jadis. Dans l'humble demeure des Tranchemontagne, la foi toute simple de la maîtresse de maison, Aglaé, mère de douze enfants vivants, rappelle celle de Kitty-le-gai-pinson de Marguerite Whissell-Tregonning². Le chapelet se récite en famille. La grande fête est la St-Jean-Baptiste où, pour "la cause", on mange du bout des dents des fèves au lard. Le bureau de Poste attire chaque jour les commères du coin auprès de "la buraliste qui passe pour décacheter le courrier... à seule fin de se tenir au courant des affaires de tout le monde" (p. 103).

Mariline joue avec les noms de l'endroit: M'amzelle Sophie l'organiste, Pit Latulippe, Gabélus Portelance... Elle aime à rap-peler les moeurs des Indiens et la simplicité des coutumes franco-ontariennes. Le chapitre XIII qu'on pourrait intituler "une nuitte dans le foin" montre un peuple très près de la nature. Une autre scène, décrite dans le chapitre VIII, celle où un ours énorme se jette sur l'Irlandais Dick O'Brien, annonce, sur un ton narratif, le ton épi-que d'Yves Thériault burinant la lutte d'Agaguk et de l'ours blanc dans Agaguk (1958). Nous vivons vraiment dans les forêts du Nouvel Ontario.

Rien d'apprêché dans ce roman, rien de recherché. Y domine la bonne humeur. La langue populaire, franche et belle, tranche sur le

détestable joual de l'est de Montréal, truffé de sacres et de mots orduriers.

Groulx eût été incapable d'employer ce parler franco-ontarien si imagé, sans complexe, si naturel. Quand M'sieur le curé reproche à Sophie, sa bonne, d'écouter les conversations aux portes, Sophie répond: "Ben, tiens! M'sieur le curé, j'me tenais parée à y mettre mon grain, moué itou!" (101.) Molière et Louis Hémon eussent aimé ces vieilles locutions de France, remontant du fond des siècles avec toute leur saveur. Et quand ce langage populaire s'unit au français très simple et très pur de Mariline, on a le Flambeau sacré, roman d'une grande fraîcheur.

Le milieu humain rivalise de vérité avec le milieu social et géographique. Dans le Nouvel Ontario, les races se mêlent les unes aux autres dans la vie comme dans l'amour. Les uns, comme les chefs d'alors, comme le paterfamilias Napoléon Tranchemontagne, se montrent intraitables et dénoncent toute union matrimoniale avec des "étrangers". Napoléon "voit rouge sur n'importe quelle question si elle ne lui est pas présentée dans les plis d'un tricolore" (113). Il s'emporte furieusement contre sa fille Laurette qui aime un Irlandais, Dick O'Brien.

Cependant, Napoléon n'admet pas qu'on s'abaisse à des moyens bas pour chasser l'Irlandaise Mollie O'Hara, institutrice du village: "Il faut toujours se comporter en M'sieurs", dit-il (20). Les autres, comme Paul, le fils aîné de Napoléon Tranchemontagne, comme Laurette, l'aînée des filles, comme Dick l'Irlandais, discréditent le fanatisme et pensent que Français et Irlandais peuvent s'unir dans le respect mutuel de leur nationalité propre. Après tout, opine Paul, les Anglais ne nous ont pas si mal traités depuis la conquête.

Mais cette largeur d'esprit cache mal un sentiment plus profond: l'amour. Laurette éprouve de la passion pour Dick, et Paul rêve d'épouser Mollie O'Hara, si belle! Paul écrit même à sa blonde: "Ma famille, la politique, la cause nationale même, ne comptent plus lorsque je te serre entre mes bras." (180.)

A côté d'eux, pour que sa peinture éclate de vérité, l'auteur a placé le personnage de Jean-Baptiste Laframboise, métis algonquin, dont tous les désirs, toutes les pensées, se portent, irraisonnés et fous, sur Laurette Tranchemontagne. Mais Laurette n'en veut pas: elle veut Dick. Pourtant, sentant que son amour pour l'Irlandais s'écarte de la voie traditionnelle, elle lance à sa mère ce cri du coeur, vrai mot de nature qui trahit le complexe canadien-français: "Maman, j'ai peur, je l'aime, l'Irlandais, maman, je l'aime." (57.) Quant à Dick, il oscille entre Laurette, Mollie et une autre Torontoise. Se branchera-t-il jamais? Sans Jean-Baptiste Laframboise, son rival en amour, qui s'est

précipité à sa défense lorsque l'ours l'attaquait, il y a longtemps que Dick aurait disparu de ce milieu d'amours jalouses.

Comment Mariline a-t-elle clos l'intrigue de ce chassé-croisé d'amours mixtes si bien dépeint? Pouvait-on permettre, en 1944, l'union de Paul et de Mollie? de Laurette et de Dick? Non évidemment! Il fallait continuer les directives de l'Appel de la race. Il fallait que Paul et Laurette rentrent dans la mystique canadienne-française. Il fallait qu'ils refusent leur partenaire irlandais. On aurait pu avoir l'Appel de l'Amour à opposer à l'Appel de la Race. Il n'en est rien: on a le Flambeau sacré, ce titre qui ne rend pas le livre.

Car ce roman, si vrai dans son évocation du milieu, verse, à la fin, dans l'invraisemblance. "La Cause" l'exige. Elle invente la richesse subite du métis Jean-Baptiste, qui, après la découverte d'une mine, devient un gros personnage. Elle invente également la richesse de Jeanne d'Arc Labelle, fille de Traîne-Patte, domestique chez les Fitzpatrick francophobes. "La Cause" dresse le comté contre Paul: les électeurs ne le choisiront pas comme député s'il épouse Mollie. Alors... alors Laurette cède et épouse Jean Baptiste qu'elle n'aime pas: "Jean-Baptiste, dit-elle, je l'estime, je l'admire, je l'affectionne même; mais je ne l'aime pas." (122.) Alors... alors Paul, pour obtenir les suffrages de ses compatriotes, s'affiche tout d'un coup en public avec Jeanne. Il l'épouse. Il devient député.

Ainsi, tout est rentré dans l'ordre. Les Irlandais restant de leur côté, les Français de l'autre, "la Cause" est sauvée...aux dépens des coeurs, hélas!

On comprend l'embarras de Mariline, car de solution, il n'y en a peut-être pas. Qu'est-ce qui doit l'emporter? La race avant l'amour? l'amour avant la race? Peut-on exiger des Franco-Ontariens d'être tous des héros cornéliens ou des Jules de Lantagnac?

De toute façon, l'auteur a montré le problème d'une façon vivante, voire souriante, loin du ton héroïque de Groulx. Il faut lui en savoir gré. Le Flambeau sacré mérite sa place dans toute bibliothèque ontarioise. Il faut le rééditer.

Paul GAY

¹Mariline (pseudonyme d'Aline Séguin), le Flambeau sacré, Montréal, les Editions Valiquette, 1944, 194 p.

²Marguerite Whissell-Tregonning, Kitty-le-gai-pinson, Editions Prise de parole, Sudbury, 1978.

(Le Droit, 20 décembre 1980, p. 15.)

POETES

Stéphane-Albert Boulais: Lettres qui n'en sont pas

LES CHANTS DU CORPS ET DE LA TERRE

petits sourires timides
petits sanglots des nuits
vous êtes là mes filles
aux yeux de noix humides
vous êtes là mes filles
dans mes bras endormis

("Lettre à mes filles qui se réveillent la nuit")

Vous ne raffolez pas de poésie? Qu'à cela ne tienne! Vous serez probablement enchanté par les Lettres qui n'en sont pas de Stéphane-Albert Boulais¹, court recueil de poésie publié au début de l'automne aux éditions Asticou. Côté graphique, la présentation du recueil est soignée et la page couverture, fort originale, est signée par Manuel Nuno.

Ces poèmes vous plairont, ils sont courts et bien juteux, dans un style narratif accessible à l'ensemble des lecteurs. Stéphane-Albert Boulais se défend de faire de la poésie intellectuelle, c'est-à-dire de juxtaposer des images poétiques sans liens entre ces images. Il ne veut pas que le poème soit une auberge espagnole: chaque lecteur trouve dans le poème ce qu'il y apporte effectivement. Non, la plupart des poèmes de l'auteur sont de courts récits qui comportent des points de repères temporels et/ou spatiaux, le tout écrit dans une langue simple, la langue des sens. Les poèmes renferment peu de références savantes et cultivées, si ce n'est une vague allusion à un certain Tristan ... sans doute un restant de collège classique chez l'auteur.

Les poèmes sont écrits dans une belle langue, celle des sens.

Je parle la langue des sens et non pas celle de la vérité, car je ne cherche pas la vérité; je cherche seulement la mienne, celle que m'a donnée mon corps. La poésie est avant tout langage du ventre et du sang. (P. 46.)

L'auteur utilise d'abondance le langage du corps: langue, sang, ventre (de femme), verge, fente, sein ... sont autant de mots qui

apparaissent fréquemment dans ses textes pour former des images évocatrices, séduisantes et à forte charge émotionnelle. Le corps constitue le registre de base de son écriture poétique; le corps dans ses parties et fonctions sert à traduire la réalité de façon éloquente. Par exemple, la terre est un "vagin qui soupçonne dans l'ombre le geste du semeur".

Les thèmes préférés de Boulais

Lorsque S.-A. Boulais parle de ses enfants, il est doux, tendre et fier: relisez le poème placé en exergue. Il se transforme en amant passionné lorsqu'il décrit Lorraine. C'est aussi un amant fantaisiste qui voudrait revêtir successivement toutes les formes animales, ce qui constituerait autant d'expériences nouvelles pour ses sens: goûter l'inhabituel, avoir le nez plus fin, toucher une peau différente et sentir l'érection d'un sexe étrange pour une femelle qui ne l'est pas moins. L'auteur imagine les métamorphoses les plus folles et les plus extravagantes, peut-être parce que l'homme sort de la terre et rien de ce qui grouille et palpite n'est étranger à l'homme. Le taureau, le brochet et le corbeau ne sont-ils pas cousins de l'homme? Même le marécage bien dégoûtant et bien baveux est digne d'intérêt, car l'homme origine de cette fange.

S.-A. Boulais sait également utiliser le langage des sens pour décrire l'effet recherché par un politicien en campagne électorale, cet effet de séduction sur les électeurs, cet effet découlant de la structure d'image fabriquée par le politicien et son équipe de technocrates. Selon le poète, il faut sentir l'image émise par le candidat:

Parfum de femme sur un pauvre manoeuvre
qui s'assassine les reins
pour quelques bières dans un night club.
Parfum de bouc sur une pauvre streapteaseuse
qui déhanche sa vie
pour quelques miettes de dollars dans un bouge. (10.)

L'auteur traduit ici très justement la senteur de nos politiciens locaux. Et toc!

Combien de lettres ai-je aimé dans ce recueil de soixante-dix-neuf (79) pages? Beaucoup. Lettres passionnées, lettres douloureuses, lettres tendres, lettres rêveuses, lettres amusantes ... J'ai moins apprécié les "Petites lettres oubliées". Ouvrons une parenthèse: (Croyez-vous les poètes menteurs? Ils le sont tous et l'auteur ne fait pas exception. Preuve: l'auteur affirme qu'il est "stérile" de jouer avec les mots, le style et le rythme pour le seul plaisir. Quand un poète vous dit cela sans rire, c'est qu'il entend vous tromper. Fermons la parenthèse). Dans les "Petites lettres oubliées", l'auteur tend à

cultiver le mot pour le mot. A titre d'exemple, lisons la "Lettre silence":

il y a tant et tant à ouïr
que l'oreille se liquéfie
pour parfumer le silence (36.)

Y comprenez-vous quelque chose? Moi non plus. C'est le poème auberge espagnole: chacun y trouve ce qu'il y a déjà apporté. Le poète est menteur, mais on lui pardonne volontiers de jouer avec les mots puisqu'il en fait une musique si belle.

En plus du corps et de ses métamorphoses, le thème préféré de S.-A. Boulais est celui de la mémoire individuelle, de la mémoire collective et du temps. "/..._/ mon fils, limoneuse mémoire grouillante de l'humanité /..._/". On retrouve ce thème dans "Lettre à mon cerveau", "Lettre à l'insomnie", "Lettre à la nuit qui ne dort pas", "Lettre à l'oubli", "Lettre au temps" et "la Lettre du peuple". Tantôt le poète juxtapose sereinement les images du temps,

Le temps coule
dans l'urine du cheval
et dans le salin du malade;
il est lézard dans la pierre,
il est chevreuil dans la brume,
il a la barbe de l'homme gris /..._/ (61);

tantôt le poète considère cette accumulation d'images comme une source d'angoisse,

Je ne veux pas qu'on me laisse seul
avec mes visions ensorcelées,
/..._/ Ah! que ne suis-je iconoclaste ce soir,
j'éventrerais ma mémoire. (30.)

L'auteur a déjà exploré le thème de la mémoire alors qu'il publiait des poèmes sur ce sujet l'an passé dans Parallèles et convergences, revue des professeurs du Cégep de l'Outaouais.

Stéphane-Albert Boulais est un jeune poète qui a su tout au long de ce recueil diversifier ses thèmes. Son style est à la fois séduisant et bouleversant. Il abuse parfois de la métaphore corporelle, ce qui engendre une certaine répétition des images poétiques. Toutefois, la réserve que nous émettons ici, ne gâche aucunement le plaisir que nous avons pris à lire ce recueil.

Stéphane-Albert Boulais, c'est un conteur poétique passionné qui

fait du corps de l'homme une véritable théologie. Accessible, ce recueil de poésie se lit comme un roman.

Richard RIOPEL

¹Stéphane-Albert Boulais, Lettres qui n'en sont pas, coll. "Poètes de l'Outaouais", 8, Hull, Editions Asticou, 1980, 79 p.

(Le Droit, 22 novembre 1980, p. 19.)

EN LISANT LA POESIE DE RICHARD CASAVANT

Paul Valéry disait que la poésie est conséquence d'une attente: les mots doivent d'abord passer par tant de paysages et d'attitudes, étant initialement voix informes et lambeaux de phrases, devenant peu à peu éveils et suspens, pour aboutir, finalement, au cours d'une démarche créatrice intense, images orchestrées, évocatrices, originales. Parvenir à libérer la poésie signifie pour Valéry créer "le vers pur ou l'idée lumineuse" alors que "le vers semble né de lui-même, né de la nécessité".

On pourrait longtemps discourir sur cette belle pensée de Valéry, en lisant lentement les poèmes de Richard Casavant et observer comment la mémoire se fixe dans les mots, comment la sève lyrique alimente les images. Mais toute réflexion sur le discours poétique est en soi une restriction. Est-il avantageux à la poésie de la commenter, de l'expliquer, de la traduire en prose? L'idéal serait, certes, de ne l'approcher que par une lecture qui se prolongerait en trame d'une libre rêverie et de respecter la pluralité de ses expressions, cette ambivalence de résonances qu'elle recèle alors que le sens se manifeste mais ne se précise pas.

Le livre de Richard Casavant - Poèmes 1960-1975¹ - regroupe deux recueils de poésie antérieurement publiés et un troisième, inédit. Leurs titres? - Les voici: Symphonie en "Blues", Le Matin de l'Infini, Les Sentinelles de l'Absence. Ils sont essentiellement métaphoriques. Or, nous savons que la métaphore "marque dans son principe...un tâtonnement, une hésitation entre plusieurs expressions d'une pensée, une impuissance explosive et dépassant la puissance nécessaire et suffisante. Lorsqu'on aura repris et précisé la pensée jusqu'à sa rigueur, jusqu'à un seul objet, alors la métaphore sera effacée, la prose reparaitra" (Paul Valéry, Calepin du poète). Pour rendre justice à la poésie, il faut donc la lire dans son contexte métaphorique et demeurer au niveau où la poésie est parole, donc création, ce que Dante qualifiait de "lumineuse musicalité".

Il serait exagéré de dire que tous les poèmes de Casavant se maintiennent idéalement au registre métaphorique. Il va de soi que tout recueil contient des moments poétiquement forts et poétiquement faibles. Il faut cependant souligner que Richard Casavant déplace fréquemment et avec aisance le mot et le concept dans l'orbite de son métalange où les énoncés éclatent en métaphores ramifiées.

Sous cet angle "l'Oiseau Bleu" est un texte révélateur.

Les fumées sans famille
O prisons flottantes
L'oiseau bleu
pour l'étonnante danse
en propos rustique
Et à l'heure de notre mort...
Traqué
sans visage
coeur d'émeraude
expire
aux griffes
d'une tulipe noire.

La métaphore se situe toujours entre la comparaison et le symbole. Tantôt elle est plus près de la première, tantôt de l'autre. Mais là où la réussite semble évidente, c'est là où le trope s'achemine vers le champ symbolique. Tout se condense ainsi progressivement dans "l'Oiseau bleu" et, vers la fin, l'image éclate comme originale chute de sonnet: "coeur d'émeraude expire aux griffes d'une tulipe noire".

Riche en images, toujours rythmée selon la cadence du vers libre, exempte pratiquement de tout indice que procure au texte la ponctuation, la poésie de Richard Casavant s'attribue bien des caractéristiques modernes sans pour autant être hermétique. Elle est, au contraire, bien incarnée dans le corps du poète, elle épouse de maintes façons les aspirations de son âme, elle sait même s'introduire en plein brouhaha social. Mais la rencontre du mot et de la réalité - que celle-ci soit lyrique, sociale ou cosmique - se fait toujours au moyen d'une musique qui est orchestration intime de sons, de couleurs, de sentiments et d'idées d'où, probablement, est né le titre Symphonie en "Blus".

La deuxième partie du recueil, le Matin de l'Infini, regroupe les poèmes écrits entre 1965 et 1967. Le poète avance sur le chemin du destin. Regard un peu triste, il brosse les paysages qui accueillent l'irréparable désert de sa propre solitude. Il confie au lecteur l'ampleur de son inquiétude religieuse; il dit sans ambages le vide qui s'installe de plus en plus impérieusement à l'horizon de ses songes; il parle à peine d'un profil d'équilibre qu'il croit percevoir dans l'opacité du réel: "une main noire se pose sur une main de neige", avoue-t-il dans un de ses poèmes. Il semble chercher les "lumières interdites". Inquiet et révolté, il hisse alors ses "mystérieuses voiles en partance vers les nuits futures". Décidément, la deuxième étape de l'expérience poétique de Richard Casavant est plus "philosophique" que la première et cela dans la perspective de

la quête du sens même de la vie. Sa pensée se retrouve brusquement au coeur de vieilles questions - mais toujours brûlantes d'actualité -, portant sur l'être humain, sur le monde, sur Dieu... Et parmi les pages de la conscience - s'il est permis de le dire ainsi - nombreuses sont les pages où le coeur palpite au rythme de quelque vague inquiétude. L'Amour rêve ardemment de "cette terre promise de Désir heureux, souverain", comme le remarque Paul Chamberland dans la préface de Poèmes de Richard Casavant. La thématique témoigne d'un nouvel "Ordre des Choses".

Je voulais t'allumer les yeux
Mais
Déposant sur la fleur de ton corps
Mes pétales nocturnes
Là
S'écroulèrent
Mes rêves d'enfant
Que de trouées d'espoir
Parmi ces algues charnelles
...
Et l'enfant noir
Se met à chanter...

On y retient le motif triste, celui de la rupture ("s'écroulèrent"), auquel s'associe la teinte noire. Devant les "châteaux lièges" l'aube étale ses horizons prosternés. Parmi les fleurs de sang coule lentement, lentement, comme un reflet de vert-de-gris, l'image d'Ophélie vitrifiée. La coquille du rêve chargée d'étoiles et de soleils vogue vers le port que le poète appelle "sugmad", inconcevable univers par delà l'espace-temps-son-lumière: c'est là que se cachent les démons du Midi.

Nous voilà devant les Sentinelles de l'Absence. Titre énigmatique, il coiffe une suite érotique. Le poème devient long, toujours plus long comme une extase amoureuse qui tente désespérément de se prolonger dans le corps à l'infini. Imaginons une île luxuriante - Lesbos; imaginons une femme qui s'appelle Sapho; acceptons une musique de jazz inusitée; acquiesçons à un délire de corps brûlants; partout "des seins plantés en octave", "des gammes de sexe inassouvi": voilà l'atmosphère où l'Absence n'est pas une "Absence" où les sentinelles ne sont pas des "Sentinelles". C'est plutôt un étrange feu d'extase où tout brûle pour que se dresse, face au monde des cendres grises, un être nouveau.

Je chante ton corps fleuri de voiles blanches
Je crie nos épuisements broussailleux
Je brûle les océans de tes yeux verdoyants

Vengeance des dieux risqués au pays
de nos racines et du dernier de nos soupirs
Je me coucherai en ta flamme...

On dirait que toute poésie saphique doit passer par le vertige rimbaldien: "O que ma quille éclate! O que j'aïlle à la mer"! Celui qui n'a jamais essayé de tempête n'aura jamais connu le paroxysme de la mer. Tout cela sonne comme un abandon, une inexplicable vengeance; d'autre part, dans ces avalanches de cris, de soupirs, de spasmes se fait sentir un besoin de soleil et de caresses: les sentinelles de l'esprit veillent quelque part sur la présence de l'absence.

Le livre de Casavant se présente aujourd'hui comme un triptyque: Nuit, Matin, Midi. Le déploiement de sa thématique est axé sur les expériences du poète. Cette poésie parle de l'homme, de la vie, du monde. Mais, essentiellement, elle est un cri d'amour, d'abord délicat et craintif, ensuite renforcé d'interrogations et de rêveries et, finalement, une séquence d'exclamations pour arracher à la vie, dans un vertige érotique, son secret.

Mais ce qui assure vraiment un cachet d'originalité à la poésie de Casavant, c'est la richesse de ses formes. De la poésie traditionnelle, il ne retient que quelques assonances de mètres rimés et, ici et là, des compositions qui ressemblent un peu à la symétrie de poèmes strophiques. Presque toujours les formes poétiques de Richard Casavant s'organisent sous le signe de la modernité. Rien n'est laissé au hasard. D'un poème à l'autre le poète surveille l'organisation générale du texte, son rythme, ses images, ses accents musicaux. Dans la première partie tout semble magnifiquement équilibré; dans la deuxième, le signifié et le signifiant tentent d'ouvrir le monde de l'artiste à une symbolique de l'infini; enfin, dans la troisième partie, la prosodie s'allonge, se déchaîne; le poème ressemble à quelque litanie qu'un amoureux désespéré récite, crie et répète jour et nuit, quelque part entre le paradis et l'enfer. L'anaphore est de mise; la réalité est trop brûlante pour s'éteindre dans la froide transparence de l'allégorie ou dans le rayonnement multi-colore du symbole. La poésie de Casavant aboutit, pourrait-on dire, à une sorte de récit poétique où le coeur se met à nu.

Poésie de recherches, poésie de départs, "cruellement méthylique" et "singulièrement sanguinaire", "quiétude vaporeuse" et "lèvres incendiées", l'écriture de Richard Casavant est tout cela et bien des choses encore. Elle naît sous le signe de la liberté, belle et impérieuse, parfois étonnante. Elle augure d'un après-midi où les fleurs épanouies ne s'attendent même pas à la paix

rayonnante des soleils couchants.

Paul WYCZYNSKI

¹Richard Casavant, Poèmes 1960-1975: Symphonie en "Blues", Le Matin de l'Infini, Les Sentinelles de l'Absence, Sudbury, Editions Prise de Parole, 1978, 141 p. Préface de Paul Chamberland, p. 9-10.

(Le Droit, 13 janvier 1979, p. 21.)

Jean-Marc Dalpé: Les Murs de nos villages

"Les violons de nos villages nous hurlent des gigueS assoiffées de liberté et qui ne veulent dire qu'une chose: Icitte c'est chez nous."

"LA POESIE EST UNE SCIE"

Les Murs de nos villages, voilà un nouveau recueil de poésie franco-ontarienne digne d'admiration. L'auteur, Jean-Marc Dalpé, originaire d'Ottawa, l'a dédié à Suzanne, Robert, Blanche et Aurèle et aux gens de Rockland¹. Poésie toute simple d'un poète qui ne se prend pas pour un autre: "Je n'ai pas de secret, dit-il, je ne suis ni magicien ni sorcier, je ne suis qu'un ouvrier d'un dire." (P. 19.) Le rôle de la poésie, pour Jean-Marc, est de scier les barreaux qui enserrant le coeur des hommes. En ce sens, "la poésie est une scie" (20.)

"Le dire" de Jean-Marc est surtout de crier l'identité franco-ontarienne en milieu anglais. Le premier et long poème intitulé "Les Murs de nos villages" - le plus beau du recueil et qui mérite vraiment d'être diffusé dans tout l'Ontario français - chante la tradition incrustée dans les murs de nos villages, de nos Main Streets, de nos églises, de nos écoles, de nos maisons, de nos cimetières, "de nos usines qui ne sont jamais les nôtres". Quelle émotion se dégage de ces strophes! Quels cris de victoire pour clamer "nos racines dans ce pays"! Il y a vraiment, pour Jean-Marc, une patrie franco-ontarienne bien distincte du milieu anglais.

Hélas! Comme tant d'autres poètes franco-ontariens et de dramaturges (voir, par exemple, La Parole et la loi de La Corvée de Vanier), cette petite patrie est menacée:

Aujourd'hui,
plus souvent qu'hier,
les murs de nos villages
hurlent
comme des chiens blessés (12.)

Au gars de chantier perdu dans l'immense forêt du Nord et qui chante "Mon pays", le poète répond en ces termes:

Ecoute,
raconte-moi comment ça se fait
que ton pays n'est pas le tien sauf en chanson (14).

D'ailleurs, notre langue ne sait pas nous exprimer parfaitement: "Nos premiers balbutiements sont de guitare, sont de bombardes, sont de mots crachés et d'harmonica" (41). Il faut "aller à la quête d'autres instruments" (ibid.), tout en gardant le bon fruit qu'on trouve en "notre dire".

Surtout que les Franco-Ontariens restent unis! "On ne se bâtit pas un chez-nous sans l'aide de l'autre" (15). En osant ensemble, "ni quelqu'un ni quelque chose ne pourra nous arrêter sur notre voie" (17).

Le dernier poème reprend en écho le premier et redonne le thème de la situation problématique des Franco-Ontariens.

D'autres thèmes que celui de l'identité apparaissent dans les Murs de nos villages: ce sont ceux de la femme, de l'enfant, des vieillards, des objets qui nous entourent. Les trois pages du poème intitulé "Fragile comme glaçon de printemps - comme fleur séchée" (21-23) décrivent avec amour une petite fille de quinze ans qui commence à prendre conscience de son corps, qui "ose rejeter la honte accumulée depuis des siècles" et qui s'épanouit en s'incorporant aux dimensions du monde, et en délivrant l'homme. La douceur de ces vers féminins marque vraiment le recueil. Comme dirait Paul Valéry dans l'Ame de la danse: "Elle (la jeune fille) semble offrir des présents, des parfums, de l'encens, des baisers, et sa vie elle-même, à tous les points de la sphère, et aux pôles de l'univers." Plus loin, deux pages, qu'on pourrait titrer "Désespoir d'amour" (28-29) redisent d'une façon personnelle la douleur cruelle d'un coeur blessé et d'une chair meurtrie.

Quant à l'enfant, le poète, pour décrire sa chaleur, épuise toutes les images dans un lyrisme débordant de suavité (31). La page suivante décrit sa vivacité changeante.

A l'opposé de l'enfant, "un peu de cendre grise légère grise pleut sur le visage du vieillard" (34). Le mouvement même de ce poème commence par des vers assez longs et lents pour finir par quelques mots qui disparaissent rapidement comme les vieillards. L'art de Jean-Marc Dalpé est vraiment l'art de se cacher.

Enfin, reprenant la manière de Gaiien Lapointe dans l'Ode au Saint-Laurent, notre poète s'identifie aux choses qu'il nomme, selon le principe aristotélicien qu'on devient ce qu'on connaît. Toute la page 30 illustre ce point de vue. Pourtant, à cette page 30 je préfère la 33^e sur la roue de bicyclette, toute seule en hiver "sur un balcon de bois pourri". Jean-Marc la voit "suspendue endormie dans le doux rêve froid", tandis qu'un "long glaçon mince qui fond" dégoutte sur elle. "Objets inanimés, dirions-nous avec Lamartine, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?"

Aimer. Tel est le secret de Jean-Marc Dalpé, le doux poète, qui traduit ses sentiments dans un mouvement général très pur et très juste. Les refrains, le même mot souvent répété comme dans un chant, les images innombrables révèlent un artiste authentique qui jouit de son "dire". On pourra lui reprocher l'un ou l'autre poème moralisateur (p.e. 36) et l'extrême préciosité de certains vers. Mais la poésie n'est-elle pas précieuse par sa définition même?

En offrant son livre aux lecteurs, Jean-Marc Dalpé semble nous dire:

Ami
dans ce monde
il y a un ami ici
il est pour toi. (39.)

Un ami d'un beau talent, vraiment.

Paul GAY

¹Jean-Marc Dalpé, Les Murs de nos villages, Sudbury, Editions Prise de parole, 1980, 46 p.

(Le Droit, 20 septembre 1980, p. 19.)

Patrice Desbiens: Les Conséquences de la vie
L'Espace qui reste

PATRICE DESBIENS LE SURREALISTE

Les deux recueils de poésie franco-ontarienne de Patrice Desbiens ont pour titre: Les Conséquences de la vie¹ et L'Espace qui reste². Les deux ont été édités par les Editions Prise de parole de Sudbury. C'est une poésie qui oscille régulièrement entre la simplicité des événements évoqués et l'imagination débridée des surréalistes.

Les Conséquences de la vie (1977)

Le paquet de DuMaurier (p. 19), les autobus qui "ronronnent et agitent leur queue de fumée grise" (20), le poète qui écrit la nuit (32), "le minou (qui) se dépêche de traverser la rue" (37), le passage d'une ambulance pendant qu'à la cuisine "ça sent le brûlé" (44), le policier qui attend un accident (22), tous ces légers poèmes figurent des instantanés de la vie.

Le poète les abandonne vite pour donner cours à son imagination folle et parfois salace (voir par exemple "La Lutte", 36, où deux pugilistes se battent avec leur pénis). Les manies surréalistes se trouvent dans les drôleries (par exemple lorsque, dans le tombeau d'Edgar Poe, un ver demande à sa maman: "Maman, conte-nous une histoire extraordinaire", 43) - dans les mots d'esprit (p.e. "En ville ceux qui ont faim sont mangés", 8) - dans les jeux de mots (p.e. "Notes de l'odeur", 12) - dans l'union romantique des sensations ("le vent vert", 28) - dans l'emploi des images macabres (p.e. lorsque "les os de ses ancêtres craquent en faisant des genuflexions autour de la dinde de Noël", 7) - ou des images amusantes (p.e. Keith Jarrett possède "au bout de chacun de ses doigts une petite bouche qui chante", 33).

Mais le cauchemar et l'invraisemblance du rêve s'emparent de la plupart des poèmes et les rendent mystérieux, vrais hiéroglyphes difficiles à déchiffrer. Au fait, pourquoi la raison logique essaierait-elle de forcer ce qui ne la regarde pas? (p.e. "Dans le Parfois de la Peau", 31). Le poète joue dans un monde à lui, auquel seul il a accès. L'amour - quand il y en a - se réduit au sexe et à la chair.

"La Boucane de l'Amour s'étale dans l'étable de la chair", 25). Ne cherchez pas d'envolées amoureuses à la Nelligan.

L'Espace qui reste (1979)

Dans l'Espace qui reste, on retrouve le premier recueil, mais cette fois plus agrandi, plus dramatique.

Desbiens affirme être un poète: "Je suis un poète. Le feu que j'ai au cul ne me laisse pas oublier" (72.) Il aime "écrire, sauvage, séculaire et soyeux dans le lit chaud de (ses) mots" (59), car "la poésie doit être vaste comme un veston de robineux" (43), même si la folie et la mort le guettent toujours.

Comme dans le premier volume, reviennent des scènes croquées sur le vif, par exemple un meurtre dans un centre commercial (51), un chauffeur de taxi italien (50), un soir avec Angèle (89). Mais ce qui domine ici, c'est l'image d'un poète écoeuré de la vie et qui en éprouve la peur. Son milieu familial inspire la pitié. Le poème intitulé "La Chérie canadienne" révèle que sa soeur a honte de parler français, que son frère est épileptique, que son père est mort d'une crise cardiaque, que sa langue française le fait trébucher. Il peut alors s'écrier, rageur: "Vive le Québec libre!" Autre Villon, il avoue: "Je suis plein de trous et le vent joue dedans" (69). Presque toutes les scènes se passent dans des restaurants, des bars, des cafés-terrasses, des clubs où, inévitable, la bière coule à flots. Verlaine se délectait dans et devant l'absinthe, "la fée verte"; Patrice Desbiens, lui, dans et devant la bière, "le goût amical, le goût animal de la boisson" (24). Il se sent alors inspiré:

Je débouche une des deux
bouteilles.
Je bois jusqu'à la
première ligne
de ce poème. (48.)

et plus loin:

Je bois ma bière
lentement
comme un rêve
dans un rêve. (72.)

Dans l'alcool se défoule le subconscient érotique du poète. Qu'est l'amour dans ce recueil sinon l'union uniquement charnelle,

comme l'union de deux fous (9)? D'où une extrême vulgarité et grossièreté de paroles, trop souvent étalées sans pudeur aucune. Pourquoi pas d'air pur ici ou là qui pourrait rafraîchir ces vers lourds de misère humaine?

De l'art surréaliste, on retrouve les jeux de mots (p.e. "Blanche-Neige et les sept mains", 32 - "Poing d'interrogation", 73 - "Les Ciseaux (pour les oiseaux) vont venir", 59). On retrouve le mot qui en appelle un autre par sonorité (p.e. théoriser et terroriser, 24 - Satan s'attend, 28 - On s'attend, on s'atteint, 28 - orbite, exorbitant, 65 - bar salon, soir ballon, 68). On retrouve les images drôles (p.e. la machine à coke qui avance silencieusement, 54 - les gens qui se promènent avec des rétroviseurs de camion vissés de chaque côté de la tête, 83 - le mort qui s'arrache un de ses bras et bat le poète avec, 31). La logique n'est-elle pas "un des parasites des sens", d'après Claude Gauvreau?

Mais les poèmes dans leur ensemble plongent dans "l'abîme du rêve". "Depuis Rimbaud et Lautréamont, disait André Breton dans Entretiens, nous savons que les chants les plus beaux sont souvent aussi les plus hagards". C'est le cas de l'Espace qui reste. On pense à "l'Intérieur hollandais" de Joan Miró ou au "Jour de lenteur" de Tanguy. Plusieurs poèmes frisent l'hallucination et rappellent Antonin Artaud le déséquilibré dont parle Desbiens à la page 62. Cauchemars, visions apocalyptiques, dinosaure, trous dans le mur, rien ne manque pour créer l'impression d'un cratère lunaire tragique. Les morceaux les plus typiques sont "Nuit nylon opaque", "Rouge", "Le Mécanisme de la panique". Dans "l'hiver décousu de (son) existence", le poète en arrive à une sorte de dédoublement proche de la folie. "Coda" nous le montre dansant avec son ombre.

Le tout se ramasse parfaitement dans les vers suivants qui donnent le sens du titre:

Ma bouteille de bière
hurle comme un fusil
dans l'espace qui reste
entre
l'amour et la folie

...la bière entre l'amour, c'est-à-dire d'après le sens indiqué plus haut, les satisfactions charnelles, et la démence...

Paul GAY

¹Patrice Desbiens, Les Conséquences de la vie, Sudbury, Les Editions
Prise de parole, 1977, 48 p.

²Patrice Desbiens, L'Espace qui reste, Sudbury, Les Editions Prise
de parole, 1979, 96 p.

(Le Droit, 20 septembre 1980, p. 18.)

Serge Dion: Décors d'amour, précédé de Aubes mortes

CE QUI EST ENCORE VIVANT, C'EST LA VIE

Serge Dion continue d'avancer. Après nous avoir d'abord donné Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles¹, voici qu'il rapplique et qu'il nous livre dans une même édition le recueil Décors d'amour, précédé de celui d'Aubes mortes². Le poète n'a pas quitté le pays, non. Il continue de s'inscrire dans ce cadre de mots et de chairs qui est le premier tribut de l'homme. Il continue de croire que l'émotion n'a aucune force si elle ne s'enracine pas dans les "jus" et les "parfums" de la terre. La naissance est une maîtrise. C'est d'abord parce qu'il y a eu la chaîne des éléments qui peuvent apparaître dans la suite les corps de nos sentiments.

Ces précieuses lignes de chimie physique et organique, nous les retrouvons tout au long du recueil Aubes mortes. Tout marche en parallèle, la nature fait cavalier avec l'être. C'est le printemps et le soleil, l'été et les aubes, les oiseaux et les étoiles, la maison et les arbres, ce sont toutes ces unités, ce sont toutes ces cellules qui se recourent, qui se regroupent, avec l'amour et l'ennui, la solitude et le néant, l'exil et le gouffre, le secret et le rêve, la femme et le cri. Non, le poète n'a pu quitter le pays. Ecorché, égaré, divisé contre lui-même, il continue de frapper le piano du "concerto pour amants seuls", il s'empare de la "lyre des absents" parce qu'il ne peut reposer sa tête dans le "beau sein de la poésie".

L'homme appelle la femme. Et cette femme, elle prend soudain tous les noms, depuis les plus anciens jusqu'aux plus troublants: Aphrodite et Hélène, Azéna et Mysiam, depuis les plus sereins jusqu'aux plus étranges: Monique et Myriam, Arrana et Visséna. Mais l'apaisement est comme la pluie, il porte déjà sa tempête. Et c'est dans l'éclatement que se termine le recueil, fusée de sons, parapluie d'images, gerbes de "voeux incestes". Le poète croyait être enfin arrivé dans ce fabuleux "royaume d'Auxtan". Il sait maintenant qu'il ira mourir dans les boues du Gange:

Voeux incestes
galbes célestes
j'ai vu

ADDAL ADDAL frère des nymphes
dans l'eau du Gange
épisode farfelu les yeux jaunes

Mais de qui l'on meurt, c'est aussi de qui l'on reçoit. L'être humain, parmi toutes les espèces de cette planète, est encore celui qui possède le mieux le pouvoir de renaître de ses cendres; c'est pourquoi il est possible de bâtir des Décors d'amour sur des aubes que l'on croyait mortes. Ces cendres, elles sont encore chaudes et la poésie sort de la "lave" et du "feu", charriée par "un vent de crème guerrière". Le poète se fait encore plus sensuel et c'est dans "la bruine des fraises noires", les vergers, les jus, les sucs, les huiles, l'olive, la cannelle et les amandes qu'il élève à nouveau son chant. La femme est toujours belle mais elle est devenue atroce. Elle vient et elle fuit. La souffrance se change en détresse, la solitude devient intolérable. L'amant se sent perdu dans son "corps de chat chaviré". Et pendant que "la tapisserie des chambres se décolle mollement", le "je" prend la force de l'épée qui transperce chaque spasme:

je meurs sur un cap où l'on apprend à crier

.....

je parle d'amour parce que j'ai mal d'amour

D'où vient la vie? Où va la vie? Le poète construit sa solitude avec des décors qui sont pourtant ceux de l'amour. Eternelle ambiguïté. La typographie elle-même laisse une très grande place au blanc, page de la page, présence de l'absence, absence de la présence. Y aura-t-il un jour une halte, sera-t-il enfin un repos, ou plus simplement un gîte, un refuge, un lieu où l'homme cessera d'être un "mendiant d'amour"? Mais peut-être, aussi, n'y aura-t-il finalement que cette "poutre d'eau" et cette "poudre d'arbre"... Magie du réversible. La mise à jour a précédé la mise à nu. Et ce qui est encore vivant, c'est encore la vie.

Avec ce dernier recueil, Serge Dion nous donne une poésie aux accents justes. En le relisant, me sont revenus à la mémoire ces mots du peintre Joan Miró: "Ce qui compte, c'est de mettre notre âme à nu. Peinture ou poésie se font comme on fait l'amour; un échange de sang, une étreinte totale, sans aucune prudence, sans aucune protection."

Jacques MICHAUD

¹Mon pays a la chaleur et l'hiver faciles, Hull, Editions Asticou, 1976, 83 p.

²Décors d'amour, précédé de Aubes mortes, Hull, Editions Asticou, 1978, 117 p.

(Le Droit, 10 février 1979, p. 21.)

Serge Dion: Océane

UN MOT, UN NOM, UN POÈME¹

Un mot, c'est elle.
Un nom, c'est mère.
Un poème, c'est Océane.

Non, ne vous arrêtez pas. Ne fermez pas les yeux. Le soleil aveugle et les étoiles tombent. Donnez la main à l'émotion, ouvrez le cœur à sa tendresse. Un homme aime, une femme meurt. Une seule page se retourne, les deux bouts de la vie se rejoignent. La naissance est déjà si proche de la mort. Et si la mère donne la vie à son fils, quel sera le chemin de celui qui perd la vie de sa mère?

Sans pouvoir apporter toutes les réponses et précisément parce qu'il savait qu'il ne pouvait pas apporter toutes les réponses, Serge Dion a quand même eu le courage d'emprunter ce chemin où l'amour et la douleur se battent dans une même contradiction. Le choc a été terrible. L'auteur a perdu sa mère et à travers ce drame, c'est tout un cheminement qui s'établit. Deux temps. La mort et la vie. Deux mouvements. La douceur et la souffrance. Deux mondes. La crise et l'apaisement. Le poème apparaît comme une immense page à la fois déchirée et recouverte, une parole qui alterne entre le cri et le repos. La mort de la mère aura été l'occasion d'arracher le fils à lui-même. A travers la douleur, il y a comme des évidences qui se rétablissent.

Le mal quelque part

Une première évidence, c'est celle de ce manque à gagner qui vient diviser le cours d'une vie. L'être humain pourrait se "suicider vingt fois", il pourrait gémir "sur tout ce qu'il a perdu", il peut continuer d'errer "parmi les hommes et les éclats". Mais quand la tristesse devient épouvante, c'est dans toutes les directions que l'esprit s'affole, "ni cri ni cuisse au cou". Jusqu'où faut-il aller, à quoi faut-il parvenir pour ne pas être "mangé par des GURAS", pour ne plus supporter le poids des "calottes de l'effroi"? Ce que la personne ne trouve pas en elle, pourra-t-elle le découvrir parmi ses semblables, parmi tous ceux-là qui se sont constitués en société? Mais souvent la "misère" était "noëre", il fallait mener une "maudite bataille de

fou", porter en soi "la retenue de tout le peuple" et affronter "la pestilentielle tradition". La désespérance individuelle se détache rarement d'une certaine impuissance collective.

Pourtant la chaleur

Dans ce monde qui a froid et maladie, "un crochet dans le crâne", ce monde qui attend sa guérison par la magie de quelques "sorciers de caoutchouc", il sera une autre évidence, il sera un mot, il sera un geste qui permettra à l'enfant de reconstruire

ces jours fortuits sans dommages
ces jeux secrets et de cabanes d'oiseaux (p. 36).

Il sera alors possible de se "refaire si petit", d'aller au devant de cette "femme d'images", de retrouver cette "mère pectorale" et d'embrasser ses "lèvres de fraises été 57". Mais quelle est donc la force de cette femme qui reçoit tous les aveux et qui accorde tous les pardons? Quel est donc l'amour de cette mère qui va plus loin que les désirs et les angoisses du fils et qui se reconcilie avec tous les contraires du monde? L'auteur la nomme "Océane", ce nom qui appelle et qui veut aller au-delà du refuge et de la protection. Ce n'est pas la première fois que le thème de la mère est relié à celui de l'eau. Mais il fallait pour une fois que le mot océan se fasse enfin féminin.

Ce troisième recueil de Serge Dion est profondément inspiré pour la simple raison qu'il ne s'appuie que sur un seul thème. Deux existences, une seule vie. Rien n'y est inventé. Surtout pas le visage authentique de cette femme qui apparaît au hasard des pages et qui vient nous dire que la mort n'appartient pas à ceux qui l'oublient.

Jacques MICHAUD

¹Océane ou les Asperges du matin, coll. "Poètes de l'Outaouais", 7, Hull, Editions Asticou, 1980, 62 p.

(Le Droit, 8 mars 1980, p. 16.)

Serge Dion: Océane

LETTRE POEME
pour célébrer la naissance d'Océane¹

J'ai vu Océane.
Terre à l'envers.
Mes yeux étaient longs.

Il est possible,
Le gris descend parfois sur la plage.
Des hommes suspendent le matin.

Arrêts.
Départs.
Reprises.
Folles.

Dans ses morceaux, la machine marche.
L'éclatement ne déplace jamais la présence du vent.
La douleur touche à la joie.
Les sommets se raccordent.
Tout se dit.

Tisons.
Tessons.
Tendresses.

Ainsi,
Image sur la page
Et confiance dans le temps,
Tu ouvres et tu recouvres
Comme pour un peu mieux te reposer.

Dans ta faiblesse, ta force,
On ne possède que ce qu'on renonce.

Aboli, embolie.

Souvenir que je mange.

Jacques MICHAUD

¹Océane ou les Asperges du matin, coll. "Poètes de l'Outaouais", 7, Hull, Editions Asticou, 1980, 62 p.

(Le Droit, 8 mars 1980, p. 16.)

Serge Dion, Océane

DANS LA FORCE DE LA NUDITE

Océane¹ n'est pas un recueil, mais un long poème qui célèbre dans un même torrent d'émotions vives le règne de l'amour et la suite du monde... C'est l'histoire d'une résurrection. D'un enfant qui renaît du sein même de la mort, d'un homme-enfant d'un enfant-femme, partage de sang et d'eaux sereines, mélange des sexes...

Océane, c'est tout simplement Serge Dion, être sexué qui a pris naissance en août 1953, est mort en juillet 1972 et est ressuscité, jailli comme une "asperge du matin" hors du ventre fécond d'une mère océane, au mois d'octobre 1977.

Voilà pour la thématique qui emprunte au mythe chrétien sa force et sa vigueur! Cependant, la mort et la résurrection, thème maintes fois développé dans la littérature occidentale, trouve dans le livre de Dion une forme neuve sous bien des aspects. Parmi les plus remarquables notons l'intégration d'éléments littéraires hybrides, la création de nouveaux mots, et l'utilisation spasmodique de la mise en page. En quoi cette forme est-elle remarquable et sert-elle bien l'inspiration du poète? Telles sont les questions essentielles auxquelles nous tenterons de donner une réponse.

Contrepoint

S'écartant de la tradition, le poète intègre à son oeuvre des éléments littéraires appartenant à un genre différent. Ainsi, sommes-nous surpris de trouver dans la course lyrique de ses vers, deux extraits de rapports médicaux apparaissant fragmentés dans les limites de médaillons, comme deux yeux malades jetant sur la réalité du poème l'éclairage vif des blessures. Deux extraits au-dessus desquels l'auteur inscrit: "Juillet 72" et "10 octobre surtout". Dates de la douleur, dates aussi de la mort et de la renaissance.

Le réalisme écorchant des notes médicales oriente notre lecture. Il est alors plus facile de suivre le récit poétique, et nous plongeons plus profondément dans la tourmente des vies de la mère et du fils (car il s'agit bien du récit d'une mère et de son fils).

Entre ce "Juillet 72" et ce "10 octobre surtout", les vers entremêlent les plus tendres élans d'amour et leur lyrisme atteint la déchirure:

Tu t'approches
tu dis je t'aime
tu dis que les saisons passent (p. 40)
(...)
tu pleures dans mon cou
 goût scalpel
 couleur morphine (41)

Le contrepoint littéraire de notes médicales, juxtaposées à un chant poétique, assure à lui seul l'originalité du poème. Cependant, là n'est pas la fin des trouvailles structurelles de Dion.

Néologie

Océane nous offre généreusement de nouveaux mots, audacieux, subtils, sonores, qui ont tous leur place et leur sens. Ils rappellent le vibrant désir du poète de créer un langage à la mesure de ses passions. Bien sûr, pris isolément, des mots tels que WASMIR, KOULEZOR ou DJAR résonnent étrangement. C'est que leur sens est fonction de ce qui précède. Ainsi le vers,

 mon océane tu mourais STINAR, (53)
qui suit immédiatement
 moi j'avais collé mon âme sur ton corps gris
 et ta chaleur murmurait encore la paix (52),

prolonge phonétiquement l'agonie. Il est en quelque sorte l'éclatante transposition sonore de la meurtrissure intérieure.

Ce n'est que progressivement que l'auteur a recours à ce vocabulaire de l'ineffable. Aussi, s'étant habitués petit à petit à leur présence, nous ne sommes pas déroutés quand vers la fin du poème, les vers imposent magistralement leur néologie.

Dion force le langage, le fait éclater. C'est là un acte poétique essentiel! Le poète n'est-il pas avant tout un grand iconoclaste? Son art ne se consomme-t-il pas dans la création de nouvelles structures?

Spasmes

Océane aurait pu se contenir tout entier dans une quinzaine de pages; Dion en utilise une soixantaine. Ce choix n'est point caprice,

et ne témoigne aucunement d'un manque de souffle. Au contraire, la mise en page sert bien le style spasmodique de Dion, le silence blanc des feuilles rehaussant la convulsion intime des vers. Le lecteur a tout le loisir de s'appropriier les images poétiques.

Décors d'amour, l'avant-dernier livre de l'auteur, était ainsi composé. Quelques vers sur chaque page, parfois crispation, parfois détente; toujours prolongement. Quelques vers, comme un dialogue amoureux du silence et des mots, comme une étreinte intime et musicale.

Cette disposition graphique contribue aussi à l'originalité d'Océane. Elle permet aux mots de se révéler dans toute la force de leur nudité. Ainsi, en est-il de ce vers laissé seul sur la page, et qui pourtant suffit à la couvrir entièrement:

il y a des endroits où tu apparais
vue de dos (46.)

Avec sa franchise, son audace, ses spasmes, Océane révèle le talent d'un véritable poète qui nous donne l'un des poèmes inspirés de la littérature.

Stéphane-Albert BOULAIS

¹Océane ou les Asperges du matin, coll. "Poètes de l'Outaouais", 7, Hull, Editions Asticou, 1980, 62 p.

(Le Droit, 8 mars 1960, p. 16.)

André Duhaime, Peau de fleur

L'HUMOUR DES SENS

Dans le titre du recueil de poésie d'André Duhaime, Peau de fleur, l'épellation du premier terme est à l'origine une faute d'orthographe commise par une petite fille. En la reprenant à son compte, l'auteur reconnaît à l'instar de Rousseau que les enfants ne sont jamais fautifs, du moins dans les mouvements de leur pure nature. Et il souligne, en l'utilisant, la saveur poétique de cette coquille. Ce titre, et cette réaction à une erreur enfantine traduisent à la fois une philosophie, complaisante, et un regard, ironique. Au contraire de ceux qui portent sur la réalité un oeil pesant, maussade, en un mot politique, André Duhaime préfère l'observer avec des yeux rieurs, un esprit moqueur, complice, poétique. Et il l'exprime avec une plume trempée dans l'encre sympathique. Une telle poésie, visuelle et mentale, imagée et fine, apporte une bouffée d'air frais et saura charmer ceux que fatigue le lyrisme logorrhéique, congédié par un "et patati et patata" dans un vers du recueil.

Là et...ici

André Duhaime s'intéresse aux aspects les plus quotidiens de la réalité, ceux-là même qui deviennent invisibles à force d'omniprésence. Plutôt que d'en broser une fresque, l'auteur choisit de prélever quelques fragments. La palette manuscrite contenait, paraît-il, plus de couleurs, mais les éditions Asticou ont choisi de ne livrer que quelques morceaux révélateurs de la vision et de la manière de l'auteur, en respectant néanmoins les cadres généraux de la description. Ainsi le recueil est divisé en cinq parties, illustrées chacune de quelques poèmes. André Duhaime nous amène d'abord à l'étranger dans "Voyage" et nous ramène à la maison dans la dernière partie intitulée "Ottawa-Hull". La perception des choses nouvelles sert à développer le regard ironique, et au retour cette ironie bien fourbie peut envelopper les choses les plus familières. De cette façon, tout s'annule. Paris, c'est l'Amérique puisque là-bas "des Indiens s'amuse/dans de tristes tasses". Et Hull, c'est la Louisiane. Non pas à la lumière d'une sagesse transcendente, mais pour le nez averti qui hume et reconnaît ses odeurs, pour l'oreille attentive qui distingue les accents et s'enchantent des consonnes liquides chantant la "Nouvelle-Flanche"; pour les yeux aussi, attachés à la foule du vieux marché et aux luxueuses

limousines garées devant La Baie. Si le départ s'était fait en automne, parce que c'est moins cher, le retour s'effectue en février, sous la neige et au froid. Et s'il "fait beau ailleurs", c'est évidemment lorsqu'on ne s'y trouve pas.

La femme muette

La seconde partie, "Tours et alentours de table", commence par la description d'une cafétéria, où les gens mangent et bavardent, les femmes de grammaire et de leurs règles, les hommes des femmes sans doute. Un homme est assis à l'écart qui fascine l'auteur car il lui apparaît vaguement son double. Comme lui, il observe et "s'amuse de tout ce qu'il voit". Mais c'est un double silencieux. Double énigme car le silence crée le mystère et cet homme "de toutes ses anciennes histoires / il en cache bien le mystère". Or le mystère est un attribut de la femme. L'intuition du poète rejoint ici la théorie psychanalytique selon laquelle le mystère de la femme vient du fait que ses organes sexuels sont cachés. Le poète se tourne alors vers elle et l'interroge sur son mystère. Elle ne répond pas car elle est Anglaise. Double fascination: la femme est-elle l'Anglaise? Ne s'appelle-t-elle pas dans le recueil Marjorie, ou Sally, ou Nessie, ou Dorothy, ou Barbara? Pourtant, elle a parfois un air de madone italienne, ou un "teint terne des russies". Elle est donc Anglaise par accident et étrangère par essence. Toutes ces "anglaises hésitantes", ces "lady lee lee" sont les avatars métaphoriques de "l'étrangère fulgurante". La femme, divinité apprivoisée, conserve son ancien mystère. Elle refuse de se laisser lire. Et de dire. Insondable. Quelle torture que ce silence, et quel pouvoir! quand on aimerait tant savoir. Faut-il insister, interroger encore cette "bizarre bête" qui ne veut rien répliquer?

Le poète bavard

Tout au contraire de la femme, le poète a la vertu du commérage: "puis au lieu de garder le mystère / je suis devenu bavard". Il ne sait ni garder sa langue ni tenir un secret. Il en a même rapporté un de ses voyages pour le confier au petit Charles-Antoine. Comme il s'agissait d'un voyage au bord de la mer, on attendra que le petit soit dans sa baignoire pour le mettre au parfum. Question d'atmosphère! Toute réalité n'est-elle pas synesthésique: un son, une texture, le parfum d'une confidence? Tout poète a raison de se considérer comme un Charles Baudelaire, et André Dhorme le fait à la blague, et sérieusement. Car la nature est pour lui essentiellement aquatique. Dans la troisième partie, "Feuilles volantes", il se compare à un "myope poséidon désarmé", à un "phoque / sans jambe sans bras".. Animal marin, certes, mais non muet comme une carpe. Il explore le monde par le biais de l'eau: "le monde est rond / je bois autour". Sous la pluie, de la mer à la piscine, de la baignoire à la bouteille,

il "barbote le plus clair de ses heures" et s'attriste, au carré Saint-Louis, devant la "fontaine desséchée". Poisson, ou marin, ou "don juan jeté à l'eau", il va rejoindre "la fille noyée"... "l'enfouie dans la mer". Mais lui, le poisson se noie tandis qu'elle refait surface.. Car l'eau est son élément.. Elle est un soleil qui coule, répandant son jaune et son blanc; elle ovule. Est-ce là la clef du mystère? Le problème est si abscons qu'il vaut mieux l'écartier et le poète, dans les dernières "Feuilles volantes", préfère s'interroger sur lui-même, sur son âge, son avenir, son âme. Et il décide sagement d'attendre la femme plutôt que de la comprendre. La partie suivante, "Les Grands Ducs", amorce un nouvel équilibre, indiqué par la prédominance du "je te". Dans ce nouveau rapport, les figures s'incarnent. L'homme devient marin "de peau douce", cultivateur, semeur, pêcheur; la femme, fleur de peau et peau de fleur, multiplie ses visages et couronne ses transformations par l'image abîmée et triste de la "peau de chagrin", de la grand-mère, "poisson vif pollué". Par la faute de ses incarnations, la femme est devenue mortelle. Et c'est "la mise en terre / de sa grand-mère / c'est la mise à l'eau / d'un cachalot".

La fausse note sonne juste

La poésie, chez les Grecs, a commencé avec les aèdes, des chanteurs. Cette origine a pesé lourd au cours des siècles et la formule révolutionnaire de Verlaine "de la musique avant toute chose" représentait un retour aux conceptions les plus anciennes de la poésie en tant que rythme mélodique. Comme le rythme avait pour rôle profond de faciliter physiologiquement la mémorisation, les balancements et les parallélismes étaient basés sur des caractères spécifiques de l'oralité dans l'organisme humain. L'anagramme dans la poésie savante et le refrain dans la chanson populaire font écho à ces antiques contraintes. Aux antipodes de ce style homérique, si cadencé, se situerait un style "amérique", contemporain, déconstructeur de l'harmonie. C'est plutôt la fausse note, le son discordant qui sont recherchés. La réalité n'est d'ailleurs plus cette nappe uniforme et harmonieuse qui se coulait aisément dans de majestueux flots lyriques, mais bien un ensemble désarticulé, un agrégat instable d'éléments. Il a suffi de soulever la surface des choses pour qu'apparaisse une combinaison nouvelle de l'univers. André Dhorme à son tour lève le voile et découvre une réalité mobile, poudreuse. Alors peut-il s'amuser des éléments qui détonnent, épingleur avec la satisfaction de l'entomologiste, les diverses espèces. Une telle perspective ne s'accommode pas d'un style ondoyant. Et si l'auteur glisse parfois par la force (il écrit farce) de l'habitude dans le style uni, il se reprend bien vite et pour rompre l'engourdissement (certains diraient le charme), sème de petits cailloux, consonnes ou voyelles dévoyées, qui font trébucher le lecteur. De nombreux poèmes,

au lieu du traditionnel refrain chargé de résumer ce qui précède, s'achèvent sur une pirouette de sens, une contrepèterie, un envoi ironique. Ceux pour qui la poésie évoque encore les sanglots longs et les langueurs monotones feraient bien de lire ce recueil. Ils y trouveraient l'évidence, et les autres lecteurs la confirmation, que la poésie elle aussi a ajusté ses accords à ceux du vingtième siècle.

Pierre-Louis VAILLANCOURT

¹ André Duhaime, Peau de fleur, Hull, Editions Asticou, 1979, 75 p.

(Le Droit, 2 février 1980, p. 22.)

EN ROBE "DEMI-DEUIL"

Elle passa, mauve et noire,
Close

au murmure des maisons vieilles.

Violet, gris, mauve, blanc et noir, telles sont les couleurs qu'avaient coutume de porter les femmes, il n'y a pas encore si longtemps, pendant les derniers mois de la période obligatoire de leur deuil. Ayant peu à peu dissipé les ombres trop lourdes, atténué la douleur et les regrets, le temps, ce grand guérisseur, ouvrait une échappée discrète vers la vie et vers l'espoir. Les veuves, alors, quittaient insensiblement leur robe de grand deuil: le noir s'atténuait, se dispersait pour faire place à des demi-teintes troublantes, tel ce mauve triste et tendre, au sourire mouillé, équivoque, comme l'ennui quand il est éclairé par l'attente.

La poésie de Michel Lemaire¹ s'enveloppe dans ces teintes de demi-tristesse. Elle ne pleure pas, elle ne rit pas. Elle raconte à voix feutrée, sur le ton de la confiance, - elle ne dit toutefois que ce qu'elle veut dire:

Mais vous ne saurez pas
Les blancs de mes histoires (p. 40),

les morts successives, entourées de silence, qui ont précédé, provoqué la sortie lointaine sur les chemins de la parole.

Je m'appelle Novembre presque en toute saison
Parti de nord et d'ennui. (7.)

Novembre ramène les vivants au royaume des morts. Il est le mois des évocations, des couronnes posées sur les tombes, sur les feuilles sèches et les pelouses fanées. Le regard s'arrête un moment sur les images mortuaires; la main tourne les pages noires des albums anciens. Sous l'action du temps, les photos en noir et blanc virent aussi au mauve, les mèches dorées retenues par une faveur pâle perdent leur éclat, deviennent grises comme si les morts eux-mêmes pouvaient

encore vieillir:

Pour ces mortes qui dorment
Au versant de ma mémoire,
(...)
Je vous parle parfois. (19.)

La poésie de Michel Lemaire est toute simple, modeste sous des vers qui la drapent d'un voile de dignité un peu ancienne, voire de noblesse. Des rythmes doux, presque mélodieux, l'enveloppent de froissements, tandis que les espaces blancs réservés aux silences lui font des ajours éblouissants de dentelle et que les signes de ponctuation, comme les mouches que les femmes posaient autrefois sur leur visage et sur leur gorge, lui donnent une apparence d'innocence et de candeur. Séduisants dans leurs parures, ces poèmes rendent pourtant un son de gravité: ils portent les traces d'une blessure très grave. L'on sent que le poète, étonnamment pudique dans la douleur, n'avait qu'une alternative: se taire ou bien transformer sa plainte en beauté dans la "marge du néant".

Cette marge qui ressemble à un gouffre, le poète s'en sert comme d'une feuille blanche. De "soi" à "soi", de "moi" à "je", il entreprend d'établir une passerelle. Le vertige guette celui qui s'attarde à contempler les strates du temps où se sont déchirés les souvenirs de l'homme et ceux de l'humanité. Les mots, les images, les vers et les poèmes, dans leur entrecroisement harmonieux, formeront-ils un tissu assez résistant pour permettre à l'homme de passer indemne à travers la solitude, les regrets, les pièges du rêve et de la folie?

Fasciné par "l'envers des choses", le poète, comme par miracle, - le miracle d'une parole efficace, - reste debout et, qui plus est, réussit à avancer. "Parti de nord et d'ennui", il refait le périple ténébreux du veuf et de l'inconsolé, mais au bout de ce voyage immobile dans le monde des regrets, des chimères et des rêves, il sait, et il le dit, qu'il atteindra, au soir, "le simple pas d'un enfant".

Tout en étant très personnelle, la poésie de Michel Lemaire n'est pas sans rappeler, par sa simplicité et sa "facilité", de même que par certains de ses rythmes qui s'appuient volontiers sur l'énumération et la répétition, la poésie éluardienne dans ses meilleurs moments. Je songe, plutôt qu'aux poèmes engagés, au merveilleux recueil de l'Amour la poésie. La démarche des deux poètes, - mais peut-être en fin de compte est-ce celle de tout poète authentique, - est sensiblement la même: la fragilité de l'amour, après les avoir conduits à s'enfermer en eux-mêmes et à se griser de solitude et d'ennui, les précipite peu à peu dans un monde de phantasmes où ils sont livrés aux sortilèges et aux éblouissements des "paradis artificiels". Mais la poésie veille sur eux

comme l'ange qui saura les ramener, modestes et purifiés, à cette
fenêtre qui donne sur un jardin:

A l'assaut des jardins
Les saisons sont partout à la fois

écrit Eluard:

J'attendais, debout à la fenêtre,
Que le monde s'ouvre (101),

confie Michel Lemaire, avant que nous ne refermions le livre où il a
"donné à voir" quelques-unes des visions qui ont envahi les murs de
sa maison.

Après un poème liminaire adressé à celle qui n'est pas venue, -
peut-être l'impossible inspiration qui eût ressemblé au rêve de
l'enfant, - Michel Lemaire entreprend l'inventaire de son passé dans
une première partie qu'il intitule "l'Ennui des yeux de mer". Le
poème dans lequel il évoque son enfance est bâti comme le rêve de
l'enfant dont il aura toujours la nostalgie, mais d'un enfant qui
sait "le pervers des choses" et "dont la voix est feutrée",

Comme celle des soirs de pluie
Où le feu d'artifice n'aura pas lieu. (8.)

Dans ce rêve à l'envers, se succèdent les fragments de visions
interrompues et revient, lancinant, le double refrain nostalgique:

Où s'en furent mes maisons,
Tous ces rêves qui furent? (16.)

Non, la poésie de celui qui est sorti du monde magique de
l'enfance ne peut être de "pavane et de coquillage". Elle est "trame
de grisaille":

C'est comme un air de flûte éperdu, qui s'éprend
Du murmure qui fut. Le temps s'en va navrant

Le lancinant dialogue entre mon ombre et moi.
Comme un foyer sans feu où la cendre se frôle.

Faut-il renoncer à évoquer le passé? "Mon beau navire ô ma mémoire",
chantait Apollinaire. Michel Lemaire, lui, se laisse enivrer, puis
couler en ses navires:

Et le noyé divague au sein des algues brunes,
Portant, sous les paupières,
Comme l'extrême tension de la courbe d'une anse. (25.)

Déjà l'on appréhende que de ce naufrage "dans une onde mauvaise à boire", la poésie saura tirer sa provision d'eau pure: la beauté vivante et suggestive de la dernière image contient cette promesse et cet espoir. Presque tous les poèmes de cette première partie, commencée dans la grisaille et l'ennui, se terminent sur une échappée possible vers la lumière, faille, "tache de vie" ou lueur fortifiante de "deux doigts de cognac".

Dans la deuxième partie, le poète entreprend ce qu'il appelle des "voyages d'orgueil". De même qu'il a su revenir de son naufrage au pays de mémoire, reprenant l'équipée folle du "bateau ivre" et l'entreprise démiurgique d'Orphée, il garde ouvert sur ses errements un oeil lucide et sage. Cette distance, prise volontairement face aux sollicitations oniriques, voire psychédéliques, ouvre un espace, sinon à l'ironie amère, du moins à une sorte d'humour un peu triste. Dans cet espace ouvert, le lecteur, que le sarcasme rejeterait inévitablement en face de lui-même dans sa propre solitude, trouve un lieu d'accueil. Aussi s'attarde-t-il à rêver à ce "chemin doux entre les pins, qui mène à la plage - même si la critique le récuse", et à "ce vitrail vivant du feuillage de pourpre d'un amour dans le soleil que nous ne construirons pas.

-C'est la vie, dit Chick.

-Non, dit Colin." (71.)

Ainsi le poète, tout en traversant ce qu'il appelle "les Golfes obliques", tient les yeux fixés sur les réalités les plus simples. Le temps a beau exercer autour de lui, sur lui, ses ravages, les lieux, comme il le dit avec tant de volupté, lui "lèchent les mains".

Dans la dernière partie intitulée "Cathay", Michel Lemaire, avant sans doute d'entreprendre une nouvelle étape, fait le point. S'il avoue que le cafard encore le "touche à l'épaule", il reconnaît également qu'il se laisse volontiers séduire par la lumière:

Je ne sais trop,
Je pose entre mes cils des brins de lumière
Et les laisse jouer entre eux. (98.)

L'Envers des choses est le premier recueil de poèmes de Michel Lemaire. Je n'hésite pas à dire que c'est aussi l'un des meilleurs parus en cette année 1976. L'accompagnement pictural réalisé par François de Lucy en fait également l'un des plus beaux. A ceux qui se sont éloignés insensiblement de l'univers poétique québécois, ou tout au moins d'une certaine poésie formaliste, volontiers hautaine et exsangue, j'ose suggérer un retour, à la faveur de la démarche poétique de ce jeune poète. Invités à considérer avec lui l'envers des choses, ils auront envie, tout comme lui, d'en redécouvrir

l'endroit. Après la période de demi-deuil, l'on s'aperçoit avec émotion et ravissement que, même si l'on a "glissé à bord d'une galère de cendre", "croisé des gerfauts au coeur lourd",

...franchi cette rivière
Dont tous les livres parlent
Gardée par un sphynx qu'il suffit d'ignorer (99),

la vie est toujours là qui nous redonne la parole et la parole nous gardera vivants pour que nous puissions

...atteindre, au soir,
Le simple pas d'un enfant. (100.)

Gabrielle POULIN

¹Michel Lemaire, L'Envers des choses, poèmes accompagnés de 10 dessins de François de Lucy, Montréal, Quinze, 1976, 103 p.

(Relations, juin 1977, p. 190-191.)

Guy Lizotte: Cicatrice
Réginald Bélair: Eclipses

DEUX POETES AUTHENTIQUES

Parmi les bons recueils de poésie franco-ontarienne, il faut certainement retenir Cicatrice¹ de Guy Lizotte et Eclipses² de Réginald Bélair.

Cicatrice

Guy Lizotte, dit le préfacier du recueil, "c'est un p'tit gars de St-Pie X, l'aut'bord d'la trac, en face de Hearst...un jeune bouleau enraciné dans cette terre du nord et déjà marqué de ses intempéries" (7.)

Oui, la tempête a dépouillé le bouleau de ses feuilles et Guy se retrouve seul, dans un isolement voisin de la divagation ("Solus", 66), auquel in ne reste que les mots pour le vivre (35). Les vocables de froidure: "glace, au glacial, neige coeur", peuvent bien le porter à s'écrier: "Maudite vie!". La souffrance éprouvée à la mort de son grand-père, la déception devant l'abandon de ses amis d'enfance l'ont muré dans le silence et la solitude (que de fois revient ce mot!) que seule la femme aimée et qui retourne à lui pourrait dissiper.

Au fait, la nature seule reçoit ses regards amoureux. Quelle délicatesse dans la description du "Vieux Pont" (18) que l'envahissement de la ville et des highways va détruire! La ville, il la déteste, et il crie aux bois: "Bois, revenez, revenez, revenez!" (51.) Il décrit la "Feuille" (21) comme un amant sa dulcinée. Quelle délicieuse églogue que celle de la clairière avec sa grange branlante, son vieux puits, son ruisseau caché, ses bouleaux, ses rochers, ses hirondelles qui "ouvrent...leurs ailes pour couper le bleu du ciel" ("Caskanett", 22).

Mais il ne regarde pas la nature en photographe: il s'unit à elle. La lune le comprend - comme elle comprenait Nelligan. Quant à "l'Arbre" (65), le poète s'identifie à lui, s'adresse amoureusement à lui:

Et nous resterons ensemble
Et nous serons la forêt
Nous danserons dans la brise
Dans ce souffle de nos souffles.

Jetés sur papier, les vers de Cicatrice expriment des impressions saccadées, phrases indépendantes qui dépassent rarement l'octosyllabe, sans lien syntaxique comme si l'imagination du poète craignait les longues propositions subordonnées dirigées par l'intelligence.

La mise en page de Louise Tanguay le dispute en beauté aux dessins à l'encre de Chine et aux illustrations de Laurent Vaillancourt, illustrations très fines qui n'insistent pas plus que les vers légers du poète. D'ailleurs, l'élégance des tableautins semble bien être une des caractéristiques des éditions Prise de parole.

Eclipses

Plus consistant et plus fort apparaît le recueil de Réginald Bélair, Eclipses.

Au sens figuré, les éclipses sont des périodes de fléchissement, de défaillance. C'est bien l'impression générale que laissent la plupart des poèmes.

Le poète s'adresse "à tous les gens du Nord",

A ceux dont les germes
Feront naître des enfants
Imbus de solidarité
Dans nos cabanes de sapin vert,
Et qui défendront,
Pour nous, bientôt vieillards,
La forteresse de notre identité...

Il appelle au combat, à la survivance ("Je me souviens", 5), à l'union surtout de toutes les forces franco-ontariennes et au désintéressement des chefs. Qui est visé dans "les Rats" (6)? Sont-ce les acculturés et leur haine fratricide dont parlait le premier numéro de la Revue du Nouvel Ontario? Qui est visé dans "Notre énorme galère" (7) sinon les leaders.

Attention, prétentieux capitaines,
Nous allons bientôt chavirer. (8.)

Le poète, lui, désire dans son lopin de terre franco-ontarienne, une

femme aimée pour perpétuer la race ("Mon lopin dans mon pays", 2). Il s'écrie: "J'ai soif d'amour". A ce moment, la défense des Franco-Ontariens, idée première du recueil, se perd dans le thème de l'amour, d'un amour, hélas! perdu ("Amouraché", 9). Il peut bien écrire:

Il ne reste aujourd'hui
Qu'à ramasser les cendres
du feu de notre amour ("il ne reste", 10)

C'est l'éclipse d'amour (13) après quoi il faut reprendre la vie banale ou se réfugier dans le rêve, symbolisé par les étoiles dont le mot revient souvent. Le poète n'a-t-il pas assisté aux épousailles

Des aurores boréales qui enfilent
Dans leurs doigts de fées comblées
Les anneaux de Saturne (8)?

Plus loin encore que le rêve, il descend dans l'inconnu et dans le cliquetis surréaliste des mots pour décrire l'"Ivresse" (12), la "Musique" (21), l'"Orage" (17). A ce point de vue, le poème "Les Déconcertés" (14) l'emporte sur tous les autres par ses notes verbales, riches et inexplicables. Moins dur celui qui est intitulé "Artisanat" (20) et qui verse dans une sorte de description surréaliste et impressionniste à la fois.

Les derniers poèmes abandonnent ces hauteurs pour nous rappeler que la "Vie" (22) c'est la mort:

Mon corps trop difforme
Dans une boîte d'orme
Sera par les vers dévoré
L'éternelle nuit arrivée

Doit-on alors désespérer? Non! La mort

hante et sera là
Quand viendra le temps.
Combats, n'abandonne pas, mon enfant,
Tu en as encore pour un long moment. (24.)

Cette poésie, qui fuit la lourdeur de l'alexandrin, emploie des vers de huit à onze syllabes poétiques. Elle joue souvent sur des oppositions de mots, et très souvent sur des vers-refrains habilement placés dans la strophe.

Réginald Bélair et Guy Lizotte appartiennent à ce genre de poètes

qui écrivent et chantent tout naturellement. Ils ont vraiment reçu du ciel, comme dirait Boileau, "l'influence secrète".

Paul GAY

¹Guy Lizotte, Cicatrice, Sudbury, Prise de parole, 1977.

²Réginald Bélair, Eclipses, s.e. et s.d.

(Le Droit, 3 mai 1980, p. 19.)

Danielle Martin: A perce-poche
Andrée Lacelle-Bourdon: Au soleil du souffle

"LES PERCE-NEIGE"

Les Perce-Neige, un titre délicieux qui fait jeune, désigne la nouvelle collection de recueils de poèmes lancée par les éditions Prise de parole de Sudbury. Déjà, deux légers volumes ont paru: A perce-poche de Danielle Martin¹ et Au soleil du souffle d'Andrée Lacelle-Bourdon².

A perce-poche

"La croyance que les Franco-Ontariens sont capables de créer des oeuvres littéraires valables, note Prise de parole, motive l'équipe, qui, par son action, espère promouvoir une activité littéraire en Ontario." En lisant A perce-poche, le bien-fondé de cette foi se justifie pleinement.

"Femme-auteur-mère-francophone-dans-le-bout-de-l'est-de-l'Ontario", c'est-à-dire à Hawkesbury, Danielle Martin chante d'une façon multiple les multiples facettes de la vie humaine. Elle sait évoquer très doucement l'amour brisé ("Rupture", p. 10), l'amour vieilli ("Doux langage", 35), l'amour des mamans pour leurs enfants ("La Mère-Voisine", 17), l'enfant dans l'innocence lumineuse de sa joie ("L'Enfant-Soleil", 25). Mais sa fureur éclate devant ceux qui abusent des autres ("Années-Suicide", 11, poème qui me paraît le meilleur du recueil). La banalité de la vie quotidienne féminine ("Un quotidien", 16 - "Femmes-Ménage", 19), qui ne la sent pas comme elle? Pour se distraire, notre auteur manie l'ironie sur le dos des voisins. Le poème intitulé "Petit Bourg-joie" (23) donne, à grands coups de strophes et de rimes la recette pour composer un bourgeois terre à terre, "petit, petit, petit". Quant aux manies, Danielle ne peut les supporter chez une femme dont la méchanceté détériore l'air ambiant ("Rangement des manies", 31).

Mais le thème dominant est la mort, l'angoisse de la mort. "Lettre" (20) annonce à Marie la mort de son mari. "Le Fossoyeur" (21) regarde le cercueil qui arrive "tanguant comme une barque entre les porteurs". "L'Oiseau" (27) est mort:

ses ailes pendent sur le chemin
les cailloux s'égorgent avec ses plumes.

"Le Canard à collier" (28) frôle la mort. "Les Yeux vitreux" (33) sont ceux d'un veillard qui "flatte le temps avant de mourir". Enfin, "Drapeau en berne" (42) rappelle, dans une émotion contenue, la mort de trois employés de la C.I.P., à Hawkesbury, en mars 1975.

Ce qui précède pourrait être raconté en prose. C'est le traitement de ces thèmes par l'image, la musique (musique de la strophe, du vers, assez souvent musique de la rime) qui les introduit au royaume de poésie. Par le lyrisme surtout. Danielle ne craint pas de rechercher l'effet. Ici, par exemple à la page 10, quatre strophes se jettent sur la dernière. Là, les mots et les locutions - trempins agissent sur notre sensibilité à la manière d'une chanson. Le plus fréquent, presque à chaque page, c'est l'union de deux noms communs, par exemple "années-suicide", "trajectoire-adieu", "enfants-sécheresse", etc., comme si le poète condensait en deux mots un monde de sentiments et d'impressions. Enfin, si la poésie c'est l'image - et non le raisonnement - l'image abonde dans A perce-poche, comme si elle voulait nous transporter dans un autre univers, aux multiples échos.

A perce-poche promet beaucoup.

Au soleil du souffle

Si la pensée de Danielle Martin se suit aisément, il n'en est pas de même du recueil d'Andrée Lacelle-Bourdon. Ici, c'est l'opacité qui recouvrirait le monde - d'après la Genèse - avant la séparation des éléments. Il n'y a rien à comprendre. Univers étrange, paysages d'apocalypse déroutants et fantastiques. Image dures et métalliques, violentes, parfois opposées entre elles, et déroutantes. Par son langage abscons, Andrée rejoint les textes hermétiques d'Alain Grandbois, d'Anne Hébert et de Rina Lasnier. Les a-t-elles fréquentées? Quand elle parle des "oiseaux aveugles" (26) et des "portes scellées" (41), ne se reporte-t-elle pas inconsciemment au "Tombeau des rois" d'Anne Hébert?

Ce qui frappe chez Andrée Lacelle-Bourdon, c'est le triomphe du mot, du nom. On pense au texte célèbre de Claude Gauvreau dans "Lettre à un fantôme": "L'automatisme surréaliste - qui est un automatisme psychique - n'a jamais donné plus que des images transfigurantes assez élémentaires. Ce qui me fait croire que, par habitude intellectuelle, malgré eux, plus ou moins inconsciemment, les surréalistes exercèrent toujours une sorte de contrôle esthétique sur toutes leurs productions - car l'automatisme psychique, quand il est poussé à fond, tel que j'en ai fait personnellement l'expérience,

fini toujours par donner uniquement des syllabes³."

Ce texte me semble livrer la clé d'Au soleil du souffle.
L'auteur, par les mots, scrute l'univers auquel elle s'incorpore -
le cosmos dans une profonde communication - la Terre surtout:

un étang noir au loin
un arbre
un arbre rêvant à ses feuilles fragiles
regarde
et prend tout son temps

il veille son écorce mince
lèche longuement ses ramilles blanches

il dort longtemps

un arbre s'envole
il se couche debout au milieu de l'air

un arbre se repose longtemps (10 et 11)

Ailleurs, "le corps silencieux navigue sous l'étreinte du coeur des eaux" (15). Les lacs, les rivières, les fleurs, les mers, l'air, les "étoiles affolées" rendent le poète qui s'unit à eux profondément triste ("Plainte des os") et surréalistement étonné: le poème intitulé "Etonnement" fait songer à une toile de Picasso. Le dernier, "Sans titre", rappelle le "Sans titre" de tant de tableaux surréalistes.

En un mot, Au soleil du souffle est produit de lucidité dans l'invasion du subconscient, produit au demeurant plein de nostalgie, même s'il essaye de demeurer neutre. Au point zéro. Vers l'immense néant.

Paul GAY

¹Danielle Martin, A perce-poche, coll. "Les Perce-Neige", Sudbury, Les Editions Prise de parole, 1979, 48 p.

²Andrée Lacelle-Bourdon, Au soleil du souffle, coll. "Les Perce-Neige", Sudbury, Les Editions Prise de parole, 1979, 48 p.

³Claude Gauvreau, "Lettre à un fantôme", dans La Barre du jour, numéro spécial: "Les Automatistes", janvier-août 1969, p. 344.

(Le Droit, 25 août 1979, p. 21.)

Jacques Michaud, Vingt fois cinq

UNE LECTURE VIOLENTE ET SEDUISANTE

Il aura préféré, pour son premier livre, une prose poétique où l'insolite, l'étrange, le surréel cohabitent en curieux invités au banquet des mots et des sens.

Vingt fois cinq¹. Le titre inattendu d'un recueil de petites histoires incisives et violentes. Un recueil où chaque pièce d'écriture pratique dans la tête du lecteur l'incision poétique, brèche étroite menant au pays du regard lucide. Avec sa plume, l'auteur joue du couteau. Il appelle l'ouverture au désir de connaître, à la soif de vivre, à la passion de refaire avec des lettres sanglantes, brûlantes et froides, l'histoire des villes, des hommes et des pays.

Le poète

Jacques Michaud. Un nom nouveau dans l'histoire littéraire du Québec. Nouveau parce que jusqu'à ce jour il n'a presque pas publié. Nouveau pour tous les chasseurs de phrases à la solde des facultés de lettres. Nouveau pour les patients et méticuleux bâtisseurs d'anthologie officielle. Nouveau comme tous ces êtres qui pour la première fois osent s'écrire dans un livre. Nouveau, et pourtant Michaud a déjà écrit plusieurs vers inédits. Ecrivain, il l'était en 1965 alors qu'il publiait quelques poèmes dans la Tourmente, revue littéraire de la Faculté des lettres de l'Université Laval. Ecrivain, il en assumait l'exigente démarche pendant les années 70 avec "le Tapis d'Arlequin", "le Temps a beau changer", "l'Equation de l'aurore et du plaisir" (Estuaire en a publié un extrait dans son numéro huit), "Vingt fois cinq", et "Télescopiques". C'est sur Vingt fois cinq qu'il a fixé son choix pour sa première grande rencontre avec le public.

Les Editions Asticou ont accepté de publier le recueil dans la collection "Poètes de l'Outaouais". Michaud est le troisième auteur à y faire paraître une oeuvre. Il n'en sera pas le dernier, puisque en octobre, cette maison lancera sur le marché la Maison sans murs de Paul Savoie, Peau de fleur d'André Duhaime ainsi que Océane, le troisième livre du jeune et merveilleux poète Serge Dion. Somme toute, une activité littéraire fébrile qui, je pense, est tout à

l'avantage des lecteurs de notre région.

Le recueil

Vingt fois cinq est constitué de vingt-cinq petites histoires auxquelles une typographie claire et contrastée et une mise en page soignée et équilibrée rendent un sensible hommage. Une dizaine de dessins subtils et évocateurs, oeuvres de l'artiste Kathryn Michaud, complètent avec raffinement le graphisme du livre.

Vingt fois cinq offre dans ses récits une couleur nouvelle. Le lecteur n'y trouvera pas ces vers voguant sans arrêt, lancés sur le vent des libertés grammaticales. L'auteur a préféré la phrase et sa ponctuation. Il a tenu à enchasser ses mots dans une grammaire sévère et disciplinée. Pour l'effet, bien sûr! L'effet grinçant, rauque, écorchant de l'insolite et de la déroute. Non pas que le vers libre ne puisse atteindre de tels rivages. Convenons que "le propos fantastique" soumis à une syntaxe implacable sert davantage l'effet de déroute...

Au matin, on retrouva sur le pont les restes de quelques vêtements calcinés. Mais la poutre continuait de brûler, seule comme une colonne, arbre central dans la lignarité du feu. A force d'attention, on finit par distinguer au coeur même de ce brasier unique, les yeux et la bouche d'un homme qui riait, forme qui semblait se prendre et se comprendre dans ce fourneau protégé. (P. 28.)

Tel est le style du "Vaisseau amiral", une histoire fantastique parmi tant d'autres qui vivent dans ce recueil. Il faut toutes les lire. Elles forment un ensemble que sert fidèlement une fine gradation des sens.

Vingt fois cinq est un animal sauvage. Son premier contact nous effraie tant il génère la crainte et la peur. Il faut alors recommencer à chacune des rencontres, dompter sa patience, maîtriser son vertige, jusqu'à ce que, au bout de cinq à six touchers, naisse entre nous, frêle d'abord, le lien ténu de l'imaginaire. Dès lors, les histoires peuvent compter sur les ressources du lecteur, composer avec elles, ensemble grimper vers les sommets du haut desquels s'étend, en un spectacle étrange, le goût de l'infini.

C'est cette lecture faite d'ébrouement et de silence que le livre de Michaud vous propose. Une lecture violente et séduisante, offrande aux amoureux des mots et des images. Un poète, sa solitude, son intimité... l'intimité de ses rêves, de ses voyages, de ses fantasmes,

de son amour des lettres... de son amour.

Une lecture

J'aurais pu m'arrêter dans ce voyage littéraire, vous parler du "Couteau", du "Crabe", ou du "Joueur de violoncelle"... Était-ce nécessaire?

Est-il important de disséquer chacune des histoires comme un pathologiste du mot, et de souffler vers vous les relents de ma quête? J'ai choisi de vous raconter ce recueil comme un amant qui s'attache à faire connaître aux autres la fragrance envoûtante qui exhale du corps d'une maîtresse.

J'aurais pu vous parler du "Triangle d'Amsterdam" dans lequel Michaud mélange la culture et l'insolite. Vous parler de "Fleur d'incendie" avec son hall d'entrée qui est, comme dit le poète, "une fleur piquée d'une centaine d'insectes" (64). J'aurais pu, par une analogie pénétrante, dire du style de ces deux histoires que la première a la manière de Rembrandt et du clair-obscur, et que la seconde rappelle Arcimboldo et ses jeux métamorphiques. Mais...

Je ne veux pas trahir votre lecture du recueil; je me contente de la provoquer. J'ai eu mes préférences. Vous aurez les vôtres.

Stéphane-Albert BOULAIS

¹Vingt fois cinq, illustrations de Kathryn Michaud, coll. "Poètes de l'Outaouais", 4, Hull, Editions Asticou, 1979, 77 p.

(Le Droit, 22 septembre 1979, p. 10.)

Paul Savoie: La Maison sans murs

LE RISQUE DE L'INTELLIGENCE

Dans l'histoire de la littérature québécoise, la poésie a toujours occupé une place de choix. Qu'il suffise de rappeler les noms de Fréchette, Nelligan, DesRochers, Gauvreau, Miron, Michaud, Préfontaine, Dion, et vous conviendrez facilement de la grande fertilité de ce genre littéraire.

Si notre poésie est fertile, ce n'est certes pas parce que nos écrivains manquent de souffle (comme certains individus se plaisent à le prétendre), et qu'en cela le poème est une forme qui, par ses dimensions, leur convient mieux que le roman, mais plutôt parce qu'elle correspond davantage au type de relation au monde que notre peuple a toujours eu: une relation de nécessité, manifestée dans le combat séculaire pour la survivance de sa culture, de sa foi et de ses institutions. La poésie, par sa forme elliptique, nous ramène constamment au primat de l'existence. Il est tout à fait normal que notre société simple et laborieuse ait trouvé en elle l'expression idéale de son dynamisme.

Lire la poésie

Aussi, la lecture d'un poème dirige l'homme vers l'essentiel de la vie. Lire la poésie nécessite beaucoup plus de temps qu'on ne saurait l'imaginer. Il ne suffit pas de laisser ses yeux suivre l'écriture linéaire du premier au dernier mot. Je le répète: la force de la poésie, c'est l'ellipse. Les mots ne sont que les riches vêtements d'un monde à découvrir.

Le poème fait appel à l'imagination et à la création, car son récit dépasse largement les limites de l'expression graphique. Autrement dit: un vers est l'élément génétique qui appelle la naissance de plusieurs autres, dans la tête du lecteur. Cette dynamique particulière fait de la poésie un moyen de communication artistique exigeant. Il ne faut donc pas s'étonner que, de tous les genres littéraires, la poésie ait le moins de lecteurs. Cependant, l'activité créatrice qu'elle génère, la rend davantage stimulante.

C'est dans cet esprit que j'ai lu la Maison sans murs¹, recueil

de poèmes de Paul Savoie. Les lignes qu'il m'a inspirées participent de ce climat heuristique qui englobe la lecture d'une oeuvre poétique. Et si j'ai intitulé mon texte: "Le Risque de l'intelligence", c'est que le poème sera toujours, à différents degrés, le merveilleux risque de rendre l'essence même de la vie plus compréhensible.

Paul Savoie a choisi le ton précis d'un art qui nourrit l'abstraction par des associations de mots déroutants qui sont autant de fragments d'un univers dans lequel l'homme vit, et à travers lequel le poète crée. Mots visionnaires, vers enrégimentés, peloton d'exécution qui vise la galaxie.

Qu'est-ce que la poésie? L'éclatement, le renversement des perspectives, la reconstruction d'un monde? Qu'en est-il de l'homme aux prises avec le destin d'une quotidienneté exigeante et compartimentée? Voilà autant de questions que la Maison sans murs, tel un synthétiseur, fait résonner au-delà des contraintes et des limites, dans les couloirs de l'esprit.

Poétique

Non! ce n'est pas la critique de la Maison sans murs que je vise; c'est plutôt sa continuité. La poésie ne se critique pas, elle se prolonge. Ce qui m'intéresse dans un livre, c'est le monde qui naît, la source qui bouillonne, le vent qui charrie; le voyage des mots, l'hymen de la raison et des sens, la place faite à la parole.

Que le livre puisse faire du lecteur le pèlerin des routes de l'homme ouvertes aux bourrasques et aux tendresses, à la banalité et à l'insolite! Que la parole taille dans le ciel des convenances la brèche sacrée des visions poétiques!

Le Paul Savoie de la Maison sans murs est une voix parmi d'autres, la voix d'un homme qui a osé, dans ses poèmes, des résonances nouvelles; la voix d'un musicien d'une langue vivante, toute contemporaine. Et ses mots vivront! ils s'uniront à ceux qui façonnent l'avenir. Le mot d'un poète, c'est celui qu'on retrouve dans la bouche d'autres hommes; c'est le flambeau qui éclaire les routes de demain. Une langue à naître!

L'auteur, d'origine manitobaine, a déjà publié, aux Editions du Blé, deux recueils de poésie: Salamandre, en 1974, et Nahanni, en 1976. Cependant, qu'il vienne du Manitoba et qu'il vive dans l'Outaouais depuis quelque temps, n'en fait pas pour autant un poète régional. Les couleurs du pays sont absentes de la Maison sans murs. Savoie ne chante ni la Gatineau, ni la Rouge. D'ailleurs Savoie ne chante pas: il raconte avec une voix parfois grêle, parfois cristalline, un ordre à

bâtir et des langages à apprendre. Il est de la race des nouveaux fils, fils d'un monde de plus en plus complexe en quête d'intelligibilité. Sa participation au "Solstice de la poésie québécoise" le situe dans le champ de recherche des poètes de "l'âge des langages", dont Royer, Chiasson et Beaulieu sont d'importants animateurs.

En publiant aux Editions Asticou, il ajoute de nouvelles pages à la collection "Poètes de l'Outaouais", une collection qui, à juste titre, sert fidèlement le renouveau culturel d'une région dont on a sous-estimé trop longtemps, hélas!, l'immense potentiel de ressources humaines. Une région qui, (n'ayons pas peur des mots!), se hisse progressivement au sommet de l'expression québécoise.

Style et intentions

Ceux qui navigueront dans les lézardes de la Maison sans murs, découvriront "les espaces pour bâtir le temps", où

On fera du ciel une image,
un jour, pour évoquer
le son ou la forme
d'un cri de mouette,
saisi au passage
par un penseur désœuvré. (P. 35.)

Ils découvriront aussi soixante poèmes habitant une maison nouvelle. Soixante poèmes comme autant de sonorités déchirantes. Soixante fragments de vie à joindre à la mosaïque des temps nouveaux. Une poésie affamée de champs, de forêts et d'étoiles, de lieux où vivre, où habiter; d'une maison sans murs ouverte sur un jour lucide. Ils découvriront surtout une rationalité moderne, la rationalité d'un univers éclaté, aux lignes mouvantes, aux dimensions relatives. Car, plus qu'au sens, c'est à la raison du lecteur que l'auteur s'adresse. Aussi, dans cet esprit, la Maison sans murs prend l'allure d'un discours sur l'art poétique:

apprends le langage de l'éclatement
et de l'éparpillement
bientôt les cieux ne seront plus
que débâcle
et des pattes d'araignée strieront
l'univers (44).

Savoie dessine dans le registre littéraire d'aujourd'hui des images en extension qui chevauchent un rythme saccadé. Le lecteur ne trouvera le lyrisme que dans quelques poèmes, étincelles jaillies d'un foyer ardent qui s'est refusé à l'éruption d'une poésie hardie et passionnée.

Je n'adresse pas de reproches au poète. Le lyrisme n'est pas l'unique manifestation dans laquelle la poésie doit vivre. D'ailleurs, Savoie lui-même, dans une lettre à Bernard Mulaire, publiée en début de recueil, nous rappelle ses intentions: "J'adopterai un style presque technique, très concis. J'essayerai d'intégrer des images de provenances diverses pour tenter de reconstruire, par juxtapositions, l'élément de mouvement relié aux déplacements successifs dans des univers de lumière et de temps-espace." (8.)

De fait, l'auteur présente un style pour le moins sec et vif. Ses mots se juxtaposent avec fracas comme des matériaux d'une architecture dont on est encore à construire la charpente.

Il a choisi pour muse, une raison nerveuse, et ses poèmes sont autant de nerfs tendus sur lesquels se joue, avec intensité, la musique stridente du risque de l'intelligence.

Stéphane-Albert BOULAIS

¹La Maison sans murs, illustrations de Suzanne Gauthier, coll. "Poètes de l'Outaouais", Hull, Editions Asticou, 1979, 79 p.

(Le Droit, 22 décembre 1979, p. 18.)

Gaston Tremblay: En attendant
: Souvenances

DE LA RICHE POESIE DE GASTON TREMBLAY
A LA POESIE TOUTE FRAICHE DES JEUNES

Gaston Tremblay, coordonnateur, à Sudbury, des Editions Prise de parole, a écrit, dans Lignes-Signes (1973), ouvrage de collaboration, 9 poèmes sur 25; puis, un recueil intitulé En attendant (1976), dont il reprenait 5 poèmes dans Mooskek Reader (1978); enfin récemment Souvenances (1979). Tous ces recueils, sauf Mooskek Reader, ont été édités à Prise de parole¹.

Lignes-Signes (1973)

"La poésie, a écrit Réjean Robidoux, est une expérience qui s'accomplit nécessairement dans et par le langage... La connaissance poétique, la projection vive et vécue dans le rêve, est obtenue par la technique, c'est-à-dire par la création et l'usage d'un langage spécial, personnel, unique²." Gaston Tremblay le sait pertinemment qui livre au lecteur des poèmes durs à déchiffrer à première lecture. Ceux de Lignes-Signes ne semblent pas posséder d'unité centrale. Cependant émerge un thème, celui de la communion romantique avec la nature, avec le Soleil comme dieu suprême auquel s'offre le poète. (On retrouvera le thème du Soleil dans Lavalléville (1974), pièce-spectacle d'André Paiement qui fut le grand ami de Gaston Tremblay.) La longue citation du naturaliste français Buffon, à la page 24, confirme cet avancé. Des visions d'apocalypse, de "chair et sang", de "coeur et de sang", précèdent le poème intitulé "l'Offertoire" (31), où le "Lui" du premier vers (complément indirect se rapportant à un homme ou à une femme) nous laisse songeurs. Qui est cette personne?

Je lui offrirai
Mon coeur et mon sang!
Mon âme et son chant!

En fait, dans le poème final, "Remonte un peu", le plus beau et le plus enlevé, le poète s'adresse avec enthousiasme à son "amour", dont l'identité n'est pas dévoilée.

En attendant (1976)

"En attendant est dédié, dit Gaston Tremblay, à la mémoire de mon p'tit frère Jacques". Qui est-il, ce p'tit frère Jacques?

Les dessins de ce recueil contrastent, par leur grande précision, avec l'infini des poèmes. Là encore, des "rêves du sang" précèdent des envolées d'une rare violence. Voici, par exemple, le poète s'adressant à l'arbre, dans des vers qui rappellent "l'Hymne au Vent du Nord" d'Alfred Desrochers:

Quand en hiver, l'été me hantera
J'élèverai ma hache vers le ciel
et de tous mes muscles, de tous mes nerfs
de tout mon sang et de tout mon corps
j'évoquerai la puissance de mes pères
pour mieux t'abattre
pour mieux t'ébrancher et te skidder,
te draver et te scier

Mais les cris d'amour et de passion lancés à l'être aimé (encore une fois qui est-ce?) dans un décor cosmique nous saisissent par leur lyrisme:

Tellement crier ton nom
Dessiner d'un seul trait
ton visage!
Hurler mon amour au vent
pour qu'il nous emporte
comme il a tordu la cime des arbres
nos cheveux devenus feuillage

Souvenances (1979)

Ce recueil semble bien la suite du précédent. Dans Souvenances, l'être aimé est mort. Des dessins de cimetière sur lequel tranchent des pierres tombales isolées accompagnent "la hantise d'un spectre". On dirait que les recueils précédents ne formaient qu'une introduction à Souvenances dont la présentation graphique ravit par son équilibre même, sa perfection, sa présentation. Ici, reviennent souvent les vautours ravisseurs. Ici, revient souvent la nature dans laquelle "plonge" le poète, comme le voulait Lamartine, mais une nature d'ici, avec hiver, tempête de neige, poudrerie. Que si le poète la décrit - avec quel bonheur! - ce n'est jamais pour elle-même, mais pour aéréoler ou dévorer ceux qui s'aiment.

Car le poète crie sa douleur devant l'être disparu:

Que j'aimerais m'étendre sur les plaines
ensoleillées de ton corps
me perdre dans la verdure de tes lainages

et les derniers vers jurent de garder le souvenir:

je t'esquisserai
te réinventerai
car
nous rêverons
nous nous éclabousserons
ô mes chairs
blanches plaines
froides
rocailleuses
balayées de souvenirs.

La section intitulée "Esquisses au bord de l'eau", parfaite par son unité autour du thème de la mer et du souvenir, mérite vraiment d'entrer dans une anthologie mondiale de poésie de langue française. Souvenirs est le recueil d'un vrai poète. Que Gaston Tremblay soit Franco-Ontarien nous réjouit encore davantage.

Le Coeur en Saisons (1979)

Parodiant Virgile, je dirais "Paulo minor canamus", chantons sur un ton moins élevé le recueil de jeunes Franco-Ontariens, Le Coeur en saisons.

Quelle pertinente idée que celle de reproduire les textes d'élèves de la 9^e à la 13^e année, lauréats provinciaux du 3^e Festival de la culture franco-ontarienne. Quelle fraîcheur se dégage de ce recueil! Quelle délicieuse naïveté! Les photographies des lauréats, les illustrations très évocatrices qui accompagnent chaque texte, provoquent l'admiration la plus sourcilleuse. Il faut féliciter Prise de parole pour un succès de cette sorte et particulièrement les responsables des dessins et de la conception graphique. Le Coeur en saisons encouragera les jeunes Franco-Ontariens à écrire poésie et prose, poèmes et récits, en même temps qu'il les rendra fiers d'être imprimés, puisque "ce présent recueil sera distribué dans toutes les écoles secondaires de langue française et toutes les écoles bilingues de la Province".

En général, les textes de prose révèlent plus la jeunesse des auteurs que les poèmes. Mais n'est-il pas dans la nature même de la poésie de briller par la précocité et sa recherche?

Nous souhaitons que le 4^e Festival de prose et de poésie auquel sont éligibles les 30,000 étudiants francophones des écoles secondaires de l'Ontario égale en beauté le 3^e.

Paul GAY

¹Prise de parole, Sudbury (Ontario), C.P. 550, P3E 4R2.

²Réjean Robidoux, "Emile Nelligan, expérience et création", dans Nelligan: poésie rêvée, poésie vécue, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966, p. 123-124.

³Le Coeur en saisons, Sudbury, Editions Prise de parole, 1979, 48 p.

(Le Droit, 29 décembre 1979, p. 14.)

L'OEUVRE DE JOCELYNE VILLENEUVE

Quoique née à Val d'or (Québec) en 1941, Jocelyne Villeneuve a vécu en Ontario où elle a pris ses diplômes à l'Université Laurentienne de Sudbury et à l'Université d'Ottawa. Boursière du Conseil des arts du Canada et du Conseil des arts de l'Ontario, elle a publié de nombreux articles, poèmes, contes et nouvelles. Quatre volumes, jusqu'à présent, ont révélé son talent: deux de poésie: Des gestes seront posés¹ et La Saison des papillons² - deux de contes: Le Coffre³, pour adultes, et Contes des quatre saisons⁴, pour enfants.

Des gestes seront posés

Des gestes seront posés est certainement le plus beau livre franco-ontarien de création littéraire, même si le titre pêche par prosaïsme et même si la couverture manque vraiment de séduction.

L'auteur imagine une nuit d'Héloïse, alors que, séparée de son époux Abélard et devenue de force abbesse, elle dirige l'abbaye du Paraclet. Dans la froidure de ses draps, Héloïse revit toute la chaleur de son amour pour Abélard, ce philosophe illustre (1079-1142) une première fois condamné par le concile de Soissons en 1121, une deuxième fois par le concile de Sens en 1140, à l'instigation de Saint Bernard.

Curieuse abbesse que celle qui écrit à Abélard dans des Lettres devenus célèbres: "Par votre ordre, j'ai pris avec un autre habit un autre coeur, afin de vous montrer que vous étiez le maître unique de mon coeur aussi bien que de mon corps... Ces voluptés de l'amour que nous avons goûtées ensemble m'ont été si douces que je ne puis m'empêcher d'en aimer le souvenir... Je devrais gémir des fautes que j'ai commises, et je soupire après celles que je ne puis plus commettre... On vante ma chasteté: c'est qu'on ne voit point mon hypocrisie⁵." Dans cette correspondance, Héloïse s'humilie basement devant son "maître" Abélard. Il fallait que la renommée du philosophe domine son temps de très haut pour qu'une femme comme Héloïse s'aplatisse et s'anéantisse à ce point devant lui.

L'Héloïse de Jocelyne Villeneuve se meut dans une atmosphère plus élevée et plus franche que celle des Lettres, et surtout, elle trouve, à la fin de la nuit, le terme à son délire-angoisse. Oui, des gestes sont posés. "Aux yeux d'Héloïse, écrit Jocelyne, Abélard n'est ici que le symbole de sa propre vie vis-à-vis de laquelle une longue nuit de confrontation provoque un engagement final" (p. 103).

Ce débat intime, l'Héloïse de Jocelyne Villeneuve le poursuit de minuit à 6 heures en huit chapitres ainsi divisés: minuit, 2 heures, 3 heures, 4 heures, 5 heures, l'aube, encore l'aube, 6 heures. Moins savante que celle des Lettres, ignorant l'art d'entrelarder ses cris d'amour de textes de Pères de l'Eglise et d'Ecriture sainte, l'Héloïse de Jocelyne retourne au pays de son passé "dans l'eau maternelle", puis aux souvenirs de l'enfance innocente, de la rencontre de son tuteur et de la naissance de leur fils, Astralabe. Tandis qu'au-dehors gronde un orage qui "flagelle sa fenêtre", les eaux noires et souterraines du désespoir envahissent son âme, surtout devant "l'inhumanité des humains". Peu à peu, la rafale se change en pluie douce et tendre; l'aube se lève; et après un dernier grondement de tonnerre où elle veut tuer Abélard et se tuer, Héloïse s'apaise. "La nuit, dit-elle alors, n'a plus de pouvoir sur moi." (87.)

Il faut reconnaître à Jocelyne Villeneuve un talent extraordinaire pour varier à l'infini dans le personnage d'Héloïse les soupirs d'amour et les vociférations de haine. La force du style, la richesse et le symbolisme des images, le rythme des strophes soulèvent chaque page de ce volume et le rendent trépidant de vie.

La Saison des papillons

Poète du coeur humain dans Des gestes seront posés, Jocelyne Villeneuve brille comme poète de la nature dans la Saison des papillons, léger volume si bellement présenté par les Editions Naaman. Ici, Jocelyne pose en haïjin, c'est-à-dire en artiste qui compose des haïkaï. "Minuscule poème de trois vers... le haïkaï (d'origine japonaise) a pour but de présenter une image capable par ses suggestions d'émuvoir le lecteur et de soulever en lui une intuition spirituelle de ce qui est." (65.) Notre auteur, dans les Propos sur le haïkaï qui suivent son recueil poétique, nous parle de Bashô Matsuo (+1694) le plus grand nom haïkaïste japonais. Sa descendance française, toute concentrée sur le poète Paul-Louis Couchoud, sans oublier la conception spirituelle du haïkaï, en donne une définition plus élargie: "Un tableau en trois coups de brosse, une vignette, une esquisse, quelquefois une simple touche... une secousse brève donnée à nos sens, une note bien pincée dont les harmoniques expirent lentement en nous." Cette définition s'applique on ne peut mieux aux tercets poétiques de Jocelyne Villeneuve.

Ce sont des instantanés d'une extrême délicatesse ici, d'un regard amusant là, toujours fins, précieux, unilignes comme un dessin japonais. Notre poète franco-ontarien ne se replie pas sur elle-même, mais perce amoureusement le jeu de la nature extérieure. De ses 131 haïkaï, j'en choisis trois au hasard:

Vois, les hirondelles
taillent et retaillent le ciel bleu
à coups de ciseaux ("Haute-couture", 22)

Le ciel dans l'eau...
Les poissons se faufilent
Sous les nuages ("Miroir", 27)

La lune se baignait...
Un gros nuage est passé
la noyant dans son ombre ("Noyade", 57)

Le don de l'observation s'allie à l'union des sensations. Jocelyne a vu "la chanson bleue" des myrtilles dans le seau et "l'odeur rouge" des confitures de framboises. Avec ses 131 bijoux ciselés, elle redonne vie au haïkaï français, délaissé par la poésie contemporaine.

Le Coffre

La délicatesse et la subtilité du poète se retrouvent dans le conteur. Les cinq récits sont coiffés du titre du dernier: Le Coffre. Mais le meilleur est certainement celui qui a pour titre: "La Veuve du dimanche". Dans une crise de colère, une femme se décide à abandonner Pierre, son mari, sorte de primitif épris d'espace et de liberté, vrai coureur des bois, qui préfère la forêt au toit familial et à sa femme. Mais elle finit par se raviser et accueille son époux avec le sourire. Ce conte, vraie nouvelle en raccourci, plaît par l'étude de l'appel du bois, plus fort chez certains que l'amour de la femme.

Contes des quatre saisons

Extrêmement ténus et subtils, à peine sortis du royaume de poésie, ces contes pour enfants frisent la fable par la légère morale qui s'en dégage. On le voit par le premier: si le vison est tué, c'est parce qu'il expose avec orgueil sa toison rare. Jocelyne Villeneuve adore la nature, les bêtes des sous-bois, les petites mouffettes "aux grands yeux mélancoliques", les corbeaux, bons pour les hommes, malgré la tradition contraire. C'est la nature d'avant le péché originel, sortie d'un cœur d'or. Les illustrations accompagnent les récits de façon charmante: France Bédard, qui les a conçues, connaît le secret de reproduire l'innocence. Ainsi le dessin de la page 30, avec cinq paires d'yeux agrandis et étonnés, sort d'une plume exquise et évocatrice: repos pour nos yeux à nous.

Paul GAY

¹Jocelyne Villeneuve, Des gestes seront posés, Sudbury, Editions Prise de parole, s.d., 104 p.

²Jocelyne Villeneuve, La Saison des papillons, Sherbrooke, Editions Naaman, 1980, 80 p.

³Jocelyne Villeneuve, Le Coffre, Sudbury, Editions Prise de parole, 1979, 70 p.

⁴Jocelyne Villeneuve, Contes des quatre saisons, Saint-Lambert, Editions Héritage, 1978, 128 p.

⁵Lettres d'Héloïse et d'Abélard, présentation de Marcel Jouhandeau, Paris, Librairie Armand Colin, 1959, 262 p. - Les citations sont extraites des pages 83, 112, 113.

(Le Droit, 18 avril 1981, p. 16.)

DRAMATURGES ET TROUPES DE THEATRE

Liaison

LE THEATRE COMMUNAUTAIRE FRANCO-ONTARIEN

Sous-titré "Revue culturelle", le volume 3, n° 11, de Liaison vient de paraître¹. En fait, il s'agit uniquement (ou presque) de théâtre, puisque "la revue Liaison est le résultat d'une initiative de "Théâtre-Action" et est produite par lui" (p. 2).

Le théâtre, notait déjà le Rapport Savard en 1977, demeure chez les Franco-Ontariens l'instrument culturel le plus vivant et le plus populaire." Ce théâtre est essentiellement communautaire, expression de création collective, et essentiellement spectacle. "Un groupe de 150 personnes, c'est comme une personne", écrit Louise Galant (6). "Vivre...une semaine qui nous prend tous - dit à son tour le rédacteur en chef de Liaison, Denise Truax - ce grand rendez-vous qui nous happe et nous transforme...une semaine dans la magie de tous ces instants échanges-réciprocités." (7.) Chantal Beauregard va encore plus loin: "La sensibilisation d'une culture se fait à l'intérieur de contacts personnels, par l'envie qu'on a de vibrer un peu plus avec ce qui nous appartient." (23.)

Sommes-nous arrivés à une nouvelle façon de comprendre le théâtre? Sera-t-il désormais uniquement création de groupe et spectacle? Peut-être! Mais, en ce qui concerne le théâtre franco-ontarien, on notera avec insistance que les Franco-Ontariens, faibles pris individuellement parce que noyés dans la masse anglaise, sentent le besoin de crier collectivement leur identité, de dénoncer ensemble les injustices dont ils furent et sont encore victimes. Il s'agit donc d'un théâtre qui, en général, traduit l'âme collective, le drame collectif. Le type en est la Parole et la loi de "la Corvée" de Vanier. Y a-t-il des tragédies individuelles dans ce théâtre? Je ne le pense pas. La-valléville (1974), la pièce la plus célèbre d'André Paiement, exprime surtout le milieu dans lequel se débattent les personnages.

Ainsi, à chaque page de ce numéro de Liaison, revient à satiété "ce goût collectif qu'éprouve une minorité, de fêter chez elle, dans sa propre cour" (22.) Prenez par exemple "les Franco-Fous", troupe née pendant la grève des professeurs à Sudbury. On nous dit que c'est "une bonne gang qui ont décidé de se mettre ensemble pour faire du théâtre, et on nous indique les 4 temps de leur travail: 1) "La mise

en confiance pour apprendre à connaître les autres." 2) "Trouver le contenu du spectacle." 3) "Travailler l'intrigue" 4) "Travailler les personnages" (15.)

C'est à peu près de la même façon que procèdent "le Théâtre des lutins" à Ottawa, "le Théâtre du P'tit bonheur" à Toronto, "la Troupe du sablier" à Alexandria, dans le nouveau Centre culturel "Les Trois Petits Points" (ce Centre désire résoudre la crise du "On est mal chez nous", puisque "le fait français est continuellement mis en sourdine. Ici, à Alexandria, l'Anglais et le bilingue tolèrent le francophone", 29). D'autres troupes, comme "la Troupe Oxygène" de Cornwall, "la Troupe Pourquoi pas" de Rockland, "le Théâtre Hyradote" de Vankleek Hill, entendent s'adresser à un groupe minoritaire qui veut rester fier. Parfois, ces grands rassemblements avec toutes les ressources du spectacle exigent d'importants déboursés qui peuvent conduire à d'énormes déficits, comme "le Festival de l'Ail", à Rockland, échec douloureux. Ou bien, si le festival est bilingue comme au 9^e "Festival Boréal" de Sudbury, la plupart des présentations et spectacles se font en anglais. Denise Truax qui a assisté à ce festival déclare avec tristesse: "Les chansonniers francophones s'adressent à la foule presque uniquement en anglais. Je ne sais pas s'ils savent qu'il y a de 30 à 40% de leur public au festival qui est francophone. Moi, je me sens chez nous à Sudbury. Et pourtant, au "Festival Boréal", j'ai senti que l'Ontario était véritablement une province anglaise" (28.)

Liaison aborde également le théâtre d'étudiants. On le trouve particulièrement dans l'Est (comtés de Prescott et de Russell). La troupe "Le Bulldozer de l'Est", aidé par "le Théâtre de la Vieille 17" de Rockland, a pu donner récemment plusieurs spectacles d'amateurs. Mais "les écoles secondaires ne sont pas des lieux privilégiés d'apprentissage. Elles visent à faire en sorte que les jeunes s'adaptent, se mettent au service du système alors qu'il serait possible que ce soit l'inverse" (13.) Car, d'après Guy Thibodeau, de Plantagenet, ce n'est pas l'école qui inspire et soutient le théâtre étudiant: on ne doit donc pas parler de théâtre étudiant, mais plutôt de "jeune théâtre". D'ailleurs, selon Marc Haentjens, les gens haut placés regardent avec indifférence les petits, les gens simples. Pourtant l'union entre étudiants amateurs et professionnels pourrait enrichir les premiers, raffraîchir les seconds.

Les professionnels, à leur tour, sont trop souvent supplantés par des artistes québécois. Liaison donne la "Lettre ouverte" d'artistes et d'organismes franco-ontariens à l'OTEO (Office de télévision éducative de l'Ontario) protestant contre l'embauche d'un réalisateur et de trois comédiens québécois. Cependant, en ce qui concerne les festivals franco-ontariens, Michel Gauthier admet que "le festival doit rejoindre d'abord les Franco-Ontariens mais sans

pour autant exclure les autres. Il ne s'agit pas d'un événement fermé, mais d'une occasion pour les gens d'ici d'être invités et hôtes à la fois. Les gens de l'extérieur sont également de la fête" (23.) Le Rapport Savard recommandait déjà d'éviter deux excès: d'une part, céder au complexe qui pense seule valable la culture française; d'autre part, penser qu'"une expression artistique valable en Ontario français doit être l'oeuvre d'un Franco-Ontarien de naissance, sur un thème franco-ontarien, et exécutée, s'il s'agit d'un art de spectacle, par un ou des Franco-Ontariens soutenus par une équipe technique franco-ontarienne. Ce protectionnisme peut vite conduire à la médiocrité complaisante" (Rapport Savard, 44.)

Liaison fait par deux fois allusion au passage du théâtre à l'écriture (8 et 28). Grave problème pour une littérature naissante. Car "l'écriture amène sans conteste des éléments qui ne se retrouvent pas au niveau du jeu" (28). "L'écriture étant un outil capital...un moyen de conserver la vie d'une création collective, les troupes auraient intérêt à réfléchir à leurs besoins, à se sensibiliser à cet aspect du théâtre." (8.)

Ce numéro de Liaison rend bien l'image d'un effort théâtral énormément dispersé dans un milieu où il faut toujours lutter pour la cause française. Nous souhaitons à la revue Liaison d'autres numéros aussi gonflés que ce numéro 11. Peut-être pourrait-elle surveiller davantage les coquilles (par exemple "retard-à-terre" pour "retardataires", 6) et prendre un papier plus résistant et plus blanc. Elle en vaut la peine.

Paul GAY

¹Liaison, revue culturelle, vol. 3, n° 11, août 1980, C.P. 358, succ. A, Ottawa (Ontario), K1N 8V3.

(Le Droit, 15 novembre 1980, p. 17.)

La Parole et la loi

UNE PIECE AU JEU SCENIQUE ENDIABLE

La Parole et la loi, production collective de "la Corvée" (troupe franco-ontarienne de Vanier), a été créée le 14 mars 1979 sur la scène du théâtre Penguin, à Ottawa, par les comédiens suivants: Catherine Caron, Daniel Chartrand, Robert Colin, Francine Côté, Madeleine Leguerrier et Marc O'Sullivan, avec la mise en scène de Brigitte Haentjens et la musique de Normand Thériault et de Robert Colin. Les éditions Prise de parole de Sudbury viennent de l'éditer¹.

Par le souffle qui la soulève, il ne fait aucun doute que cette pièce occupe la première place dans le théâtre franco-ontarien et qu'elle peut subir la comparaison avec les pièces réputées du théâtre québécois. Nos plus vives félicitations aux comédiens et au travail admirable de Brigitte Haentjens. La Préface, écrite par elle, présente parfaitement la pièce entière et la mise en scène montre une dramaturge douée vraiment du sens du théâtre. Personne, autant que Brigitte Haentjens, n'a aussi bien compris le mot de Molière: "Les pièces de théâtre sont faites pour être jouées, non pour être lues."

Le jeu est en effet ce qui frappe le plus dans la Parole et la loi. Pas de mots pour eux-mêmes, pas de discours pour eux-mêmes, mais toutes sortes d'actions scéniques qui livrent mots et discours et plaisent à l'imagination dans l'abondance de leurs symboles. Chaque idée se livre à nous, intrinsèquement unie au costume et aux gestes. Prenez, par exemple, la scène intitulée "La Secte". Les orangistes et le méphitique Mgr Fallon évoquent automatiquement, par le simple port de la cagoule, des menées meurtrières secrètes. En fait, ils mijotent le Règlement XVII (1912), c'est-à-dire l'abolition de la langue française en Ontario, en s'en prenant à la source: l'Ecole. La scène, rapide, violente, entre de force dans la tête du spectateur: il a compris. A la scène suivante, "Les Journaux", les grandes dates de l'histoire récente des Franco-Ontariens sont jetées au public entre deux roulements de tambour. Les masques, souvent employés, ajoutent encore à la stylisation des personnages et des événements. Quelques morceaux de musique viennent reposer le spectateur de ces scènes au mouvement endiablé. Enfin, la suite naturelle des scènes qui se fondent les unes dans les autres par continuation ou opposition montre chez Brigitte Haentjens une grande habileté de métier.

Les luttes contre l'odieuse Règleme nt XVII constituent le fond de la pièce. C'est donc une pièce historique. Cependant, écrit Brigitte Haentjens, "nous avons pris des libertés avec l'histoire, en la schématisant, condensant, raccourcissant... La Parole et la Loi n'est pas un document objectif, dans la mesure où il reflète les positions et les attitudes du groupe qui l'a créé. Ces libertés nous étaient nécessaires, parce que nous faisons du théâtre et non pas une thèse de doctorat, et aussi parce que nous voulions regarder passé et présent sans mélodrame, sans complaisance, et avec humour ... de préférence!" (Préface.)

Il y aurait beaucoup à dire sur le droit de "prendre des libertés avec l'histoire", mais l'essentiel de l'histoire du Règleme nt XVII se trouve dans la Parole et la loi. En effet, c'est bien à Ottawa, microcosme du Canada, que s'est livrée la bataille principale contre le Règleme nt XVII. Ensuite, le tandem Whitney-Fallon (le premier, chef du Gouvernement de l'Ontario - le second, évêque catholique de London) exista vraiment en 1905, comme l'union écoeurante des orangistes et des catholiques irlandais en vue de détruire le français en Ontario. Samuel Genest, mis solennellement en évidence par la Parole et la loi, organisa vraiment la résistance des écoles d'Ottawa. A lui seul, il représente les grandes figures franco-ontariennes qui luttèrent pour la "cause". Un des épisodes les plus pittoresques de cette époque fut certainement celui des épingles à chapeaux des mères franco-ontariennes de l'école Guigues. Nos comédiens ne pouvaient pas le manquer et l'on fort bien interprété. Arthur Charbonneau, le traître de la "Petite Commission", est peut-être trop sali dans la pièce: il fit passer son allégeance politique avant l'intérêt des Franco-Ontariens. Enfin, il est clairement indiqué que, même après 1927, tout n'était pas fini. La scène qui a pour titre la "Scène des NON" montre comment le Gouvernement resta fermé par la suite aux exigences naturelles et fondamentales des Canadiens français.

Si la Parole et la loi se présente comme une pièce à fond historique, on regrette l'absence totale du Père Charles Charlebois, O.M.I., le plus redoutable lutteur, avec son journal Le Droit. C'est le Père Charlebois (appelé familièrement le Père Charles) qui a uni toutes les forces ontariennes. Les historiens s'accordent à reconnaître en cet homme humble et actif le héros principal de la victoire finale de 1927. Quelle belle scène auraient pu inventer nos comédiens en mettant en opposition Fallon et Charlebois, ces deux Oblats "frères ennemis"! La Parole (Charlebois) et la Loi (Fallon) alors se seraient affrontées dans un combat serré, en dehors de toute pitrerie et dans un français très pur, car Mgr Fallon maniait parfaitement la langue française.

Mais la Parole et la loi ne se contente pas d'évoquer le passé,

elle montre les remous du passé sur le présent. L'affrontement de deux mentalités, voilà ce qui rend actuelle cette pièce historique. Ainsi, la scène intitulée "Les Femmes" indique d'autres façons de lutter que "la revanche des berceaux". Toute la problématique franco-ontarienne actuelle transpire dans la pièce. Comme le Rapport Savard (1977), la Parole et la loi oscille continuellement entre des cris de victoire pour les réalisations obtenues et des lamentations devant l'avenir sombre, car, dit fort bien Brigitte Haentjens, "rien n'est jamais acquis pour une minorité au niveau de ses droits fondamentaux, et pas davantage quand cette minorité a été co-fondatrice d'un pays" (préface). Il y a des scènes tragiques dans cette oeuvre. Tout est fini, pensent certains. Inutile de lutter, soutiennent d'autres (voir "L'Eloge, la maladie, les solutions").

Le rêve d'égalité entre les deux peuples fondateurs est-il possible (voir "Les Bûcherons", "L'Usine")? Le vieux slogan de "la langue gardienne de la foi" ne prend plus sur les jeunes. Alors, se replier sur soi (comme le voudraient, par exemple, Groulx et André Paiement)? Mais non! Ce serait du fanatisme! Au fait, dit la scène intitulée "NON!": "On sait p'us contre qui on s'bat" (n'est-ce pas l'écho du cri douloureux d'Antigone: "Je ne sais plus pourquoi je meurs!"). Pis que cela - et on le dit deux fois dans la pièce - "On lutte contre le pouvoir, mais c'est lui qui nous...nous...nous subventionne!" Quelle humiliation! Peut-on descendre plus bas? Comme les deux chevaux (voir "Les Chevaux") qui représentent les Franco-Ontariens, soyons heureux d'être montés par des Anglais.

La pièce a beau finir sur le rejet de tous les complexes (voir "L'Enterrement"), elle n'en demeure pas moins d'un réalisme parfois cynique où le rire tente d'étouffer les larmes. Il n'y a pas de solution-miracle. A chacun d'être français dans son milieu, de porter la vie, c'est-à-dire "la Parole contre la loi".

Paul GAY

¹La Corvée, La Parole et la loi, création collective, avec la mise en scène de Brigitte Haentjens, Sudbury, Les Editions Prise de parole, 1980, 62 p.

(Le Droit, 20 septembre 1980.)

André Paiement: Moé j'viens du Nord, 'stie
A mes fils bien-aimés

UN MICHEL TREMBLAY FRANCO-ONTARIEN

Les Québécois et les Franco-Ontariens forment deux familles qui se fréquentent rarement. Où sont les Québécois qui connaissent les problèmes franco-ontariens? Le Rapport Savard a plusieurs fois signalé l'indifférence des media du Québec pour les frères de sang de l'Ontario, déplorant que la "Commission permanente Ontario-Québec" s'occupe trop peu de la minorité franco-ontarienne. Plus que d'argent, les Franco-Ontariens ont besoin de sympathie et de compréhension. Si elles manquent, s'agrandit la menace de mort puisque "les conditions du milieu franco-ontarien ne favorisent guère l'éducation, l'animation et la diffusion culturelle et artistique" (Rapport Savard, p. 161).

Il y a cependant des réalisations artistiques dignes d'admiration et le Rapport Savard les a longuement soulignées.

Je voudrais signaler aujourd'hui la Maison Prise de Parole de Sudbury qui, sous la direction de Gaston Tremblay, coordonnateur, "se veut animatrice des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario; elle se met donc au service de tous les créateurs littéraires franco-ontariens". Prise de Parole vient d'éditer en trois volumes le théâtre d'André Paiement¹.

Mais qui est André Paiement?

Né en 1950 à Sturgeon-Falls, Paul-André Paiement se sentit très vite attiré par l'art théâtral. Il écrivit beaucoup; collabora avec ses amis à la création de plusieurs spectacles populaires; circula avec ses comédiens à travers l'Ontario français pour affirmer l'identité franco-ontarienne; quitta, en 1975, son poste de directeur artistique du "Théâtre du Nouvel-Ontario" pour fonder le groupe CANO (Coopérative des artistes du Nord de l'Ontario); enfin, mourut hélas! subitement le 23 janvier 1978.

Dans le Droit du 26 août 1978, j'ai analysé deux pièces de Paiement: La Vie et les temps de Médéric Boileau (écrit en 1973) et Lavalléville (écrit en 1974 et qui reste son oeuvre principale). Ces deux pièces constituent respectivement les volumes II et III de son théâtre complet.

Je voudrais parler aujourd'hui du volume I qui comprend trois pièces dont les deux les plus importantes sont Moé, j'veiens du Nord, 'stie et A mes fils bien-aimés.

Moé, j'veiens du Nord, 'stie (1970)

La misère des petits et des humbles a toujours touché le coeur d'André Paiement. On pourrait l'appeler le Michel Tremblay du Nord de l'Ontario. Roger, le héros lamentable de cette pièce, ne possède rien, même pas de langue à lui. Il parle un joual franco-ontarien, plus anglicisé que le joual québécois, mais avec la même profusion de sacres crus et pénibles. Le père de Roger travaille à la mine depuis 25 ans, mais le fils déteste ce gagne-pain qu'il trouve humiliant. Que va faire Roger? Etudier? Non, il déteste le High School de l'endroit qui entrave, paraît-il, sa liberté, mais rêve d'aller à l'Université où, selon lui, on secoue toute servitude. Que va faire Roger? Rien... sauf un enfant à la jeune fille qu'il fréquente, Nicole. La fin de la pièce nous montre notre "héros" complètement affolé devant les effets d'un amour irréflecti.

André Paiement peint sans indulgence Roger, ce déchet franco-ontarien qui ne jouit d'aucune volonté de réussir, qui n'éprouve aucun désir de sortir de son milieu pauvre et misérable par une instruction soignée, payée, s'il vous plaît, par son bonhomme de père. Bien plus, Roger s'oppose violemment et stupidement à ce père, journalier admirable qui a élevé une famille. Les chansons et la musique ont beau entourer cette loque humaine d'un halo de poésie: elles ne servent qu'à endormir le spectateur sur une jeunesse irrémédiablement perdue peut-être. Comme Michel Tremblay, Paiement a misé sur la catharsis. Se produira-t-elle? Roger, qui semble tout d'un coup rencontrer la réalité dans sa paternité prématurée, connaîtra-t-il, désemparé, le début d'une vie vraiment adulte? Il le mérite puisque la bonté constitue le fond de son coeur, une bonté native cachée par un langage plus dur que lui.

Ce sketch, très bien enlevé, témoigne une fois de plus de l'art scénique d'André Paiement. Un vrai don. Quelques lignes, quelques scènes, trois ou quatre personnages, et voilà tout un caractère, toute une vie peut-être, tout un milieu pour sûr. Le sketch est au théâtre ce que la nouvelle est à l'art romanesque. Paiement l'a fort bien compris.

A mes fils bien-aimés (1972)

A première vue, le titre de cette pièce surprend. Il s'agit, en fait, du vieux Boulé qui a laissé à ses trois enfants, avant de

mourir, pour qu'ils la mettent en valeur, une vieille salle de théâtre. Voici le nom des trois enfants: Fernand l'aîné, Tom le second, et Joffre le benjamin. Le père, craignant que Joffre, l'enfant gâté, ne le dépense inutilement, ne leur a pas laissé d'argent et il a voulu que Joffre fût le principal responsable de la nouvelle entreprise théâtrale.

Joffre arrive après les funérailles du père. Déjà détesté de ses deux frères, il se fait haïr encore plus en essayant d'obtenir de l'argent sans aucune collaboration. Il ignore le travail, vivant en Europe en gigolo aux dépens d'une Suissesse âgée. Les discussions entre les trois frères s'enveniment à tel point qu'ils en viennent aux coups jusqu'à la mort de Joffre qu'on laisse entendre.

Les jeunes gens sont durs dans le théâtre d'André Paiement. Entre eux, ils se parlent brutalement, sans déguiser leurs sentiments et méprisant la faiblesse. Ici, ils jouent avec la mort. Le dramaturge a dénudé leur être en les plaçant dans une vieille salle de théâtre où tous les agrès, cordes, câbles, fusils, grande boîte de bois, couteaux, peuvent se changer en instruments terriblement réels.

Paiement a joué avec sa pièce comme un musicien avec sa musique. Il fallait, en effet, préparer l'issue finale, monter en crescendo jusqu'à la haine fratricide qui éclate. Je ne pense pas qu'il ait réussi. La pièce est très, très lente, trop longue. Les conversations n'en finissent plus. L'avion n'arrive pas à décoller.

Par ailleurs, l'auteur a voulu que sa pièce soit d'expression franco-ontarienne et que le langage utilisé soit celui d'une culture vivante. Fort bien! Mais peut-on parler de "culture vivante" et de "culture" tout court, lorsque l'authentique langue française est massacrée? Tout le problème est là, aussi bien en Ontario qu'au Québec. Sa pièce est plutôt un "spectacle d'identification", un "effort d'authenticité", comme le dit Pierre Bélanger à la fin du volume.

Cela reconnu, ne faut-il pas la deuxième démarche, celle d'une langue française respectable, pour sauver précisément ceux qu'on veut relever? André Paiement serait sûrement de notre avis.

Paul GAY

¹ André Paiement, Théâtre, 3 vol.: Moé j'viens du Nord, 'stie, La Vie et les temps de Médéric Boileau, Lavalléville, Sudbury, Prise de Parole, 1978, 132, 72 et 96 p.

(Le Droit, 6 janvier 1979.)

André Paiement: Lavalléville
La Vie et les temps de Médéric Boileau

DEUX COMEDIES

Lavalléville

Lavalléville¹, sous-titrée "Comédie musicale franco-ontarienne", s'ouvre par le récit de la base historique de la pièce. En 1904, le jeune Napoléon Lavallé, Canadien français originaire de Montréal, fut à l'origine de la prospérité des Chutes Esturgeons, devenues Sturgeon-Falls. Mais, supplanté bientôt par un Anglais, Thyron Burnsfield, Napoléon préleva \$700,004.13 du coffre-fort de Sturgeon Falls et prit la fuite à travers les bois pour fonder Lavalléville. En 1912, sa femme Joséphine mit au monde deux jumeaux, Adolphe et Hermès. Napoléon, dès lors, fit de Lavalléville un village fermé au monde extérieur, une sorte de petit pays bien à lui.

La comédie commence quelque 40 ans plus tard: Hermès mort, Adolphe a succédé à l'ancêtre Napoléon dans le gouvernement absolu de Lavalléville.

Comédie plutôt noire, puisque, pour asseoir son pouvoir, Adolphe a tué Hermès, de connivence avec la femme d'Hermès, Adèle. Et comme les loups se dévorent entre eux, Adolphe est en lutte ouverte avec Adèle qui veut, elle aussi, goûter au gâteau.

Continuant la politique de l'ancêtre Napoléon, Adolphe, 60 ans, exerce en vrai dictateur la terreur sur les 800 habitants du village, et tout d'abord sur sa maison à lui. L'auteur place la scène dans la forge tenue par les Lavallé: Adèle, 55 ans, belle-soeur d'Adolphe; Diane, 18 ans, fille d'Adèle; Ambroise, 20 ans, fils d'Adolphe; Albert, 43 ans, employé des Lavallé. Tous ces personnages, Adolphe entend les dominer d'une façon absolue, symbolisée par la baguette qu'il manie souvent sur le dos d'Albert.

Pour maintenir son autorité, Adolphe tient le village fermé au monde extérieur. Il n'y réussit qu'à moitié puisque Diane, qui a déniché des livres de mode écrits en "langue étrangère" et des sex-photos en français, veut absolument partir. Elle avoue à Albert: "Y a pas de pire place que Lavalléville. On est des ignorants! Moi

j'ai envie de connaître le monde un peu." Mais Albert prend le contre-pied de Diane: "C'est ici le bon pays... J'aime dix fois mieux être un heureux boiteux qu'être en santé chez l'étranger... Le grand Napoléon avait raison de nous emprisonner." Albert aime donc ses chaînes morales. Adolphe, furieux contre sa nièce, lui met aux pieds des chaînes matérielles, des chaînes de fer.

La résistance à Adolphe connaît plus de force du côté de sa belle-soeur, Adèle, qui revendique la moitié de Lavalléville. Adolphe, après des scènes violentes, en devient quasi fou. Pour guérir, il fait venir un étranger bilingue, une sorte de médecin sorti de chez Molière, appelé Cyrbantigne Lariproutre. Les simagrées et les singeries de ce phénomène ne produiraient pas la guérison d'Adolphe, si Adèle n'avouait son amour à Adolphe. Adèle, en effet, ne désire pas posséder le village, mais Adolphe. Alors, tout s'arrange. Adolphe épouse Adèle. Diane décide de rester à Lavalléville où, "déchaînée", elle épousera Ambroise. Adolphe peut alors desserrer son emprise sur ses sujets en leur criant: "Faites ce que vous voulez!" Un seul cependant est enchaîné à l'enclume de la forge: Lariproutre. Pourquoi? Sans doute pour qu'il n'aille pas raconter ailleurs les secrets de Lavalléville.

La musique d'André Paiement et de Marcel Aymar, les coups de marteau qui rythment la musique des chansons, le ballet des balais, le chant de "Mon pays" par Diane, de "Soleil mon chef" par Albert, les innombrables jeux de scènes comiques, les pitreries de Lariproutre, ne peuvent nous étourdir à ce point de cacher complètement la tristesse de cette comédie. En effet, l'union d'Adèle et d'Adolphe n'est-elle pas un deuxième crime après le premier qui a été le meurtre d'Hermès? Ensuite, cette pièce qui se joue dans une forge au fond des bois baigne dans un milieu bien vulgaire avec des jurons et des locutions grasses. L'auteur veut qu'Albert (à moitié défiguré), Adolphe et Diane soient "sales" et "mal habillés"; qu'Adèle soit tout en rouge et en perruque rouge; que Lariproutre, habillé "sexy" devienne "tout sale" au 3ème acte. La grossièreté de Diane pour sa mère souligne encore cette trivialité.

Heureusement que le Dieu-Soleil vint purifier tous les personnages! Quand Ambroise le sculpteur entre en portant une immense statue du soleil (acte III, sc. 4), suivi d'Albert et de Diane, c'est une vraie procession avec un ostensorio qui n'est plus celui des chrétiens. C'est le Dieu-Râ qui donne la vie à toute chose.

Le message qui sort de cette pièce assez bouffonne semble assez clair: RESTONS CHEZ NOUS, libres, à condition de vivre en harmonie les uns avec les autres, d'accepter l'autorité d'un chef et de rejeter les étrangers, fussent-ils de Montréal. Ainsi, se replier en groupe

sur soi-même, dans le bois et le parler populaire, loin des grosses villes et des industries du sud, serait le salut des Franco-Ontariens de Sudbury. Agir autrement causerait l'assimilation.

Ce repliement est-il possible? N'est-il pas désespéré dans son excès même?

La Vie et les temps de Médéric Boileau

C'est encore toute la poésie du bois du Nouvel Ontario qui embaume la Vie et les temps de Médéric Boileau². Pièce vraiment délicieuse, où circule un grand air frais et qui soutient la comparaison avec les belles oeuvres du théâtre québécois. La légèreté le dispute à la fantaisie. Ce qui frappe surtout, c'est, de la part d'un jeune auteur comme André Paiement, cette sympathie pour les vieux, cette compréhension de ceux qui ont terminé leur vie de scieurs de bois. Quelle émotion se dégage de la vie de Médéric Boileau qui, d'une manière lyrique très variée (légers poèmes, chansons, deux contes mimés vraiment très beaux), se déroule devant nous de façon amusante! Quelle délicatesse dans le rappel de sa mère qui aimait tant le bois et l'hiver et de l'Indienne Eva Commando, célèbre sage-femme, spécialiste "de la livraison des enfants"! De façon très spirituelle, Médéric raconte que, par six fois, on l'a fait changer de job, parce que, chaque fois, on le trouvait "trop vieux". La dernière fois, l'American Lumber and Export Company of Canada Limited l'a remercié avec un chèque. Ce fut la dernière fois qu'on le trouva "trop vieux"... Ah! "St-Pierre de Porquépique de St-Herménégilde!", s'exclame-t-il dans son juron préféré.

Un autre thème délicieusement abordé dans cette pièce est l'amitié profonde de Médéric pour Aldège Parent. Les deux vécurent 15 ans ensemble au fond des bois et, seul, le mariage d'Aldège les sépara. Tandis qu'Aldège va vivre en ville, Médéric reste dans les chantiers. Et pourtant Médéric, dans le fond de son âme, trouvait très dur le métier de bûcheron. Il ne l'aime qu'après l'avoir quitté. Quand il finit sa vie héroïque dans le même hospice qu'Aldège, il peut lui dire: "Aldège, je m'en viens te trouver. Mais m'crois que j'va m'ennuyer du bois. J'me demande torvisse. Y-a-t-y quéque chose de plus en ville qu'y a pas dans le bois?" Médéric a beau dire: "La vie, c'est une maudite beurrée de marde", il avoue à Aldège, à la toute fin de la pièce: "Aldège! J't'ai manqué dans le chantier. J'aimerais donc çà qu'on s'en retourne tous les deux, comme avant, rien que moé pi toé..."

La Vie et les temps de Médéric Boileau est une pièce vraiment remarquable par sa résonance humaine et sa fraîcheur. Elle exprime

en plus toute la nostalgie de la forêt et la vie dure du Nouvel Ontario.

Paul GAY

¹Lavalléville, comédie musicale franco-ontarienne, Sudbury, Prise de parole, 1975. (Le copyright est de 1975, mais la dernière page porte "Juillet 1978".)

²La Vie et les temps de Médéric Boileau, Sudbury, Prise de parole, 1978.

(Le Droit, 26 août 1978, p. 17.)

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	5
LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN.....	15
Notre domaine littéraire franco-ontarien (Paul Gay).....	17
Le coeur des Pays d'en-haut (Paul Gay).....	23
Témoignages photographiques (Paul Gay).....	26
"La Voix de l'Ontario (1913-1920)" (René Dionne).....	29
Le Pape Benoît XV et les Franco-Ontariens (Paul Gay).....	32
Une petite femme très décidée (Paul Gay).....	36
La tombe de Louis Hémon (Paul Gay).....	39
HISTORIENS ET ESSAYISTES.....	43
La vie rude des pionniers franco-ontariens (Paul Gay).....	45
La présence française en Ontario depuis 1610 (Paul Gay)...	48
"Justice et paix", selon Fallon (Paul Gay).....	54
Parlons un peu de Hull (Paul Gay).....	59
Gustave Lacasse, 1890-1953 (Paul Gay).....	62
Un livre ardent (Paul Gay).....	65
La naissance d'une capitale (Paul Gay).....	68
CONTEURS ET AUTEURS DE NOUVELLES.....	73
Les Ti-Jean de l'Ontario français (Paul Gay).....	75
Ti'Jean multiforme dans le folklore franco-ontarien (Paul Gay).....	78
Un écrivain hullois au pays de l'insolite (Pierre Cantin)..	81
Des nouvelles d'une rare perfection (Paul Gay).....	84

ROMANCIERS.....	87
Gérard Bessette auto-bio-psycho-critique (Réjean Robidoux).....	89
Les bilans d'écriture de Gérard Bessette (Réjean Robidoux).....	94
"Le (dernier) <u>Semestre</u> du professeur Gérard (Omer Marin) Bessette et la suite" (Réjean Robidoux).....	99
Un récit de René Champagne (Fernand Dorais).....	103
Un récit qui nous interroge sur ce que nous sommes (Bernard Carrière).....	105
Une parabole pour lecteurs avertis (Gabrielle Poulin).....	109
Peut-on être religieux et romancier? (Gabrielle Poulin)...	111
<u>Salut Bonhomme!</u> (Pierre Cantin).....	116
Un "Frenchy" à Chapleau au temps de la crise (Yolande Grisé).....	120
Ce passé qui secoue le présent (Jacques Michaud).....	125
La Belle au bois dormant reposait-elle dans un couvent? (André Vanasse).....	129
L'�claboussant bonheur de l'enfance (Paul Gay).....	133
Crier pour ne pas mourir (Jacques Michaud).....	137
La courbe d'une route fascinante (Joseph Bonenfant).....	141
Du songe au désir féminin (Axel Maugey).....	147
La violence comme un autre amour et une autre vie (Jacques Michaud).....	152
Un chassé-croisé d'amours mixtes (Paul Gay).....	156
POETES.....	159
Les chants du corps et de la terre (Richard Riopel).....	161

En lisant la poésie de Richard Casavant (Paul Wyczynski).....	165
"La poésie est une scie" (Paul Gay).....	170
Patrice Desbiens le surréaliste (Paul Gay).....	173
Ce qui est encore vivant, c'est la vie (Jacques Michaud).....	177
Un mot, un nom, un poème (Jacques Michaud).....	179
Lettre poème pour célébrer la naissance d'Océane (Jacques Michaud).....	181
Dans la force de la nudité (Stéphane-Albert Boulais).....	182
L'humour des sens (Pierre-Louis Vaillancourt).....	185
En robe "demi-deuil" (Gabrielle Poulin).....	189
Deux poètes authentiques (Paul Gay).....	194
"Les Perce-Neige" (Paul Gay).....	198
Une lecture violente et séduisante (Stéphane-Albert Boulais).....	201
Le risque de l'intelligence (Stéphane-Albert Boulais).....	204
De la riche poésie de Gaston Tremblay à la poésie toute fraîche des jeunes (Paul Gay).....	208
L'oeuvre de Jocelyne Villeneuve (Paul Gay).....	212
DRAMATURGES ET TROUPES DE THEATRE.....	217
Le théâtre communautaire franco-ontarien (Paul Gay).....	219
Une pièce au jeu scénique endiablé (Paul Gay).....	222
Un Michel Tremblay franco-ontarien (Paul Gay).....	225
Deux comédies (Paul Gay).....	228
TABLE DES MATIERES.....	233

